Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/laspiritualitede0000alex

LA SPIRITUALITÉ
DE
SAINT IGNACE

DU MÊME AUTEUR

Chez Gabriel BEAUCHESNE

Saint François Xavier. 2 volumes in-8 (XVI-446, 448 pp. **60** fr. ; *franco*. . . . . **66** fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Vie populaire de saint François Xavier, avec portrait du saint. 180 pp. 1 vol. in-8 couronne, **5** fr. ; *franco* . . . . . **5** fr. **50**

Un Jésuite breton. *Le Père Édouard Marquet* (1822-1912). in-18 (81 pp.), avec portrait en héliogravure. **2** fr. **50** ; *franco* . . . . **2** fr. **75**

Un soldat de la Croix. *Le Père Marc Barthélémy.* 1 vol. in-8 couronne (128 pp.) **2** fr. **50** ; *franco* . . . . . **2** fr. **75**

Le Père Paul Aucler. 1 vol. in-8 couronne (XI-175 pages). 5 fr. ; *franco* . . . . . **5** fr. **50**

Sainte Madeleine-Sophie Barat. *Sa Vie d'Oraison, ses Enseignements.* 1 vol. in-8 couronne (300 pp.) **15** fr. ; *franco*. . . . . **16** fr. **50**

Chez TÉQUI

Les Jésuites de la Légende. 2 vol. **10** fr. le vol.

Les Exercices de saint Ignace. Histoire et Psychologie . . . . . **6** fr.

Le dix-huitième siècle littéraire. 3 volumes. Le volume . . . . . **12** fr.

Chez CASTERMAN

Au puits de Jacob. *Méditations* . . 4 fr. **50**

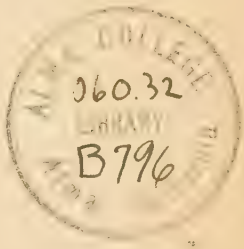
Éditions SPES

Saint Ignace, Maître d'Oraison . . . **12** fr.

ALEXANDRE BROU. S. J.

La Spiritualité
DE
Saint Ignace

DEUXIÈME ÉDITION


960.32
B796

GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXVIII

Nihil obstat

R. COMPAING

Lutetiæ Parisiorum, 1 Aug. 1927

IMPRIMATUR

E. ADAM, VIC. GEN.

Lutetiæ Parisiorum, die 23 Aug. 1927

Une première esquisse de ce travail avait paru dans le numéro de mai-juin-juillet 1913 de la *Revue de Philosophie*. Il faisait partie d'une série d'études sur l'*Expérience religieuse dans le catholicisme*, et venait à son rang après plusieurs exposés analogues : l'âme bénédictine, franciscaine, dominicaine, etc.

Or il se trouva qu'un autre article du même numéro contenait, de la spiritualité de saint Ignace, une description fort différente de la nôtre, différente jusqu'à la contradiction [1]. Par contre, elle reproduisait, avec des touches originales, une conception qui tend à devenir classique dans une partie du public religieux, celle d'une doctrine rigide et systématique à l'excès. Cette conception, ordinairement livresque, élaborée le plus souvent

1. *La liturgie catholique*, par D. Festugière.

en dehors de toute expérience personnelle un peu complète, répond-elle aux réalités ? N'y entre-t-il aucun préjugé ?

Nous aurions voulu nous en tenir strictement à un exposé historique, sans discussion, sans controverse. Les faits doivent parler d'eux-mêmes. Il n'a pas été possible cependant de faire abstraction complète de certaines difficultés, et nous les avons eues devant les yeux en rédigeant telles et telles pages.

L'aperçu que nous soumettons au lecteur est fait avant tout d'après les sources anciennes, écrits du saint fondateur, déclarations de ses confidents et de ses secrétaires, traditions de la première heure. Nous y joignons à l'occasion l'enseignement officiel des Pères généraux de la Compagnie, sans oublier les exemples et les leçons des saints et des hommes de Dieu chez lesquels s'est conservée intacte et a fructifié la grâce des prémices.

Aux critiques de voir, si, toutes informations prises, ils n'ont rien à changer à l'idée qu'ils se font des doctrines et des méthodes de saint Ignace. Puissent ces pages, que nous abandonnons volontiers au jugement de ceux qui ont le droit

de prononcer en la matière, contribuer à dissiper quelques malentendus. Elles n'ont pas d'autre objet.

CANTORBÉRY, Saint Mary's college, 12 mars 1914.
Jour anniversaire de la canonisation de Saint-Ignace et de Saint François Xavier.

Dans cette réédition, nous supprimons l'*appendice sur la piété liturgique et la spiritualité de saint Ignace*, qui, utile il y a une quinzaine d'années, ne répond plus tout à fait à l'état présent des esprits. Aussi bien les vieilles difficultés faites à l'esprit des Exercices, changent de forme à chaque génération. Si l'on voulait y répondre à mesure, où s'arrêterait-on? Nous avons donc également supprimé quelques notes à la fin du volume. Par ailleurs, ce qui, dans cet opuscule concerne l'oraison a été repris et développé dans notre livre, *Saint Ignace maître d'oraison* (1925).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Ne pouvant songer à dresser une bibliographie même sommaire du sujet, nous donnons seulement le titre des principaux livres où l'on pourrait étudier la spiritualité de la Compagnie *à ses sources les plus anciennes*. Les ouvrages marqués d'un astérique sont en cours de publication.

1° Généralités.

SOMMERVOGEL (Carlos), *Bibliothèque de la C. de J.*, 10 vol., 1890-1909. Voir, à la table générale dressée par P. BLIARD, sous la rubrique *Théologie ascétique*, t. X, p. 342, et suiv.

* *Monumenta historica Societatis Jesu* (M. H. S. J.), publication mensuelle inaugurée à Madrid, en 1894.

Collection de la Bibliothèque des Exercices, Etudes et documents (C. B. E.), 1905-1927.

2° Œuvres de saint Ignace.

Exercitia spiritualia, édition des M. H. S. J., 1919. — Voir la traduction du P. DEBUCHY faite sur l'autographe espagnol, Paris, Lethielleux, 1911.

Constitutiones, latine et hispanice, in-f°, Madrid, 1893.

Epistolae, 12 vol., dans les M. H. S. J., 1903-1912.

Cartas de San Ignacio, 6 vol., Madrid, 1874-1889.

3° Vie de saint Ignace et origines de la Compagnie.

Acta sanctorum Julii, t. VII, Pars 2ª, Anvers 1731.

Scripta de Sancto Ignatio, M. H. S. J., t. I, 1904.

* Astrain (Antoine), *Hist. de la C. de Jésus en la asistencia de Espana*, t. I, Madrid, 1902.

Bartoli (Daniel), *Hist. de S. Ignace*, traduit par le P. Michel, Bruges, 1893.

* B. Duhr, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, t. I, Fribourg, 1906, t. II, 1913.

H. Fouqueray, *Histoire de la C. de J. en France*, t. I, Paris, 1910, t. II, 1913.

A. Brou. *Les Exercices de S. Ignace. Histoire et Psychologie*, 1922.

de Franciosi (Xavier), *L'Esprit de saint Ignace*, Montreuil-sur-Mer, 1898.

Orlandini (Nicolas), *Historiae Soc. Jesu* pars prima, sive *Ignatius*, Rome, 1615.

E. Gonzalves da Camara. *Acta Patris Ignatii*, dans les *Scripta de S. Ign.*, p. 32-98 et dans les *Acta SS.* Traduction E. Thibaut (*Le Récit du Pèlerin*, Louvain, 1922).

Polanco (Jean Alphonse), *Chronicon Soc. Jesu*, M. H. S. J., Madrid, 1894-1898.

Ridadeneira (Pierre), *Vida del P. Ignacio*, Madrid, 1586.

— *De ratione Ignatii in gubernando* (*Scripta de Sancto Ignatio*, p. 441).

* Tacchi Venturi. *Storia della Compagnia de Jesus in Italia*, Rome, 2 vol. 1910-1922.

Watrigant (Henri), *La Genèse des Exercices de saint Ignace*, (extrait des *Etudes*), Amiens, 1897.

4° Premiers saints de la Compagnie :

Saint François Xavier. — *Monumenta Xaveriana*, M. H. S. J., 2 vol. Madrid, 1899-1900, 1913. — Voir J. M. L. Cros. *S. F. X., sa vie et ses lettres*,

2 vol. Toulouse, 1900 ; — Brou (Alexandre), *Saint François Xavier*, 2 vol. Paris, 1912.

B. Pierre Le Fèvre, *Cartas, y otros escritos*, Bilbao 1894. — *Memoriale*, édition Bouix Paris, 1873 ; traduction, 1874, et M. H. S. J. *Monum. Fabri*, 1914.

Saint François de Borgia. — *Sanctus Franciscus Borgia*, dans les M. H. S. J., 5 vol. 1894-1911 ; — au t. V, p. 729-887, son *Diarium ; — Opera omnia*, Bruxelles, 1672, in-f°. — *El Evangelio meditado*, Madrid. 1912 ; — *Meditaciones sobre los Evangelios de las fiestas de los santos*, Barcelone, 1825. — Voir Suau (Pierre), *saint F. de B.*, Paris, 1910.

S. Pierre Canisius. — * *Epistolae et acta*, édité par le P. Otto Braunsberger, Fribourg 1896 et suiv. Voir ses *Confessions*, t. I, p. 2-68.

5° Ouvrages divers :

Aquaviva (Claude((† 1615). — *Directorium in Exercitia spiritualia*, 1599.

Gagliardi (Achille) († 1607). — *De plena cognitione Instituti Soc. Jesu*, Bruges, 1882.

— *Commentarii seu explanationes in Exercitia spiritualia*, Bruges, 1882.

Le Gaudier (Antoine) († 1622). — *De perfectione vitae spiritualis* Paris, 1856 (*De la perfection de la vie spirituelle*), traduit par le P. Bizeul, 4 vol., Bruxelles, 1908.

Manare (Olivier) (†1614). — *Exhortationes super Instituto et regulis Soc. Jesu*, édité par le P. Losschaert, Bruxelles, 1912.

Nadal (Jérôme) (†1680). — *Epistolae*, 4 vol., 1898-1905, dans les M. H. S. J.

DA PALMA († 1641). — *Praxis et brevis declaratio viae spiritualis prout eam nos docet S. P. Ignatius*, traduit en latin sur l'espagnol par le P. J. DYCK, Paris, 1893.

ALVAREZ DE PAZ (Jacques) (†1620). — *De vita spirituali libri V*, 3 in-f°, Mayence, 1614.

DU PONT (Louis) (†1624). — *Vie du P. Balthasar Alvarez*, traduction du P. COUDERC (Paris, 1912). — *Méditations sur les Mystères de notre Sainte Foi, avec la pratique de l'Oraison mentale*, 4 vol., Paris, 1867.

RIBADENEIRA (Pierre) († 1611). — *De Ratione Instituti Societatis Jesu*, Rome, 1864.

SUAREZ (François) († 1617). — *De Religione*, tract. X, *De religione Societatis Jesu*. La partie de ce traité consacrée aux Exercices (l. IX, ch. V-VII) a été éditée à part sous le titre « *De Spiritualibus Exercitiis Sancti Ignatii* », par le P. P. DEBUCHY, Paris, Lethielleux, 1910.

BREMOND (Henri). — *Hist. littéraire du sentiment religieux en France*, t. III et V.

BROU (Alex.). — *Saint Ignace, maître d'oraison*, 1925.

PEETERS (Louis). — *Vers l'union divine par les Exercices de S. Ignace*, Bruges, 1924.

POTTIER (Aloys). — *Essai de théol. mystique comparée, le P. Louis Lallemand*, t. I, 1917.

WATRIGANT (Henri). — *Des méthodes d'oraison dans notre vie apostolique*. C. B. E., p. 45, 46, 47, 1913, etc., etc.

I

« Ad Majorem Dei gloriam »

Si jamais saint fut l'homme d'une idée, ce fut saint Ignace.

Continuellement il parle de la gloire de Dieu, du service de Dieu, de la louange plus grande de Dieu. Une chose prime tout à ses yeux, le droit imprescriptible de Dieu à une gloire sans limites. Et sans doute cela lui est commun avec tous les saints ; mais, chez bien peu, la hantise s'est affirmée aussi formelle, aussi explicite, aussi universelle, aussi directement transformée en règle de vie. S'il prend une décision, il a soin de préciser que c'est « *majus Dei obsequium semper intuendo,* » Dieu en tirera plus de gloire que de la décision contraire. S'il abandonne certains points — et ils sont nombreux — à l'initiative des supérieurs, toujours il compte qu'ils se prononceront d'après le même principe : « *Considerabunt quid ad majus servitium Dei ac Domini nostri conveniat.* » L'espèce d'obsession qui fait revenir une formule sous la plume de l'écrivain trahit la

pensée dominante de l'âme. On a fait le calcul : dans les seules Constitutions, saint Ignace en appelle 259 fois à la plus grande gloire de Dieu, à peu près une fois par page.

A quelle date précise ce principe, qui devait commander sa vie, s'empara-t-il de lui ? Nous ne saurions le dire au juste. Ce dut être dans les débuts de sa conversion. Le mot qui se lit dès les premières pages des Exercices, et qui domine tout le reste : « L'homme a été créé pour louer Dieu, le révérer, le servir », ne traduit-il pas une des premières lumières souveraines de sa vie [1] ?

Quoi qu'il en soit, c'est dans une âme active de soldat que cette forte idée a germé, et d'un soldat qui, hier encore, se dévouait jusqu'à l'héroïsme au service de son prince. Aujourd'hui il est tout à Dieu, le roi suprême, et il ne lui faut pas longtemps pour chercher dans la vie de pénitence qu'il embrasse, moins l'expiation de ses fautes qu'un moyen de faire de grandes choses pour Dieu [2]. Avec cette tournure d'esprit, avec cette pente du cœur, assez naturellement la poursuite des droits divins

1. Voir dans la C. B. E., nº 9, du P. Watrigant, *La Méditation fondamentale avant saint Ignace*, essai historique et critique, 1907.

2. *Scripta de S. Ign.*, I, p. 45.

prendra, chez le pénitent de Manrèse, un tour agissant et militaire. Le service de Dieu lui apparaît avec la noblesse d'un service chevaleresque. Pour lui, l'amour de Dieu, c'est le dévouement absolu au roi céleste, l'oubli de soi au profit d'une cause supérieure. « L'amour est dans les œuvres, dira-t-il ; il consiste moins à parler qu'à faire et à donner [1] ». « Combattre pour Dieu sous le drapeau de la croix, » s'enrôler dans la « milice du Christ », « être prêt, de nuit et de jour, les reins ceints, à courir où le devoir appelle », voilà quelles images lui sont familières [2]. Le pécheur devant Dieu, c'est le chevalier félon devant son seigneur et bienfaiteur [3]. L'âme qui se livre à Jésus-Christ, c'est le soldat qui refuse d'être mieux traité que son roi [4].

Militant dans l'âme, saint Ignace était prédestiné à réaliser la gloire de Dieu, non pas par la louange dans une chartreuse, comme il le rêva un instant [5], mais par l'apostolat. Dieu

1. *Exercitia. Contempl. ad amorem.*
2. Bulle *Regimini* de Paul III, et *Exposcit* de Jules III, reproduisant la « formule » de l'Institut rédigée par saint Ignace.
3. *Exercitia. I Hebd. Ad.* 2.
4. *II Hebd., de Regno Christi.*
5. *Scripta de S. Ignatio*, p. 43.

veut pour lui une forme de vie où sans doute il cherche sa perfection propre, mais en travaillant au salut et à la perfection d'autrui. Rien de neuf jusque-là. Mais voici où commence l'originalité. L'apostolat de l'ordre fondé par lui, il le conçoit aussi étendu que possible, aussi libre d'allure que le comporte la vie religieuse, allant par système là où l'exige plus impérieusement la gloire de Dieu. Et, comme en semblable matière, l'individu peut se tromper, mais que l'Église ne se trompe pas, il commence par subordonner complètement cet apostolat à la direction du Pape. Essentiellement son disciple sera un homme dont le pape peut faire ce qu'il veut pour la gloire de Dieu [1]. Essentiellement il sera missionnaire, au sens le plus étendu du mot, celui qui travaille là où le chef l'a envoyé !

Maintenant, dans la mesure où le Saint Siège s'en remet à l'initiative de ses soldats, saint Ignace, dans ses Constitutions, pose en principe qu'il faut se porter aux œuvres d'où résultera « *majus divinum obsequium et universale bonum* », donc « choisir dans la si ample vigne du Christ Notre Seigneur, la partie dont les besoins sont plus grands, soit pénurie d'autres ouvriers, soit abandon et misère des

1. Bulle *Regimini*, 27 sept. 1540.

âmes, et péril plus proche de damnation. Il faut considérer aussi, entre divers moyens d'aider le prochain, lequel, vraisemblablement, produira plus de fruit... Plus le bien que l'on peut faire est universel, plus il est divin : aussi convient-il de viser aux hommes, aux lieux qui, une fois gagnés à Dieu, en gagneront d'autres à leur tour.... », etc. [1]. C'est d'après ce principe qu'Ignace refusera des missionnaires à Xavier pour les Indes, parce que l'Allemagne doit passer d'abord [2] ; que Xavier lui-même sera prêt à découronner les missions de l'Inde et des Molusques pour fortifier celle du Japon qui s'annonce plus féconde [3].

Mais de là aussi, dans l'organisation de la vie religieuse, des suppressions qui ont scandalisé en leur temps, qu'aujourd'hui encore des archaïsants semblent regretter, où ils sont tentés de ne voir que des concessions aux faiblesses des générations modernes [4], mais que l'Église, jugeant les choses de plus haut, a solennellement sanctionnées. Nous faisons allusion à l'absence de tout office choral dans la

1. *Constit.*, p. VII, c. II, D. E.
2. P. Ribadeneira. *Vida del P. Ignacio*, Madrid, 1586, I, X, ch. x, p. 317.
3. Lettre du 20 juin 1549 à Jean de Beira.
4. D. Pitra. *Vie du R. P. Libermann*, 1re édition, 1855, p. 381-382 (t. IV, ch. III).

vie habituelle des Jésuites. Nous y reviendrons. Mais il y a d'autres innovations.

Si les austérités ne sont pas réglées à l'avance, si les nouveaux religieux n'ont pas d'habit distinctif, et, pour l'extérieur, vivent comme les prêtres séculiers, c'est sans doute que des austérités fixes, un costume spécial, mettraient souvent l'ouvrier de Dieu entre deux écueils, se paralyser dans l'action ou solliciter des dispenses, entraver le travail ou énerver la discipline : mais c'est par-dessus tout parce que ces détails sont secondaires [1] : « La fin principale de la Compagnie étant la conversion des hérétiques et des infidèles, il importe peu de quel habit on est vêtu [2]. » Pour ce qui est des pénitences, « chacun s'y adonnera selon ses besoins particuliers et dans la mesure où le poussera son zèle pour la perfection. Le sacrifice raisonnable de la chair à Dieu sera une affaire de dévotion et non de règle [3] » Saint Ignace sait que l'amour a des secrets pour se compenser, et il compte sur l'amour.

Voilà comment, prenant tout de haut, ramenant tout à une fin qui englobe toutes les fins

1. *Scripta de S. Ignatio*, p. 219-220.
2. RIBADENEIRA. *De ratione Instituti Soc. Jesu*, c. III (ASTRAIN, t. I, p. 185).
3. JULES III. Bulle *Exposcit debitum*.

particulières, Ignace, fondateur d'ordre, a été amené à simplifier force détails, et, en fait de prescriptions positives, à ne garder que l'indispensable.

Ignace est soldat, mais il est officier aussi, et il sait le prix de la tactique. Il n'est pas pour la guerre de partisans. Ses hommes ne seront pas des « enfants perdus » affamés surtout de martyre. Il leur apprend à mettre en valeur ce qu'ils ont de ressources, et toujours pour « une gloire de Dieu plus grande », donc à choisir leur terrain, à contrôler les entraînements de l'enthousiasme par la raison, à se faire des méthodes. Mais surtout il veut que, très libres dans leur allure personnelle, ils soient entre les mains de leurs chefs d'une obéissance incomparable. Les observances qu'il supprime, il les remplace par un instinct vivant de la discipline, mais d'une discipline mouvante, si l'on peut dire, et infiniment pliable aux circonstances. Il eût voulu ne pas donner d'autres Constitutions que « la loi intérieure d'amour que l'Esprit-Saint écrit dans les cœurs [1]. » Du moins, celles qu'il a fallu rédiger, si elles fortifient le gouvernement, n'imposent presque rien aux individus. Elles sont ascétiques plus que préceptives. Elles déterminent des ten-

1. *Constitutions, Prooemium.*

dances plus qu'elles n'imposent des actes. L'obéissance elle-même n'est pas plus lourde qu'ailleurs, tempérée qu'elle est par la confiance réciproque des chefs et des subordonnés, mais elle a dû entrer dans le sang et devenir la forme originale de l'abnégation, de l'immolation totale de l'homme au droit de Dieu [1].

Pour le dire en passant, cette accentuation de l'esprit de discipline dans la vie religieuse répondait au besoin du moment. La lutte était engagée, plus ardente que jamais, entre l'esprit d'autorité représentée par l'Église et l'esprit d'individualisme, c'est-à-dire de révolte, incarné chez les protestants, les gallicans, les humanistes païens. Or saint Ignace, dans le mouvement de résistance qui s'organisait alors, a sa part originale. Il n'a certes pas inventé l'obéissance religieuse. Il n'est même pas le premier à lui avoir donné place d'honneur, entre les vertus claustrales. Mais, ce principe de l'obéissance, vieux comme l'ascétisme chrétien, il le souligne avec une énergie toute militaire.

Donc, au lieu de ces « pratiques obligatoires, prolongées », de la vie monastique ancienne, qui « prennent trop de temps ou diminuent les forces », le fondateur de l'ordre nouveau préco-

1. Voir la fameuse lettre sur l'obéissance du 26 mars 1553, aux scholastiques, ou étudiants, de Coïmbre.

nise la mortification intérieure, celle « qui résulte de la suppression de tout intérêt humain et personnel, de toute fonction avantageuse dans l'Église, du sacrifice constant de l'individu à la collectivité, de cette parfaite obéissance, réclamée de tous [1]. » De l'intérieur de la vie religieuse, cet esprit ne pouvait manquer de se propager au dehors ; et les fils d'Ignace ont essayé, de leur temps, tout ce qui était possible pour rattacher les âmes à l'unité. Les protestants le savent bien, eux qui, traduisant à leur manière ce grand fait d'histoire, font des Jésuites les docteurs du servilisme romain. La soumission cordiale à l'autorité, le parti délibérément pris de toujours demander le mot d'ordre à Rome est une de leurs caractéristiques les plus chères.

A ne considérer donc que les Constitutions de la Compagnie, c'est-à-dire les formes nouvelles que saint Ignace donnait à la vie religieuse, nous constatons un mélange original et logique d'éléments en apparence contraires. Au service de la gloire de Dieu toujours plus grande, une aisance aussi large que possible dans l'apostolat, mais une aisance défendue

1. Baudrillart. *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme*, 6e édition, p. 211.

contre ses propres excès par un esprit profond de discipline. Le fils de saint Ignace est un soldat armé à la légère, prêt aux corvées, prêt au combat, mais fait à l'obéissance et fort épris de son métier. Il a l'instinct de la discipline militaire, lequel, en son fond, est le contraire de l'individualisme : il ne travaille jamais pour lui, toujours pour le chef. Quand il s'agenouille et va méditer, sa première pensée est que cet acte, comme tous les autres, n'a qu'un but, la gloire de Dieu, Maître et Seigneur [1]. S'il choisit une œuvre préférablement à une autre, c'est que Dieu en sera, ce semble, plus glorifié [2]. S'il a une décision à prendre, l'avis que saint Ignace lui donnera, avant tout autre, sera de consulter sa fin, la gloire de Dieu [3].

Liberté dans l'action : mais peut-on ajouter, liberté dans la prière ?

1. *Exercices. Première semaine, premier exercice, oraison préparatoire.*
2. *Constitutions*, p. VII, ch. II, D. E.
3. *Exercitia, Praeamb, ad elect.*

II

Saint Ignace et l'oraison.

Pour beaucoup c'est chose avérée, en matière d'oraison, saint Ignace a si bien réglé toutes choses, que « nulle spontanéité n'y est permise. » Tout est fixé à l'avance, ordre à maintenir entre les facultés, idées à examiner, sentiments à exciter, nombre de minutes à consacrer à chaque opération. Il a contribué plus que personne à implanter dans les habitudes chrétiennes — et faut-il voir là un progrès ? — la « méditation systématique et livresque, (méditation en trois points, avec actes, affections, mouvements divers, résolutions ; le tout minutieusement préparé et classé d'avance) ». Vraie discipline militaire aux « cadres rigides. » Même quand il prie, l'homme de saint Ignace est un soldat [1].

Grosse exagération, mais que nous nous expliquons sans peine. Quand on *lit* les Exercices sans les *faire* à loisir, surtout quand on s'en rapporte à des commentateurs un peu

1. *Rev. de Phil.*, p. 730, 766, etc.

trop zélés, ou bien à tels recueils de méditations pas mal artificiels, il est difficile de ne pas y prendre une impression de sécheresse, de contrainte, d'artifice. A force de détailler à l'âme novice dans l'art de l'oraison la série des actes qu'elle *peut* poser en méditant, on risque de faire passer pour précepte ce qui est simple indication, conseil, exemple, industrie. Et l'on colporte comme la « méthode de saint Ignace » ce qui n'en est que la glose.

Or rien n'est plus opposé que la règlementation aux tendances personnelles de l'auteur des Exercices. Ce qui ressort de sa correspondance et des directions données à ses disciples, c'est la place extraordinaire faite par lui, en toutes choses, à l'initiative de chacun. En dépit des préjugés contraires, — il faut que les historiens s'y résignent, — parmi tous les fondateurs d'ordres religeux, celui qui a le plus réduit les préceptes positifs, c'est l'auteur de la *Lettre sur l'Obéissance.* Il commandait le moins possible « au nom de l'obéissance ». Tout de même, et à plus forte raison, quand il s'agissait de la prière [1].

Pour savoir à quoi nous en tenir, laissons provisoirement les Exercices de côté : consul-

1. *Scripta de S. Ignatio*, p. 282, 419, 422.

tons les Constitutions, les lettres, le témoignage des contemporains.

Le P. Olivier Manare, un de ses disciples immédiats, nous raconte [1] que, aux premières années de la Compagnie, Ignace n'assignait aux siens, en fait d'exercices de piété, pas d'autre régle que l'attrait du Saint-Esprit. Ils en abusèrent. Ne mangeant plus, ne dormant pas, priant trois, quatre, six heures par jour, ils s'épuisaient et mouraient. Une direction positive s'imposait. Les médecins furent consultés ; on mesura le temps du sommeil et de l'oraison en même temps que le régime alimentaire. Mais, jusque dans ces ordonnances, on sent la répugnance du saint à poser des lois fixes.

Il distingue deux catégories de religieux : ceux qui ont reçu leur pleine formation, et les autres.

De ces derniers, retenus encore dans les études, il n'exige, en plus de la messe et des deux examens de conscience, qu'une demi-heure de prière, pas davantage, vocale ou mentale suivant les facultés de chacun [2]. Il est

1. *Exhortationes*, p. 612, n° 2.
2. *Constit.*, p. IV, ch. IV, D.

vrai, quand besoin est, le supérieur peut ajouter à ce minimum [1], et le cas est prévu où toute une communauté se trouvera menée ainsi à doubler le temps de l'oraison réglementaire. Par cette concession, Ignace ouvrait la porte [2] à une coutume qui ne devait pas tarder à s'imposer, et à prendre force de loi, mais qui ne vient pas directement de lui, celle de l'heure quotidienne d'oraison mentale [3].

« Quant aux religieux qui ont reçu leur pleine formation, ajoute-t-il, il est assuré

1. *Scripta*, p. 480.
2. *Epistolae*, t. XII, p. 126.
3. Cela se fit comme en deux temps. D'abord saint François de Borgia imposa l'*heure* de prière, mentale ou vocale (1565). Plus tard l'usage s'établit, sans qu'intervînt aucune décision positive des P. P. Généraux ou des Congrégations, de consacrer l'heure entière à la prière mentale. C'était chose faite au début du XVII[e] siècle. — A cette introduction de l'heure régulière de méditation, nous voyons deux causes. D'abord la ferveur même des générations formées par Ignace. Tous, usant des concessions qu'il faisait, augmentaient leur dose d'oraison. *Usus consuetudinem invexit, consuetudo legem fecit*, dit un vieil auteur (NEGRONIUS, *Regulae communes*, Reg. I, n° 13, 1612). Mais, à ce fait, il y a, pensons-nous, une explication plus générale : ce mouvement universel qui avait commencé au XV[e] siècle et poussait à régulariser l'usage de l'oraison dans les ordres religieux et dans le clergé. Déjà l'abbé de Monserrat, Cisneros (mort en 1510), dans ses Exercices, recommandait l'oraison sur des matières déterminées et à heures fixes (traduction ROUSSEAU, Paris, 1902, première partie, c. VIII).
BROU, *S. I. Maître d'Oraison*, p. XIII-XXVII, 32-35.

qu'ils seront hommes spirituels. Ils ne marcheront plus, ils courront dans la voie de Dieu. Inutile donc de leur prescrire quoi que ce soit, en fait de prières, méditations, pénitences. Une seule règle : amour et discrétion (*discreta caritas*), sous la sanction des supérieurs [1]. »

Ignace comptait donc que ses enfants sortiraient de la période de formation, — plus longue chez lui que partout ailleurs. — tellement faits à l'oraison qu'ils n'eussent plus besoin d'autre direction que celle de l'Esprit-Saint, contrôlée par l'obéissance. Mais cette formation même, comment la concevait-il ?

A la base de tout l'édifice, il supposait invariablement la mortification, cette « mortification continuelle en tout » que ses Constitutions recommandent [2]. Venait-on à lui vanter un homme d'oraison, il ne manquait pas de corriger : « Dites un homme mortifié [3]. » Aussi, pour le solide progrès de l'âme, semblait-il compter d'abord sur les examens de conscience, exercices dont il ne dispensait jamais [4].

1. *Const.*, p. VI, c. III, n° 1.
2. *Const., Exam. Gen.*, c. IV, n° 46.
3. *Scripta*, p. 278, 431, 480. — P. O. MANARE, p. 627, n° 10.
4. *S. Ign. Maître d'oraison*, p. 79-85. La raison en est que, plus l'âme est pure, plus elle est apte à s'unir à Dieu.

C'est que l'examen, surtout l'examen particulier, n'est autre chose que l'esprit de méthode dans la lutte contre les mauvais instincts de l'âme ; méthode, c'est-à-dire pratiquement temps gagné, et accélération de vitesse.

Mais, ce point fondamental acquis, saint Ignace estimait que l'homme d'oraison ne devait plus avoir tant besoin, pour communiquer familièrement avec Dieu, de se faire une solitude. Il devait pouvoir le trouver partout, et le trouver toujours. Règle d'autant plus indispensable que le disciple d'Ignace est un travailleur, un soldat toujours dans la mêlée. Cette leçon, il eut plus d'une fois l'occasion de la faire entendre. Laissons la parole à son secrétaire, le P. Polanco.

Il écrivait au P. Brandon : « Les étudiants ne peuvent s'adonner à de longues méditations. Mais ils peuvent s'exercer à chercher la présence de Notre Seigneur en toutes choses, conversations, promenades, vue, goût, ouïe, intelligence, dans toutes leurs actions. Et cette méthode qui trouve Dieu en tout est plus facile que celle qui nous fait monter vers les choses divines plus abstraites, quand nous faisons effort pour nous les rendre présentes. Cet excellent exercice, si nous avons soin de nous y préparer, nous procurera de grandes

visites du Seigneur, grandes dans une oraison brève [1]... »

Au P. Urbain Fernandez : « [Notre Père] aime mieux que l'on cherche à monter à Dieu en toutes choses que de donner à l'oraison beaucoup de temps à la suite... Que ceux de la Compagnie ne trouvent pas, s'il est possible, moins de dévotion en une œuvre quelconque de charité ou d'obéissance que dans la prière ou la méditation, eux qui ne doivent rien faire que pour l'amour et le service de Dieu Notre Seigneur [2]. »

Au P. Gaspard Barzée : « Si l'on dirige tout dans le sens de Dieu, tout est prière [3]. »

Et voilà sans doute les oraisons que, dès 1536, Ignace recommandait à une religieuse : « Toute méditation où l'entendement travaille, fatigue le corps. Il y en a d'autres, qui sont dans l'ordre, et qui reposent. Elles apaisent l'entendement, ne fatiguent pas les parties inférieures de l'âme, et se font sans tension extérieure ni intérieure [4]. »

La doctrine de saint Ignace est claire, ce

1. *Epistolae*, t. III, p. 510. De cette méthode facile et douce, Ignace nous donne une idée dans sa *Contemplation pour l'amour divin.*
2. P. 502.
3. T. VI, p. 90-91.
4. T. I, p. 108.

semble. Que son disciple étudie encore ou qu'il travaille dans le ministère des âmes, il le veut habitué à la prière, doué d'une facilité à trouver Dieu qui soit au-dessus des circonstances de lieu ou de temps. Aucun asservissement à des méthodes rigides : mais que l'âme — c'est le conseil qu'il donne à saint François de Borgia — « se tienne tranquille, pacifiée, prête à subir l'action de Dieu ». Il aura fallu commencer par la lutte douloureuse contre soi-même ; mais il vient un moment où « l'ennemi étant très affaibli, les pensées vaines et impertinentes ne harcelant plus l'esprit, ce sont les saintes inspirations qui affluent ». Alors, plus besoin de tant d'austérités et de tant d'oraisons réglées. L'austérité est partout, et partout on peut trouver Dieu. Donc, « donnez largement entrée aux pensées divines : ouvrez-leur toutes grandes les portes de votre âme [1]. »

Mais aussi, qu'on se garde de vouloir mener toutes les âmes par la même voie. Il n'est pas d'erreur plus dangereuse [2]. Que chacun se fasse ses expériences, qu'il les soumette au supérieur, et, si elles sont bonnes, qu'on le laisse aller [3]. « Le propre de notre oraison, dira un

1. *Epistolae*, t. II, p. 233-237.
2. *Selectae S. P. N. sententiae*, VII.
3. Nadal. *Epistolae*, IV, p. 652.

homme qui avait pu recueillir les traditions de son ordre au lendemain de la mort d'Ignace, est de n'être enchaînée à aucune règle fixe, ce qui est bon pour les débutants. Mais il faut que chacun découvre ce qui lui convient. Si cela est nécessaire, qu'il change, diminue, passe de la prière vocale à la prière mentale [1]. » En somme le grand maître d'oraison est l'Esprit-Saint, mais l'Esprit ne parle qu'aux mortifiés.

Saint François de Borgia est tout aussi net : « J'entends dire, écrit-il au Provincial d'Aragon, que V. R. impose à ses inférieurs de faire toujours dans leurs oraisons des actes d'amour (c'est-à-dire sans doute d'une façon continue et à l'exclusion d'autres actes) et veut les mener tous par cette voie. Je loue le zèle et les bons désirs de V. R., et, en vérité, c'est bien le meilleur et le plus élevé des exercices spirituels ; mais je vous avertis, mon cher Père, que tous n'y sont pas aptes, que tous ne le comprennent pas et n'y peuvent atteindre. Pour nous diriger dans l'oraison, Notre Seigneur nous a donné un bon guide, les Exercices spirituels de la Compagnie ; ensuite les uns continuent à suivre cette méthode, d'autres prennent d'autres modes d'oraison, *alius quidem sic, alius vero sic,* et, puisqu'ils sont tous bons, il faut les laisser

1. Cagliardi. *De plena cognitione Instituti*, p. 98.

marcher. Les motions de l'Esprit Saint sont diverses et divers aussi les talents et les intelligences des hommes [1]. »

Nous avons sur cette matière la pensée officielle de la Compagnie dans une lettre du P. Claude Aquaviva, *de Oratione et paenitentia*, 1590, beaucoup trop longue pour trouver place ici, mais dont nous pouvons au moins citer ces lignes : « Les religieux qui se sont exercés souvent à la méditation, qui, par un long usage, ont acquis la facilité dans la prière, n'ont besoin qu'on leur assigne ni matière fixe à méditer, ni méthode spéciale. L'Esprit du Seigneur marche sans lisières (*laxissimis habenis*). Pour éclairer les âmes et se les attacher étroitement, il a des voies innombrables. Aussi, pas de frein pour lui, pas de limites marquées. Et nous nous rappelons ce que disait le P. Nadal de bonne mémoire, remarque pieuse et sage : Il faut suivre le docteur divin, il ne faut pas le précéder... » Donc, tout en étant sévère pour les faux contemplatifs, il faut s'en tenir à l'expérience constante des Saints Pères, ne pas interdire aux nôtres la contemplation. S'il est une chose attestée, prouvée par les Saints Pères, « c'est que la vraie, la parfaite contempla-

1. P. Suau. *Hist. de S. F. de Borgia*, p. 393.

tion est plus puissante, plus efficace que toute autre méthode d'oraison pour briser l'orgueil de l'homme, pour l'écraser, pour exciter les indolents à obéir aux supérieurs et les languissants à travailler plus vivement au salut des âmes. »

Qu'on veuille bien noter ces dernières lignes : elles nous montrent où il faut chercher la véritable originalité des doctrines de saint Ignace sur l'oraison. Plus d'une fois les auteurs anciens de la Compagnie ont essayé de préciser en quoi exactement devait consister la prière mentale du Jésuite. Gagliardi, Nadal, Le Gaudier, qui savaient à quoi s'en tenir sur la pensée du saint, n'examinent pas si elle doit être discursive plus qu'affective, méditation plus que contemplation, méthodique plus que de libre allure. Elle sera ce que le Saint-Esprit lui donnera d'être, si l'âme est généreuse. Mais, discursive, affective ou contemplative, elle doit être pratique. Elle n'a pas sa fin en elle-même, dans le repos céleste de la contemplation. Elle n'a pas atteint son but, si elle s'arrête, sans les dépasser, aux contemplations et ferveurs. « Elle est essentiellement agissante, pratique, conquérante des vertus, nous dit le P. Gagliardi. Dans un certain sens, elle est Marthe plus que

Marie, ou plutôt c'est une contemplation efficace pour obtenir et acquérir la vertu. Elle est active, parce que, ces vertus, elles les atteint, (non seulement en le demandant) mais en en posant les actes [1]. »

Une formule résume très heureusement cette originalité (toute relative, bien entendu) de l'oraison selon saint Ignace, quatre mots qui reviennent souvent sous sa plume dans les Exercices : « *ut fructum aliquem capiam* » [2].

1. Gagliardi. *De plena cognitione...* p. 98, 99. Autres textes dans Watrigant. *Méthode d'oraison dans notre vie apostolique* pp. 29, 45. — Personne n'a le droit de critiquer l'oraison en usage dans l'école de saint Ignace, s'il n'a lu cet important travail.

2. Dans ces déclarations de Gagliardi et autres, nous croyons voir une réaction contre la tendance trop exclusivement contemplative de certains, saintes gens par ailleurs, mais tentés de sacrifier l'apostolat au repos de la contemplation. Nous y reviendrons.

III

Les Exercices.

Nous pouvons maintenant ouvrir les Exercices : nous savons dans quel esprit nous devons les interpréter, et si c'est un esprit de largeur ou un esprit d'étroitesse.

Ceux qui en parlent sans les connaître autrement que par la lecture ou par des expériences partielles, s'imaginent parfois qu'on va leur offrir un manuel complet de vie spirituelle, sur quoi ils se scandalisent d'y découvrir des lacunes. C'est prendre absolument le change [1].

Dès le titre, les Exercices se définissent : une méthode pratique « pour faire arriver l'homme à se vaincre, et à régler la vie sans se laisser influencer par aucune affection désordonnée [2]. » Une note, au début, s'exprime de

1. Voir Debuchy. *Introduction à l'étude des Exercices de saint Ignace*. Paris, Lethielleux, 1906. On trouvera dans cet opuscule un résumé succinct de tout ce qui s'est dit (jusqu'en 1906), soit en bien, soit en mal, sur le livre de saint Ignace.

2. Comparer le petit programme de saint Paul. (Rom. xii, 2). « Nolite confirmari huic saeculo sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quae sit voluntas Dei bona et bene placens et perfecta. »

même : « méthode pour éliminer les affections désordonnées, et, cela fait, chercher, trouver la volonté divine dans la disposition de sa vie, en vue du salut de son âme [1] ».

Ce n'est donc pas proprement une retraite de *conversion*. Pour en faire une retraite à l'usage des pécheurs, il faut atténuer les Exercices, n'en donner qu'un diminutif [2].

Mais ce n'est pas non plus un traité d'oraison. C'est un manuel de réforme intérieure, qui, à le prendre dans son intégrité, s'adresse à des âmes fortes aspirant à la perfection. Il est orienté vers un but fort bien précisé : savoir ce que Dieu veut, l'oraison étant, pour y parvenir, un moyen entre plusieurs autres [3]. Le terme logique des Exercices est ce que saint Ignace appelle l'*élection*, le choix de la meilleure règle de vie [4].

Saint François de Sales a très heureusement défini les Exercices dans son *Traité de l'amour*

1. *Annot*, 1 .

2. Quoi que semble en dire Surin, *Amour de Dieu*, I, II, ch. x, p. 107. Voir Watrigant, *Deux méthodes...*, p. 41.

3. *Annot.* 1 .

4. « L'*élection d'amendement* que j'apprécie toujours plus en voyant le vague que laissent les retraites faites en dehors de cette méthode.... » Mgr d'Hulst, cité par Mgr Baudrillart, *La vie intérieure de Mgr d'H., et les Exercices de S. I., Etudes*, 20 février 1914, p. 439.

de Dieu, l. 12 ch 8. Parlant de ceux qui se dédient à Dieu pour le servir à jamais et par là répandent sur toutes leurs actions le motif de la charité, il énumère les prêtres et évêques, les religieux, et il ajoute : « Tels sont ceux encore qui, à dessein, se procurent des profondes et puissantes résolutions de suivre la volonté de Dieu, faisant pour cela des retraites de quelques jours, afin d'exciter leurs âmes, par divers exercices spirituels, à l'entière réformation de leur vie ; méthode sainte, familière aux anciens chrétiens, mais, depuis, presque tout à fait délaissée, jusques à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, le remit en usage du temps de nos Pères. » Qu'on veuille bien noter ce mot : « de profondes et puissantes résolutions de suivre la volonté de Dieu » ; tout est là.

Par quel chemin le saint conduit-il son retraitant ?

« Si c'est vraiment la volonté de Dieu que vous cherchez, semble-t-il lui dire tout d'abord, avant tout mettez-vous dans une disposition préalable de grande bonne volonté, prêt à tous les sacrifices [1]. Puis isolez-vous, faites autour de vous le désert : soyez seul en face de Dieu.

1. *Annot*, 5.

Tendez toutes vos énergies intérieures vers le but visé [1]. Mettez-vous bien en face des droits souverains du Créateur sur sa créature : acceptez à l'avance les conséquences pratiques qui en découleront logiquement dans vos relations avec ce qui n'est ni Dieu ni vous [2]. Vous passerez une semaine entière à éliminer de votre âme tout ce qui est péché, désordre des opérations, amour du monde [3]. Ne vous pressez pas, laissez à la grâce le temps de faire son œuvre [4]. Étudiez-vous, rendez-vous compte de ce qui se passe dans votre intérieur, ce champ clos où se combattent le bon et le mauvais esprit [5].

« Et maintenant, voici Jésus-Christ [6]. Il vous invite à le suivre, et vous le suivrez. Mais la question est de savoir si vous le suivrez de près ou de loin ; en bon soldat ou en soldat d'élite ; en bon serviteur ou en ami. Or, on ne suit Celui qui marche au Calvaire qu'une croix sur l'épaule. Êtes-vous décidé à mener ferme la lutte contre la sensualité, l'amour charnel, l'amour du monde ? Étudiez le Maître dans sa

1. *Annot.*, passim., *Hebd.* 1ª, *Additiones.*
2. *I Hebd.*, *Fundamentum.*
3. *I Hebd.*
4. *Annot*, 11.
5. *Annot*, 6, — *Reg. ad Spiritus dignoscendos.*
6. *II Hebd.*, *de Regno Christi.*

vie, à partir du grand anéantissement de l'Incarnation : suivez-le d'étape en étape. Revivez pour votre compte ces épisodes, et, par le cœur, jouez-y votre rôle ; vous le pouvez, puisque, après tout, vous y étiez présent à la pensée et au Cœur de Jésus. Voyez comme tout converge vers la croix [1].

« Le moment vient de regarder ce pour quoi vous êtes en solitude. Mais prenez garde. Si Jésus vous attire dans un sens, Satan vous pousse dans un autre : il faut savoir où est la « vraie vie [2] »... Il peut arriver que, voyant nettement où est la volonté de Dieu, on n'ose l'embrasser tout entière ; on fait un triage, on s'arrête à moitié chemin : manque de courage et de logique [3]. Enfin, il faut vous le redire, au-dessus de la bonne vie chrétienne qui s'interdit le péché grave, au-dessus de la vie pieuse qui fuit le péché véniel, il y a la vie sainte qui va droit à la croix [4]. La croix vous fait peur peut-être, *cette* croix surtout que vous entrevoyez et que Dieu semble avoir choisie pour vous. Forcez votre cœur à la demander comme une grâce suprême [5].

1. *II Hebd.*, passim.
2. *II Hebd., de Duobus Vexillis.*
3. *II Hebd., de Tribus classibus.*
4. *II Hebd., de Tribus humilitatis modis.*
5. *De Tribus classibus, Notandum.*

« Maintenant le choix est fait, la volonté de Dieu vue et acceptée. Une semaine encore à méditer sur la Passion ; une dernière sur Jésus glorifié [1] pour vous habituer à tout faire par amour pur [2], et mettre le sceau sur les résolutions prises. »

Telle est, si l'on peut dire, la lettre essentielle des Exercices en tant que méthode *ut amplectamur optimum*. Par ce chemin, deux fois dans sa vie, passe tout Jésuite. D'abord, pour contrôler sa vocation et se faire un premier plan de vie intérieure, au noviciat ; puis, après le sacerdoce, pour revoir son passé, se donner l'élan définitif vers la perfection, et se préparer aux ministères extérieurs.

Mgr d'Hulst écrivait au cours d'une retraite : « Tandis que cette lumière m'éclairait, je ne sais pourquoi je pensai tout à coup aux grandes œuvres qu'avaient faites dans le monde les disciples de saint Ignace, surtout ces grands missionnaires du Japon et de l'Amérique, ces confesseurs intrépides, ces martyrs innombrables. Comment s'étaient-ils préparés à tout cela ? En faisant ce que je fais en ce moment, en faisant les *Exercices*, en se pénétrant de

1. *III et IV Hebd.*
2. *Contemp. ad amorem spiritualem.*

l'*esprit* de Jésus-Christ et du désir de le suivre et d'une confiance absolue en sa grâce. Il ne leur a pas fallu d'autre initiation. Avec ce bagage que le monde eût trouvé léger, ils sont allés partout, et partout ils se sont trouvés armés pour vaincre. Et alors j'ai demandé ardemment par Marie la grâce de la confiance en Dieu » [1].

Mais, de ces Exercices qu'il refait en abrégé tous les ans [2], le Jésuite emporte autre chose encore que des lumières sur la volonté de Dieu. Il y a trouvé des méthodes d'oraison dont nous dirons un mot tout à l'heure. En marge, quelques conseils pour entourer sa prière quotidienne de toutes les garanties psychologiques de succès [3]. Puis des observations dont la portée dépasse de beaucoup l'oraison elle-même : — qu'il faut être généreux à se vaincre quand l'oraison est pénible, et alors, non pas seulement abattre l'ennemi, mais le terrasser [4] ; — qu'il faut s'arrêter à savourer ce que Dieu nous

1. Loc. cit., p. 447.

2. S'il veut ; car, dans sa retraite annuelle, le Jésuite formé suit la méthode qui lui va le mieux.

3. *Annotations, additions, préludes,* etc.... « Il recourait sans hésiter même à ces petits procédés que saint Ignace recommande à l'occasion et que si aisément jugent puérils de beaucoup moins grands que Mgr d'Hulst. » BAUDRILLART, loc. cit., p. 439.

4. *Annot,* 12ª.

donne, sans hâte de passer à autre chose [1] ; — que ce n'est pas l'abondance des matières qui rassasie, mais le goût profond qu'on y trouve [2] ; — que le directeur doit être discret, ne pas s'interposer où l'on n'a que faire de lui, et laisser la créature avec son Créateur [3]. Et ceci encore, qui est supposé partout : — qu'il faut se faire ses expériences personnelles [4] ; — que, composé d'un corps et d'une âme, l'homme d'oraison doit amener le corps, et aussi l'imagination, dans la mesure du possible, non seulement à ne pas contrecarrer l'esprit, mais à collaborer au travail [5] ; — que, d'un exercice à l'autre, il faut profiter des observations faites sur soi-même, pour éliminer à mesure tous les obstacles au succès de la prière [6]. Toutes choses qui nous montrent que, si le grand maître de la prière est l'Esprit-Saint, l'Esprit-Saint agira d'autant plus profondément en nous, que nous agirons plus généreusement avec lui. Ajoutons de multiples observations, très pratiques, pour se diriger soi-même et diriger les autres, sur la façon de discerner les esprits,

1. *Annot*, 11ª.
2. *Annot*, 2ª.
3. *Annot*, 15ª.
4. *Annot*, 5ª.
5. *Additiones*, passim ; — *Annot.* 3ª.
6. *Annot*, 5ª.

d'agir avec les scrupuleux, de se prémunir contre les illusions [1], etc., etc. Mais il y a plus.

Dans les Exercices encore, le disciple de saint Ignace s'est imprégné à fond de quelques fortes vérités, vieilles comme l'Évangile, mais qui, grâce à une méditation prolongée et appuyée de pénitences, sont devenues des réalités vivantes et personnelles, capables de transformer la vie. Nous les avons signalées déjà. L'une s'impose au début des Exercices ; l'autre en fait le centre ; la dernière les couronne.

Avant tout, l'idée maîtresse d'Ignace sur les droits souverains de Dieu et la fin de l'homme. Au ciel et sur la terre, il n'y a pour nous que Dieu ; en toutes nos déterminations, nous aurons toujours à nous demander : Dieu en sera-t-il plus glorifié ?

Puis cet autre principe, qui est toute l'ascèse de l'Évangile : « Toutes choses égales d'ailleurs, rien ne glorifie Dieu plus que la Croix... Donc..., *tollat crucem suam.* » Nul n'arrive à la sainteté que par le chemin qu'a suivi le Maître. Toute spiritualité qui prétendrait s'affranchir de cette loi, ou simplement la tourner, est mensonge. La joie elle-même la plus

1. Il est peut-être utile de le noter : les Exercices sont le manuel du directeur, autant et plus que de l'exercitant lui-même.

céleste ici-bas ramène vite au Calvaire, et plus elle est céleste, plus le Calvaire sera crucifiant. La « joie parfaite » du séraphin d'Assise, ou le « troisième degré d'humilité » de saint Ignace, c'est tout un. Ce principe, l'auteur des Exercices y tient à ce point qu'il en remplit un chapitre de ses Constitutions. Une des choses qu'il faut bien faire entendre à qui sollicite son entrée dans la Compagnie, et qu'il doit tenir pour vérité capitale, est ceci : « Combien il est utile au progrès de la vie spirituelle d'avoir, à l'égard de ce que le monde aime et embrasse, une haine totale et sans réserve ; — d'accepter, de désirer de toutes ses forces tout ce que le Christ, Notre-Seigneur, a aimé et embrassé. Si les hommes du monde poursuivent, aiment, cherchent avec ardeur ce qui est du monde : honneur, renommée, estime d'un grand nom ici-bas, comme le monde le leur enseigne ; — ceux qui progressent dans l'esprit, qui suivent sérieusement le Christ Notre Seigneur, aiment et souhaitent ardemment ce qui est, à l'opposé de ces choses, à savoir, revêtir la robe et les insignes de leur Maître, pour son amour et révérence. Tant et si bien que, si la chose peut se faire sans offense de la majesté divine, sans péché du prochain, ils voudraient souffrir insultes, faux témoignages, injures, passer

pour fous (sans en avoir pourtant fourni l'occasion) ; parce qu'ils désirent reproduire et imiter en quelque chose leur Créateur et Seigneur Jésus-Christ, revêtir sa robe et ses insignes, puisque lui-même les a revêtus pour notre plus grand profit spirituel ; puisqu'il nous a donné l'exemple, afin que, avant tout, autant qu'il est possible avec la grâce, nous le suivions et imitions, lui qui est la voie qui conduit à la vie. Qu'on demande donc au postulant s'il ressent en lui quelqu'un de ces désirs si salutaires, si utiles au progrès des âmes. Et s'il ne les sent pas, ces désirs enflammés, car l'homme est faible et misérable, au moins sent-il le désir de les désirer ?... Et pour parvenir à ce degré de perfection si utile dans la vie spirituelle, il lui faudra, avec un zèle grandissant, chercher en Dieu une abnégation toujours plus grande, une mortification continuelle en toutes choses... [1] »

Enfin les Exercices ont leur couronnement dans la *Contemplation pour obtenir l'amour divin*, suprême leçon où saint Ignace enseigne à son disciple, dans le courant de la vie la plus active, la plus dispersée en apparence, à trouver Dieu partout, et à transformer ses actions en véritables prières.

1. *Constit., Examen général*, ch. IV, nº 44-46.

Et l'on peut dire que saint Ignace conduit l'âme de l'amour à l'amour, par l'amour ; de l'amour agissant qui loue et qui obéit, à l'amour de tendresse et d'extase qui cherche et trouve partout son bien-aimé, mais par l'amour dont Jésus nous a donné le modèle ici-bas, celui qui s'immole sur la croix.

IV

Les Méthodes d'oraison.

Revenons maintenant sur les méthodes d'oraison dont il est parlé dans les Exercices.

Plus d'un, qui les déprécie, ne les connaît guère. La preuve en est que, le plus souvent, on parle de *la méthode* de saint Ignace, alors que, en comptant bien, on en pourrait trouver chez lui jusqu'à cinq : méditation, contemplation, application des sens, seconde et troisième manière de prier [1] ;... et même six, sept, huit, avec les méthodes d'examens de conscience, et la « contemplation pour l'amour divin », laquelle, à la bien prendre, est une méthode pour trouver Dieu en toutes choses. Saint Ignace varie les indications pratiques selon que la matière de l'oraison est une vérité de foi, un fait évangélique, un texte sacré, l'état de la conscience.

Par contre, et sans beaucoup de paradoxe, on peut dire que ces méthodes sont aussi peu

1. DE MAUMIGNY, *Oraison mentale*, t. I, cinquième partie, 8e édition, 1911, p. 251 et suiv.

méthodes que possible, et qu'elles ne sont pas de lui. En ce qu'elles ont d'essentiel, elles appartiennent à tout le monde ; nous disons à tous ceux qui, voulant *méditer*, c'est-à-dire s'aider de la réflexion pour alimenter la prière, et de la prière pour vivifier la réflexion, ne sont pas, dans ce travail, spécialement soulevés par la grâce, n'ont pas d'ailes pour voler, mais ont leurs pieds pour marcher, et cheminent de leur mieux par la voie commune. Saint Ignace s'est contenté de formuler ce que ces âmes pratiquent spontanément, et il l'a fait à sa manière qui n'est jamais purement théorique, sous forme de quelques applications concrètes.

Comment veut-on vivre d'une vérité de foi, si ce n'est en se la mettant vivement devant les yeux, en l'examinant dans ses diverses parties, et dans ses conséquences pratiques, en cherchant par où spécialement elle peut nous toucher, enfin en commençant déjà de *la vivre* par une collaboration active de notre âme à la grâce divine ? Et qu'est-ce que tout cela, si ce n'est l'action normale, régulière, ordonnée de nos trois grandes facultés, mémoire, intelligence, volonté ?

Comment vivre d'un mystère évangélique sinon en réfléchissant, par la même voie natu-

relle sur ses divers détails, personnes, paroles, actes, sentiments ? ou encore en voyant, en écoutant, en goûtant le mystère, en nous y donnant un rôle ?

Comment se nourrir d'un texte scripturaire, liturgique, patristique, si ce n'est en pesant chaque mot à loisir, ou bien en le récitant lentement, très lentement [1] ?

Tout cela, c'est le fond des méthodes de saint Ignace..., en vérité, la méthode de tout le monde. Qu'on essaie de tirer quelque conseil pratique et général sur l'oraison du *de Consideratione* de saint Bernard ; ou encore que l'on formule les procédés qui sont sous entendus dans les méditations toutes faites que nous a léguées le Moyen-Age, par exemple des *Exercitia quaedam spiritualia* et du *Fascicularius* jadis attribués à saint Bonaventure [2], ou de son *Lignum vitae* [3], — ce que l'on trouvera, ni plus ni moins, ce sera l'*essentiel*, et parfois même l'accessoire des méthodes de saint Ignace. Tout de même, si l'on compare ces méthodes à certaines autres des temps modernes,

1. 2e et 3e manière de prier.

2. S. BONAVENTURE, édition de Quaracchi, t. VIII, p. CXII, CXIV. (Édition Vivès, t. XII, p. 169, et XIV, p. 151).

3. Ibid. Édit. de Quaracchi, t. VIII, p. 68. Voir encore le *De regimine animae*, ch. LX.

que l'on déclare préférer comme plus libres d'allure, celles de Louis de Grenade, de saint Pierre d'Alcantara, de saint François de Sales. A y regarder de près, les plus simples, les plus souples ne sont pas toujours celles qu'on pense. Mais le fond est identique ; et la raison en est obvie : elles ne sont que l'application à des matières surnaturelles des procédés les plus élémentaires de l'esprit [1].

Faut-il entrer dans le détail ? Voici en somme ce que saint Ignace dit à son retraitant, ce que le retraitant devra se dire à lui-même, toutes proportions gardées, une fois les Exercices finis et la vie remise dans son train quotidien.

« Ce que vous venez chercher dans l'oraison, ce ne sont pas les douceurs de l'âme, mais des lumières pour savoir quelle est sur vous la volonté de Dieu, et des forces pour l'accomplir [2]. Souvenez-vous que, de providence ordinaire, ces grâces-là s'achètent. Or vous

1. DA PALMA, *Praxis et brevis declaratio...*, p. 36, 37. « Et ille orandi seu meditandi modus... est *magis naturalis* et fondamentum cæterorum, et quo incipientes maxime uti debent donec ad altiorem orationis gradum introducti fuerint. » Voir BUCCERONI, *Exercices spirituels*, trad. MAZOYER, Paris, Lethielleux, 1904, p. 211.

2. *Annot. prima.* Cette observation est capitale, et l'on ne comprend rien à l'oraison selon saint Ignace si on ne la considère pas comme essentiellement orientée vers l'action, et l'action apostolique.

serez d'autant plus capables d'approcher de votre Créateur et Seigneur, d'entrer en contact avec lui, de recevoir ses largesses et ses lumières que vous vous établirez dans une plus stricte solitude, un plus grand silence, un plus grand isolement d'avec le monde extérieur [1]. Pour une heure, pour huit jours, pour un mois, vous vous mettrez donc dans des conditions matérielles aussi semblables que possible à celles de la vie du Chartreux. Porte close, lèvres closes. Vous ajouterez les pénitences convenables [2]. Vous aurez soin par-dessus tout que les abords immédiats de votre oraison soient défendus le plus strictement possible [3]. Vous tâcherez donc, soit en vous couchant, soit en vous levant, de vous entretenir dans des pensées, des prières, des images en rapport avec ce que vous allez méditer ; tristes si vous méditez un sujet triste, dilatantes si vous méditez sur un sujet de joie [4]. Tenez compte, soit pour vous en défier, soit pour l'utiliser, de l'ima-

1. *Annot*, 20. *Add.* 6, 9.
2. *Add.* 10.
3. *Add.* 6.
4. *Add.* 1, 2, 6. — Exactement dans le même esprit, Dom Guéranger (*Avent*, p. 27) demande que le chrétien à son réveil s'unisse aux intentions de l'Église à telle ou telle époque de l'année, et se dise par exemple durant l'Avent : « *Regem venturum venite adoremus* ». Comme on doit supposer que le choix des sujets d'oraison est le plus possible subordonné au cycle liturgique, c'est la liturgie elle-même

gination, cette faculté capricieuse et troublante. Et notez que, tout cela, lorsqu'un sujet s'impose à vos réflexions qui vous tient véritablement au cœur, vous le pratiquez sans y songer. Utilisez pour votre profit surnaturel les pentes naturelles de votre esprit.

« Le moment venu, faites quelque chose de ce que le moine fait et dit au moment où il va commencer l'office : recueillez-vous [1], prosternez-vous en la résence de Dieu. Comme ce n'est pas votre joie, même spirituelle, que vous devez chercher dans la prière, mais exclusivement la gloire de Dieu et sa volonté, dirigez votre intention [2]. Une dernière fois, si vous le pouvez, fixez vos imaginations vagabondes [3]. Demandez à Dieu la grâce particulière ou générale que vous espérez tirer de cet exercice [4]. Cela fait, et rapidement, commencez. Toutes ces précautions prises, l'homme ayant

qui aidera le plus efficacement à exécuter les indications de saint Ignace.

1. *Add.* 3. Nous faisons allusion à l'usage monastique de la *statio*, ce moment de recueillement qui précède l'entrée au chœur.

2. *I Hebd. Primum Exercitium, oratio praeparatoria.* Comparer la prière *Aperi :* « In unione illius divinae intentionis.... »

3. C'est la « composition de lieu. » Ibid. *Primum praeambulum.*

4. *Secund. praeamb.*, etc. L'Église elle aussi nous fixe, fête par fête, les grâces plus ou moins spéciales qu'il faut demander, collectes, etc.

fait ce qu'il pouvait, il est à croire que Dieu lui viendra en aide.

« Pour ce qui suit, que vous dire ? Méditer c'est se souvenir, c'est réfléchir ; et comme parfois les vérités utiles sont dures, c'est se forcer à les regarder. C'est se détailler à soi-même les trésors contenus dans un dogme, un texte scripturaire ou liturgique, dans un fait évangélique, une parole, un geste du Sauveur. C'est chercher à s'approprier tout cela, à le « réaliser » dans sa vie intérieure, à en tirer le fruit pratique, à s'en servir pour vivifier la prière, l'oraison, alimenter les saintes affections, mener à une résolution pratique [1].

« Mais souvenez-vous de deux principes capitaux. 1° Là où votre âme trouve sa nourriture, arrêtez-vous, ne passez pas outre, restez à savourer ce que le Seigneur vous donne. On vous a fourni plusieurs idées, plusieurs *points* : il importe peu que vous épuisiez la matière [2].

1. Qu'on veuille bien « exprimer » des méditations types que donnent les Exercices, ce qu'elles contiennent de *méthode générale*, on ne trouvera pas grand'chose en dehors de ce que nous venons de dire ; on en trouvera même moins que nous n'en disons. Tout se réduit à des mots comme : « *trahere in memoriam, discurrere intellectu, movere affectus per voluntatem....* » Le reste, qu'on trouve dans les traités, est le fait des commentateurs.

2. *Additio L*[a] : « In puncto in quo invenero id quod volo, ibi quiescam, sine anxietate progrediendi ulterius...

— 2° Dites-vous que ce qui rassasie l'âme ce n'est pas l'abondance des paroles et des idées mais le goût intérieur et pratique qu'on trouve aux choses méditées [1].

« Rien de plus à vous dire. Mais priez ! Que toutes vos réflexions tournent à la prière. Ne sortez pas de la méditation sans l'avoir transformée en un colloque amoureux avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec sa mère. Mettez-vous par exemple devant le Crucifix, et causez [2]. — Contemplez Jésus qui vient de s'incarner et dites-lui ce que votre cœur vous inspirera [3]. Parlez comme un ami avec son ami, un serviteur avec son maître, demandant une grâce, accusant une faute, sollicitant un conseil. Êtes-vous tenté ou consolé ? Désirez-vous cette vertu ou cette autre ? Avez-vous une décision à prendre ? Avez-vous quelque autre chose à dire après avoir contemplé ce mystère joyeux, ou cette scène douloureuse de la Passion ?

« Car, ne l'oubliez pas, sauf inspiration spé-

donec mihi satisfaciam. » 2us *Orandi modus*, 2a reg. : « Si ille qui contemplatur... inveniat in una voce vel in duabus tam bonam materiam cogitandi et gustum et consolationem, non curet progredi ulterius.... »

1. *Annot*, 2a : « Non... abundantia scientiae satiat animam eique satisfacit, sed sentire ac gustare res interne. »
2. *Ia Hebd. Exerc. primum*, colloq.
3. *II Hebd. de Incarnatione.*

ciale ou besoin particulier de votre âme, ce que vous aurez à méditer le plus souvent, c'est la vie de Jésus-Christ ; la méditer, ou plutôt la contempler, ou plus exactement encore la revivre pour votre compte dans votre propre cœur. Regardez vivre le Sauveur à travers son Évangile, écouter-le parler, mêlez-vous à sa vie humaine, donnez-vous votre petit rôle bien modeste dans ces beaux mystères où il y va du salut du monde et du vôtre. Par exemple, soyez à la crèche comme un petit pauvre, un indigne petit serviteur de Jésus et de Marie, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si vous étiez présent, avec tout le dévouement et la révérence possibles. Puis rentrez en vous-même, réfléchissez et tirez quelque fruit [1]. Pas d'autre programme que celui-ci : *comprendre*, *aimer*, *imiter* [2] l'incomparable modèle. Si vous êtes plus fatigué ; ou si vous voulez tirer de méditations déjà faites une sorte de quintescence d'amour, surtout si la grâce vous y pousse, allez plus loin, suivez ce qui est dit dans les Exercices : « Je verrai, j'écouterai, je goûterai, les actes, les paroles, les personnes ; je savourerai la suavité et la douceur de la divinité, celle de l'âme (de Jésus)

1. *II Hebd. de Nativitate,*
2. *De Incarn.*

et de ses vertus. Je baiserai en pensée l'endroit où les personnes sacrées ont posé le pied et se sont arrêtées, tâchant toujours d'en tirer profit pour mon âme [1]. »

Telles sont, au vrai, exposées le plus possible avec les propres paroles de l'auteur, ce qu'on appelle les méthodes d'oraison de saint Ignace. Nous pouvons demander ce qu'il y a là de rigide, de compliqué, d'opposé à la spontanéité du cœur. Mais comparez ces directions générales dont le but est de soutenir l'âme dans sa prière, sa prière à elle, non pas seulement aux prescriptions minutieuses de la liturgie, mais aux espèces de rubriques que sainte Gertrude multiplie dans ses magnifiques *Exercices* (vingt et une, rien que dans le premier). Et la grande abbesse va plus loin : elle donne la formule et le mot à mot de la prière. Elle fait la méditation... Saint Ignace la fait faire.

Sans doute, ceux qui ont interprété ces méthodes ne paraissent pas toujours leur avoir laissé leur souplesse. Écrivant pour des novices dans l'art de la prière, ils ont cru n'avoir jamais assez détaillé les conseils. Ils semblent offrir à David l'armure de Saül lorsqu'il suffit d'une fronde et de cinq cailloux. Mais d'abord

1. *II Hebd. Applic. sensuum.*

tout le monde n'est pas David. Puis ils nous avertissent le plus souvent que, dans leurs avis, un peu multipliés en apparence, ils obéissent aux nécessités de l'enseignement [1]. L'oraison est un entretien avec Dieu. Dans tout entretien quelque peu intime l'âme agit avec toutes ses facultés. Rien de fixe : rien de plus variable que l'ordre, l'intensité, la manière dont ces puissances entrent en jeu. Pas de règles absolues à leur donner. Mais dans un traité didactique ou pratique il faut bien, pour y voir clair, diviser, classer, analyser. Au lecteur de recomposer dans son oraison ce que le théoricien n'a pu étudier qu'en le décomposant. Après avoir écouté le théologien qui lui apportait, nous le supposons, l'enseignement commun des saints et le fruit de leur expé-

1. DE MAUMIGNY. *Oraison mentale*, t. I, p. 45 ; cfr. p. 337 et suiv. — « Un instructeur enseigne à un conscrit à charger son Lebel. Il l'astreint à compter les cinq temps auxquels on a réduit les mouvements naturels nécessaires pour le faire rapidement et bien. Une fois la leçon sue, le soldat se servira de son arme avec aisance, facilité et sûreté. Qu'une âme ait au commencement à se contraindre pour entrer dans la méthode de saint Ignace ou en une autre, elle n'en a pas plutôt l'usage que tout lui devient aisé... L'âme portera sa méthode de méditation avec elle, n'importe où elle sera et quelle que soit sa disposition intérieure ; qu'elle soit en ferveur ou dans l'aridité, qu'elle soit seule ou au milieu du va-et-vient d'une église paroissiale, ou en voyage elle tirera la plus grande somme d'utilité possible de sa méditation. » *Etudes Carmélitaines*, 15 janv. 1914, p. 12 (P. MARIE-JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR).

rience, à lui de se laisser conduire par le Maître des maîtres, celui que nul docteur humain ne supplée.

Sans sortir des ascètes de la Compagnie, on ferait une anthologie rien que des passages où ceux qui ont traité de l'oraison ex professo, proclament les droits de l'âme à une juste liberté dans ses conversations avec Dieu.

Le *Directoire des Exercices*, composé sur l'ordre du P. Cl. Aquaviva, après avoir exposé les diverses méthodes proposées par saint Ignace, ajoute : « Il ne faut pas croire qu'en proposant ces façons de prier, on exclue les autres moyens que l'Esprit-Saint a coutume d'enseigner, et que les hommes versés dans les choses spirituelles, éclairés par l'expérience, la raison, une saine doctrine, pratiquent habituellement ; ni ceux dont chacun, d'après son usage personnel, découvre l'utilité. » Seulement, il convient de faire contrôler par le supérieur ce que l'on fait, surtout lorsqu'on s'éloigne des méthodes ordinaires » [1].

Le P. Louis du Pont, dont les *Méditations* sont très amplement développées, comme celles de Louis de Grenade et de saint Pierre d'Alcantara, — lectures plus que points d'oraison,

1. *Directorium*, ch. XXXVII, n° 13.

écrit [1] : « Bien qu'on trouve (dans mon livre) les méditations toutes faites, avec les affections, les demandes et les colloques, il ne faut pas cependant s'astreindre et s'attacher scrupuleu sement aux paroles. Chacun parlera de lui-même à Dieu, selon que le Saint-Esprit lui mettra les paroles dans la bouche, ou selon que le sujet même qu'il médite le fera parler ; il ne peut rien dire de mieux que ce que lui suggérera sa propre dévotion, puisque la dévotion (d'après saint Bernard) est la langue de l'âme, et qu'avec elle on a toujours de quoi s'entretenir avec Dieu, comme au contraire sans elle on devient muet et tout interdit. Quand donc la dévotion vient à manquer, il faut nécessairement avoir recours aux paroles et aux affections marquées dans le livre et tâcher de se les approprier. »

De même le P. Julien Hayneufve, auteur, lui aussi, d'un volumineux recueil de méditations : « Comme chaque personne a des inclinations qui lui sont toutes propres, et que Dieu lui donne aussi des grâces toutes particulières, il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse donner à tout le monde une même méthode pour la méditation. » Et plus loin : « La grande règle de l'oraison, c'est qu'on n'en doit point avoir

1. *Méditations*, trad. française, 1867, t. I, p. 70.

lorsque le Saint-Esprit s'est rendu maître de la personne qui médite, car il en fait ce qu'il lui plaît sans qu'il y ait alors d'autres règles, ni d'autres maximes que de suivre fidèlement ses attraits et d'obéir à ses inspirations [1] »

Tous les auteurs signeront les paroles par lesqulles le P. Roothaan ouvre et ferme son célèbre petit traité de *Ratione Meditandi*. « Le premier principe à poser c'est que l'art de méditer relève de la science des saints... Or la science des saints est faite beaucoup moins des préceptes et enseignements de l'homme que de l'onction de l'Esprit-Saint et des désirs de la bonne volonté.... Ce n'est pas une œuvre humaine, c'est une œuvre divine. Mais il n'en faut pas douter, Dieu infiniment bon et miséricordieux viendra au secours de ceux qui veulent. Car cette pieuse volonté de progresser dans l'esprit est elle-même un grand don de Dieu. Donc usons d'industries, faisons ce que nous pouvons avec la grâce de Dieu, et disons souvent cette prière : « Seigneur, enseignez-moi à prier, enseignez-moi à méditer, donnez-moi le don d'oraison. »

Des industries, il ne faut pas voir autre chose dans certaines indications de saint Ignace, à

1. Mort en 1668. *Médit. sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, édition de 1868, t. I, p. 12.

bien plus forte raison dans les conseils parfois minutieux à l'excès des commentateurs. Et le propre des industries est d'être prises ou laissées selon qu'elles servent, ou ne servent pas, ou ne servent plus.

Admettrons-nous encore, sans plus de discussion, que les méthodes de saint Ignace sont « discursives et verbeuses » essentiellement [1], et que, par suite, elles doivent céder la place à une oraison plus affective, plus contemplative ? L'objection est vieille. Les quiétistes déjà la faisaient au XVII[e] siècle, et l'on y a depuis longtemps répondu.

Dans ses *Dialogues spirituels*, Surin se demande (c'est le titre d'un de ses chapitres) : « *Comment saint Ignace se servait du raisonnement dans l'oraison.* » Il remarque, entre autres choses, que, si les Exercices contiennent des méditations raisonnées, c'est qu'ils sont destinés « principalement [2] à ceux qui veulent commencer à se donner ou à revenir à Dieu, auxquels... le raisonnement est longtemps nécessaire selon le cours ordinaire des choses ». Mais il ajoute : « Après la plupart des méditations raisonnées, il y en a d'autres que saint

1. *Rev. de Phil.*, p. 766.
2. Ce « principalement » est exagéré.

Ignace appelle *application des sens*, qui sont comme de petits essais de contemplation sur ces mêmes vérités dont on a raisonné d'abord, et qu'on tâche de repasser par un simple regard des sens intérieurs. Ce que ce saint nomme *répétitions* est encore une espèce d'exercice où il prétend qu'on suppose les raisonnemeats qui ont dû se faire en s'appliquant la première fois à son sujet, et qu'on laisse l'esprit et le cœur prendre leur repos dans les impressions de vertu dont l'âme a commencé à se sentir pénétrée... Si bien qu'il est toujours vrai que saint Ignace ne veut qu'on raisonne dans l'oraison qu'aussi longtemps qu'on ne saurait rien faire de mieux, ou que Dieu, laissant l'homme à lui-même, semble lui déclarer suffisamment qu'il n'a rien pour le présent à lui dire que ce que lui suggère la raison aidée de la foi [1]. »

Discursives, les méthodes de saint Ignace le sont, mais seulement dans la mesure où le raisonnement est utile pour nourrir les affections et mouvoir la volonté. Il faut du bois sous le feu, mais c'est le feu qui importe. « Dans l'oraison, disait Bourdaloue [2], l'esprit ne doit agir que par le cœur » ; formule excellente qui

1. *Dialogues spirituels*, Avignon, t. II, p. 211.
2. Lettre à Mme de Maintenon ; Lauras, *Bourdaloue*, t. II, p. 609.

nous montre le vrai rôle de l'entendement dans la méditation. Il obéit au cœur, et il travaille pour le cœur.

Sur ce point, l'enseignement de saint Ignace est tout entier dans la règle d'or que nous avons déjà citée, et qui revient à ceci : « En méditant, arrêtez-vous, reposez-vous, tant que votre âme n'est pas pleinement satisfaite, tant que vous trouvez des sens, des comparaisons, du goût, de la consolation intérieure [1]. » Ce n'est pas de discours uniquement qu'il s'agit ici, mais d'affections. Dans le même sens, une de ses maximes dit : « Nous apprenons moins dans le discours et le raisonnement que dans un humble recours à Dieu [2]. »

Son disciple Jérôme Nadal disait de son côté : « Voici pour aider beaucoup à l'oraison : que la volonté et le cœur travaillent plus que l'entendement. Plus on fuit la préoccupation de beaucoup comprendre dans l'oraison, plus on y progresse en l'amour de tout ce qui touche au plus grand service de Dieu Notre Seigneur. En toute oraison, il faut recueillir quelque fruit et lumière de l'âme (mais) pratique et tendant à l'exercice des vertus

1. *Add, IV* ; — 2us *orandi modus* ; — *Annot*, 4a.
2. *Epistolae S. Ignatii*, Bologne, 1804, p. 583 ; Sent. 215.

et (développant) l'esprit de Jésus-Christ [1]. »

Entre une quantité d'autres textes que nous pourrions citer encore, copions seulement ces lignes de Rodriguez : « Il est très important de s'arrêter longtemps dans les mouvements affectueux de la volonté ; aussi les maîtres de la vie spirituelle disent que l'oraison arrive au souverain degré de sa perfection, quand on ne cherche plus à s'exciter à l'amour de Dieu par le moyen de la méditation, mais que le cœur étant pénétré de cet amour après lequel il soupirait, ou en jouit, on s'y repose, comme dans le terme de ses recherches et de ses désirs [2] ».

La doctrine de la Compagnie de Jésus en la matière se trouve très exactement formulée dans les lignes suivantes du P. Massoulié, Dominicain : « Nous avons dans nos cœurs les étincelles d'un feu céleste, ayant les habitudes de la Foy, de l'Espérance et de la Charité, qui sont les principes des actes surnaturels, comme il y a des étincelles cachées dans les veines de la pierre. Nous frappons par la considération ou par la méditation notre cœur quelquefois

1. Nadal. *Epistolae*, t. IV, p. 673.

2. *Perfection chrétienne. De l'Oraison*, ch. xiii. Voir Watrigant. *Des méthodes d'oraison dans notre vie apostolique*, p. 58 et suiv. et *Deux méthodes de spiritualité*, p. 50, 67, 93.

aussi dur que la pierre, pour en faire sortir les étincelles. Mais lorsque le feu est une fois allumé, et que la volonté est bien émue, il faut arrêter l'entendement pour laisser agir la volonté, jusqu'à ce qu'on sente qu'elle commence à se ralentir. Et alors il faut revenir à la méditation [1]. »

De la théorie pouvons-nous passer aux réalisations pratiques ? Comment se faire une idée expérimentale de la façon dont un disciple de saint Ignace peut bien méditer ? Les livres écrits pour le public ne montrent l'âme de l'auteur que plus ou moins voilée, nous dirions volontiers drapée. Resterait à interroger les notes jetées sur le papier par l'homme d'oraison pour se souvenir des grâces reçues. Littérature souvent exquise, parfois indéchiffrable et qui ne livre pas le centième des trésors accumulés dans l'âme.

On a quelques pages du journal intime de saint Ignace, de Saint François de Borgia, de saint Pierre Canisius, du B[x] Pierre Le Fèvre, de saint Alphonse Rodriguez, du Vén. Père de la Colombière, du Père Olivaint, etc. On trouverait là des spécimens d'un peu tous les genres d'oraison, depuis la simple méditation jus-

1. *Traité de la véritable oraison*, Paris, 1699, p. 269

qu'aux prières les plus miraculeuses. Contentons-nous d'un exemple pris aux origines mêmes de la Compagnie, dans les papiers intimes d'un homme formé à la vie intérieure par saint Ignace en personne. Le P. Nadal y commente pour son usage personnel le plan de « contemplation » donné dans les Exercices sur le mystère de la Nativité.

« Pour le jour de la naissance du Christ Jésus.

Oraison. — L'histoire est fournie par la lecture de l'Évangile, et par la gravure [1]. Après un coup d'œil sur les faits, contemple Nazareth, dans la tribu de Zabulon, près du mont Thabor, ville sur une montagne vers le septentrion ; le chemin par Issachar, Manassé, Ephraïm et Samarie, par la tribu de Benjamin et Jérusalem et la tribu de Juda, jusqu'à Bethléem Ephrata, sur une colline. Considère la maison, et dans la maison l'étable, et la crèche creusée dans la grotte, le chemin, ici plat, là montueux. Que ces lieux, cette route, excitent en toi une pieuse affection, puisque c'est par là qu'a cheminé la Vierge mère de Dieu, et, par elle, dans son sein, le Verbe de Dieu, le Christ Jésus ; par là que Joseph allait,

1. Allusion à son recueil de gravures. *Evangelicae historiae imagines*, Anvers, 1598.

poussant le bœuf devant lui, et conduisant l'âne sur lequel était assise la Vierge mère. Joins-toi à cette compagnie très sainte, divine ; baise leurs traces, contemple dans les airs les anges qui précèdent et qui suivent. Peut-on décrire, peut-on concevoir quelque chose de plus auguste que ce cortège, de plus divin ? et aussi de plus pauvre, de plus simple ? Considère encore, du cœur et de l'âme, à quoi tend cette méditation, à savoir que tu retires de cette naissance la force de l'esprit et la lumière ; du mode de cette nativité, un exemple ; et ouvre ton cœur afin que le Christ Jésus l'emplisse de ses dons, plus grands que tu ne peux concevoir. Considère attentivement et dévotement les personnes. C'est le Fils de Dieu qui naît ; lumière et puissance infinie ; le Dieu immense, éternel, immortel. Conçois de là, en lui, la lumière de l'esprit, une force divine, la grandeur d'âme ; empare-toi de la vie éternelle. Laisse la divinité de ce petit enfant t'attirer doucement dans la joie de ton cœur et dans la simplicité. Et ce même Dieu, homme véritable, est passible, faible, sans parole ; il vagit, il a froid, il est serré de langes. Du sein de sa mère il est venu sur un peu de foin ; il manque de tout. Et voilà qui donne un tout autre aspect aux choses d'ici-bas, l'estime, les

dignités ! Exulte en tout ce qu'il y a en toi de faible ou de nécessiteux. O homme ! ton humanité a été faite participante de la divinité du Christ ; ta mortalité a été immortalisée, ta faiblesse est devenue force ; ton silence d'enfant, sagesse ; ta tristesse, tes pleurs, se sont changés en joie de l'esprit ; ta froideur en ferveur de charité spirituelle ; ta nudité, ta pauvreté a été enrichie de divins trésors. Reconnais tout cela, conçois tout cela d'un cœur dévot, en écartant toute hésitation dangereuse et imprudente. Et pourtant n'en approche que le cœur pur. Contemple du même coup le cœur de cet enfant, son cœur humain. Vois la bienheureuse âme de ce petit, qui saisit tout en Dieu, le passé, le présent, l'avenir, chaque chose telle qu'elle est en elle-même, par des *espèces* divines. Cette âme pleine de grâce, de sagesse, de vérité, pleine de tous les dons, et qui en même temps apprend par l'expérience, à mesure que les choses se présentent. Il n'est pas comme les autres enfants, sans usage de ses puissances intérieures ; mais nous voyons qu'il a le plein usage de sa raison. Dès le sein maternel, dès la crèche, dès l'enfance, il comprenait parfaitement, il voulait assidûment, et il opérait dans son cœur le salut des hommes. Ajoute qu'alors il souffrait le froid et d'autres

incommodités. Il souffrait aussi d'entrer dans le monde entouré de tant de misères, surtout pour y mourir dans un excès d'ignominie. Il considérait combien ses souffrances, sa mort même profiteraient peu à tant de gens, à la majorité des hommes. De là tu pourras t'unir à ces hautes pensées du Christ, et pénétrer ton cœur de cette suavité [1]... »

Nous avons là un bon exemple de ce que les Exercices appellent une *contemplation*, série de considérations affectueuses sur les faits, les personnes, les paroles évangéliques. Lui-même, le P. Nadal décrivait ainsi sa pratique personnelle : « Il lisait l'Écriture, et rien qu'à considérer les faits, il nourrissait son amour ; pas de réflexion, rien qu'un regard prolongé sur ce qui est écrit, comme s'il était présent. Et il en retirait un fruit non médiocre, surtout à contempler le Christ faisant des miracles, ou conversant avec les hommes. Cette méthode est très simple ; on peut l'employer même quand l'intelligence a quelque difficulté à travailler, même dans les infirmités corporelles [2]. »

Méthode toute reposante, ajouterons-nous, pour ceux au tempérament desquels elle con-

1. *Epistolae*, t. IV, p. 723. Le fragment est inachevé.
2. *Ibid.*, p. 682.

vient, avec l'usage discret de l'imagination qui rend les mystères présents au cœur, avec les vifs sentiments de dévotion qu'elle suppose ou qu'elle inspire, avec l'esprit d'enfance et d'humilité qu'elle entretient, surtout avec cette conviction que, ces mystères ayant jadis été vécus *pour* moi, il convient que maintenant, ils le soient *par* moi. Saint Ignace ne l'a point inventée. Pour ne pas remonter plus haut, elle est caractéristique de l'école franciscaine. Elle a sa réalisation littéraire complète dans les *Méditations de la vie du Christ* et dans l'*Aiguillon de l'amour divin*, longtemps attribués à saint Bonaventure. Elle est dans Gerson, dans saint Vincent Ferrier, dans les contemplations peintes dont fra Angelico enluminait les cellules de San Marco. Elle est entrée dans la liturgie : c'est elle qui inspire par exemple le *Stabat Mater*. On la retrouve, fréquente, chez saint François de Sales et ses contemporains, un peu chez Bossuet et jusque dans le *Mystère de Jésus* de Pascal. C'est un des points nombreux par lesquels la spiritualité des Exercices se rattache au passé.

Et en voici le fruit pratique : la réalisation quotidienne du titre de Compagnon de Jésus. *Mecum laborare*, faisait dire saint Ignace à Notre Seigneur, dans son appel aux âmes géné-

reuses [1]. C'est désormais la grande réalité de la vie apostolique. « Nous travaillons toujours à deux, disait le P. Ginhac. Études, à deux. Sermons, à deux. Souffrances, à deux. Tentations, à deux. Maladies, à deux. *Vae soli !* Malheur à celui qui est seul ! Mais à deux ! une âme généreuse n'aura pas de peine à marcher dans la voie du sacrifice, comme dans la voie du travail, et à monter avec son roi jusqu'au sommet du Calvaire [2]. »

1. *II Hebd., de Regno Christi.*
2. Calvet. *Le P. Ginhac*, p. 312.

V

La dévotion au Sacré-Cœur.

Un corollaire immédiat de cette façon d'envisager l'oraison c'est que, de par la tendance générale de sa spiritualité, la Compagnie de Jésus était préparée à jouer son rôle dans le développement de la dévotion au Sacré-Cœur [1]. Sans doute, il n'y a dans les Exercices aucune mention explicite du Cœur de Jésus, mais c'est vers lui qu'ils orientent les âmes. Deux choses surtout y postulent, si l'on peut dire, cette grande dévotion d'amour.

D'abord la méthode d'oraison employée avec le plus d'insistance, lorsqu'on a le loisir de consacrer à la retraite le temps normal, un mois. La contemplation des mystères évangéliques y occupe, à peu près seule, trois semaines sur quatre. Elle force à regarder Jésus dans

1. Sur ce qui suit, voir : J. V. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur*, 3e édition, 1911, p. 32-38, 264-266, 273-274, 279, 342, 384, 413-430, etc. ; — Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, 2 vol., 1891 ; — A. Hamon, *Hist. de la Dévotion au Sacré-Cœur*, t. I : *Vie de la B. Marguerite-Marie*, Paris, 1907 ; t. II. *L'aube de la dévotion*, ch. IX, 1925.

son existence terrestre, à l'écouter parler, à vivre de sa vie, à entrer dans ses sentiments, donc logiquement à remonter des actes et des paroles à l'amour, et de l'amour au cœur. La prière qui est continuellement sur les lèvres est celle-ci : « Connaître Jésus à fond, intimement, pour l'aimer davantage et le suivre de plus près. »

Mais il y a un autre élément. Le centre moral et affectif des Exercices est, nous l'avons dit, le « troisième degré d'humilité », c'est-à-dire le besoin de répondre à l'amour par l'amour, et par l'amour d'immolation aux immolations amoureuses de la croix.

Ces deux éléments, contemplations continuelles et ardentes du Sauveur dans ses humiliations et ses souffrances, et besoin de passer de la contemplation à l'imitation active, sont inséparables. Et qui ne le voit ? la dévotion au Sacré-Cœur avec ses corollaires pratiques et crucifiants est là toute entière en germe. Celui que les Exercices ont habitué à cette conformité amoureuse de vie, et à l'union de cœur avec Jésus, est tout prêt à ouvrir son âme au Sacré-Cœur, dès que le Sacré-Cœur lui sera découvert.

Et l'on voit dans quel sens sainte Madeleine de Pazzi pouvait dire que l'esprit de saint Ignace est identique à celui de saint Jean

l'Évangéliste, parce que c'est un esprit d'amour [1].

La dévotion au Sacré-Cœur est si bien dans la logique des Exercices que, pour la pratiquer, la formuler, la propager, les Jésuites n'ont pas attendu les révélations de Paray qui devaient leur en confier la défense théologique. Saint Pierre Canisius, au jour de sa profession solennelle, avait été invité, comme lui-même le raconte, « à s'abreuver longuement aux flots de foi, d'espérance et d'amour, qui coulaient du Cœur de Jésus [2]. » Par lui, la tradition de la Compagnie, qui commence à se formuler, se rattache à celle des Chartreux, Ludolphe de Saxe, Lansperge, Eschius. D'autres viendront ensuite dont la piété s'alimentera à cette double source, celle des Exercices, celle des mystiques cartusiens, sans parler de tout ce qu'ils empruntent aux opuscules dévots qui courent sous le nom de saint Bernard et de saint Bonaventure [3]. Tels Alvarez de Paz,

1. *Acta Sanctorum*, t. XXXIII, p. 861. — BAINVEL, p. 344, 345.

2. BRAUNSBERGER, t. I, p. 55.

3. Le Père A. Hamon (*Aube de la dévotion*, p. 309) fait remarquer que « pendant les 50 dernières années du XVI^e siècle, c'est dans la jeune compagnie de Jésus que vivent les plus nombreux et quelques-uns des plus fervents adorateurs du Cœur divin. »

le Gaudier, Louis du Pont, Vincent Caraffa qui mourut général de la Compagnie, Paul de Barri, Saint-Jure, Druzbicki, Nouët et vingt autres. Tous antérieurs aux Pères de la Colombière. Croiset, Galliffet, qui écriront sous l'influence de la sainte Visitandine de Paray.

Mais cette vieille dévotion qui, depuis quatre ou cinq siècles, faisait les délices d'une élite de contemplatifs, devenue maintenant la richesse d'un ordre religieux essentiellement apostolique, n'allait-elle pas changer un peu d'allure ? Ce sont nuances sur lesquelles il ne faudrait pas trop appuyer ; pourtant nous entrevoyons ceci :

Il est un principe que saint Ignace formule une fois dans les Exercices, mais qu'il suppose partout : « L'amour consiste moins à parler qu'à faire et à donner [1]. » Ce que Gagliardi commente ainsi : « (Saint Ignace) tient que l'amour manifesté dans les actes et dans la communication des biens l'emporte sur l'amour de pure contemplation. Tout de même l'union produite par cet amour actif et généreux, l'emporte sur l'union produite par la contemplation seule ; car elle naît d'un amour plus

1. *Cont. ad amorem*, p. 139-140.

ardent et plus parfait [1]. » Voilà l' « extase de l'opération » que saint François de Sales met au-dessus de toutes les autres, parce qu'elle en est la couronne [2]. Charité non seulement parfaite, mais très parfaite que définit saint Thomas, laquelle consiste à accomplir des choses difficiles par amour [3].

Or c'est cet amour effectif qui, dès le premier mot des Exercices, assigne pour objet suprême à l'activité de l'âme la gloire, les droits, le service de Dieu. C'est lui qui, plus loin, délimitant le terrain sur lequel s'exercera cette activité pour Dieu, indique le bien des âmes et la sanctification personnelle, deux choses étroitement unies et qu'il faut pousser bien au delà des limites communes, jusqu'à l'immolation radicale du moi. Tel est l'horizon qu'ouvrent les Exercices dans la méditation du Règne de Jésus-Christ, et qu'ils élargissent de contemplation en contemplation, à mesure qu'on suit, à travers les étapes de sa

1. *Comment. in Ex. Spir.*, p. 100-101.

2. *Amour de Dieu*, l, VII, ch. IV et VI. Éd. Annecy, t. V, p. 21, 27.

3. *Similiter etiam perfecta caritas duos habet gradus. Unus est quod in bonis communibus quasi jam secura conquiescit ; et secundum hoc dicitur perfecta ; alius secundum quod ad quaelibet difficilia manum mittit ; et secundum hoc dicitur perfectissima.* (*In III Sent.* D. 29, q. I, art. 8). — Voir WATRIGANT. *Deux méthodes de spiritualité*, p. 38 et suiv.

vie mortelle, le modèle suprême de l'amour. Mais, ce modèle suprême, approprié à notre faiblesse, ce n'est pas dans les profondeurs de ses perfections divines que saint Ignace nous invite directement à l'étudier. C'est dans sa vie humaine, dans ses immolations, grandes et petites, dans l'exercice visible et quotidien de ses incomparables vertus.

« Je chercherai, dit-il, à connaître, mais intimement, le Seigneur fait homme pour moi. Je le verrai au premier instant de sa vie mortelle et je me demanderai en quoi je pourrai bien l'imiter [1]. Je verrai comment Joseph et Marie voyagent et souffrent afin que le Seigneur naisse dans une souveraine pauvreté, puis, après tant de labeur, après la faim, la soif, le chaud et le froid, les injures et les humiliations, comment il ira mourir sur la croix, et tout cela pour moi, et je me demanderai quel fruit spirituel j'en pourrai tirer [2]. Je chercherai où est la véritable vie, et je la trouverai auprès du Christ Notre-Seigneur, humble, beau et aimable, mais qui me prêche la pauvreté même effective et jusqu'à l'amour des humiliations [3]. Je me dirai que puisqu'il

1. *II Hebd., de Incarnatione*, 2[m] praeamb., colloqium.
2. *De Nativitate*, 3[m] *punctum*.
3. *De duobus Vexillis*.

s'est fait pauvre pour moi, ma perfection sera d'être pauvre avec lui ; puisqu'il a été rassasié d'opprobres pour moi, de préférer, pour lui ressembler , les opprobres aux honneurs, dussé-je, comme lui, passer pour fou aux yeux du monde [1]. Méditant sur sa Passion bénie, je ne me contenterai pas de voir ce qu'il souffre, je tâcherai de comprendre ce qu'il *veut* souffrir. J'insisterai sur l'espèce d'impuissance à laquelle il se condamne, sur le voile dont il entoure sa divinité, sur la façon dont il s'abandonne à la douleur : je ferai ce que je pourrai pour participer à cette passion ; je me dirai que tout cela est pour mes péchés, et ma conclusion sera : « Que devrai-je souffrir de mon côté pour lui ? [2] » Quand viendront les jours de la vie glorieuse, je me réjouirai, et profondément, mais de la gloire et de la joie du Christ Notre-Seigneur [3]. »

Tout cela, est-ce autre chose que la mise en pratique du précepte de saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui, cum in forma Dei esset... exinanivit semetipsum* [4] ? Réaliser en soi les sentiments du Christ Jésus, mais avec leurs conclusions actives, *exinanivit semetip-*

1. *De tribus humilitatis modis.*
2. *III Hebd., de Ultima coena.*
3. *IV Hebd., de Christi resurrect.*
4. *Phil.*, II, 5, 7.

sum..., obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.

Et si la découverte du Cœur de Jésus est logiquement au bout de ces contemplations, logiquement aussi cette découverte mènera à l'imitation amoureuse des vertus admirées. Donc cette dévotion, qui germe quasi spontanément des Exercices, aura cela de propre qu'elle acculera l'âme à la réalisation en soi des pensées du Cœur de Jésus. Elle forcera le cœur de l'homme à se réformer sur le cœur de l'Homme-Dieu. C'est là qu'elle lui fera chercher l'idéal des vertus à conquérir. Voilà, ce nous semble, la pente naturelle que prendra la dévotion au Sacré-Cœur chez les disciples de saint Ignace.

En fait, c'est ce que nous offrent les mystiques de la Compagnie qui ont parlé du Sacré-Cœur avant les révélations de Paray. Subissant la seule influence de la tradition et des Exercices, nullement préoccupés d'organiser un culte extérieur, de le justifier devant les théologiens, de le populariser, ne parlant que pour eux-mêmes, ou pour des âmes intérieures et méditatives, ils voient, dans cette dévotion qui grandit tous les jours sous leurs yeux, le moyen par excellence pour obéir au conseil de l'apôtre : *Induimini Dominum Jesum Christum* [1].

1. Voir les textes cités par Bainvel, p. 342 et suiv.

Ainsi le P. Alvarez de Paz nous conseille « d'entrer dans le cœur du Seigneur Jésus pour former notre cœur sur ce modèle, de pénétrer par une considération attentive dans le cœur du Maître, le plus saint et le plus pur de tous les cœurs, pour tâcher, par nos aspirations dans la prière, par nos efforts dans l'action, d'avoir, nous aussi, un cœur semblable [1]. » « Il faut, dit le P. le Gaudier, que son cœur et sa volonté s'appliquent à notre cœur et à notre volonté, de façon que notre cœur vive de son cœur et participe à ses vertus, à ses joies, à ses délices, que notre volonté passe en sa volonté, que nous devenions avec lui et en lui un seul cœur [2]. » Par les secrets du Cœur du Dieu fait homme, le P. Balthazar Alvarez s'était enfoncé dans les mystères de Dieu qui est trois en personnes et un en essence. Il en sortait « pour se mortifier et travailler à sa propre perfection par l'exercice des vertus, et ensuite pour se dévouer avec une admirable ferveur au service du prochain [3]. Le Père Saint-Jure montre en détail comment nous devons, non seulement demeurer dans le cœur de Jésus

1. *De Inquisitione pacis*, l. IV, p. 2, Exerc. 2. (Bainvel, p. 351).

2. *Perfection de la vie spirituelle*. p. V, sect. 10, c. 2. (Ibid., p. 356). T. III, p. 344.

3. *Vie* par L. du Pont. Trad. Bouix, p. 24.

mais y opérer, y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, illuminative, unitive [1]. »

« O que les vertus paraissent belles et attrayantes dans cet original ! » s'écrie le P. Nouët. Donc, « au commencement de chaque action, élevez-vous en esprit à Jésus, et, d'une vue simple et amoureuse, regardez comme il faisait durant sa vie ce que vous allez faire et de quelle manière il le ferait s'il était à votre place. Animez cette vue d'un désir ardent de lui plaire, de le contenter, de l'honorer. Unissez votre cœur au sien, votre action à la sienne, afin d'en tirer force et vigueur pour la faire dans son esprit [2]. »

Les révélations de Paray ne modifieront pas ces caractères de la dévotion des Jésuites au Sacré-Cœur. Il est vrai qu'elle devra se faire plus populaire : elle ne sera plus le privilège d'une élite. C'est à tous qu'il faudra la prêcher. Du même coup, elle deviendra pour l'apôtre une source féconde de zèle, et un moyen puissant d'action sur les âmes. Mais elle gardera son allure pratique, qui est celle de toute la spiritualité de la Compagnie. Ce caractère est très

1. *Homme spirituel*, 2e partie, c. 4, sect. 2. (Ibid., p. 367, 369).

2. *Homme d'oraison. Méditations*, 5e partie, préface, nº 8 et 13. (Ibid., p. 383).

fortement marqué dans le traité du P. Croiset [1], premier ouvrage de fond sur le Sacré-Cœur, vu et approuvé en grande partie par sainte Marguerite-Marie. C'est une sorte de manuel du chrétien, tout vivifié par la dévotion nouvelle. Le Jésuite dévot au Sacré-Cœur ne s'interdit certes pas la contemplation admirative des merveilles divines entrevues, mais il continue à chercher, même par cette voie plus haute, une conformité de plus en plus profonde avec le modèle de toute vertu. Toujours le programme des Exercices : « *Petere cognitionem intimam Domini, ut magis ipsum amem, eumque magis sequar* ».

1. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par un Père de la Compagnie de Jésus, Lyon, 1691. — Réédition par le P. de Franciosi, Montreuil-sur-Mer, 1895.

VI

« Id quod volo ».

Nous avons dit ce qu'est l'oraison selon saint Ignace, un mélange d'activité personnelle et d'abandon au souffle de Dieu, de méthode et de liberté.

Ajoutons un trait encore, et caractéristique. « L'oraison finie, dit le saint à son retraitant, examinez comment vous l'avez faite, bien ou mal. Mal ? cherchez les causes de cet échec pour vous corriger. Bien ? reprenez une autre fois les procédés qui vous ont réussi [1]. » En d'autres termes, traitez l'oraison comme une de ces choses graves qu'on prépare, qu'on défend, qu'on surveille, que l'on contrôle.

Ce contrôle, d'aucuns l'ont poussé loin. L'on a retrouvé les cahiers où, durant sa longue carrière de jésuite, le P. Matignon, mort à 90 ans, nota jour par jour le fruit de sa méditation, ordinairement formulé dans un texte de l'Écriture. Pareille constance suppose l'effort, mais ce n'est pas saint Ignace, je

1. Hebd., Add. 5

pense, qui a inventé le « combat spirituel ».

On n'ose pas toujours le dire ouvertement, mais il est clair qu'ici plusieurs ont cette impression : véritablement saint Ignace exagère. Il demande trop, et par là fatigue et décourage. Les Jansénistes reprochaient aux Jésuites de prêcher la dévotion aisée ; aujourd'hui, les propagateurs de l' « aimable liberté spirituelle », de la « spiritualité simplifiée », du « laisser faire Dieu », lui en veulent de prêcher la dévotion de combat. Ainsi vont les choses. Saint Ignace, professeur d'énergie, est en voie de passer, aux yeux de certains, pour un maître d' « égotisme », le Maurice Barrès [1] de la spiritualité catholique. Il enseigne à cultiver son *moi* surnaturel, alors qu'il serait préférable de l'oublier et de se perdre en Dieu.

Il est avéré que saint Ignace, loin de dissimuler la lutte nécessaire à la perfection, la souligne. La maxime de l'Imitation, « *tantum proficies quantum tibi vim intuleris* », a son écho direct dans les Exercices ; elle est supposée partout, et, s'il est une erreur diamétralement contraire à cet esprit, c'est le quiétisme, ce *pacifisme* de l'âme. Le mot *Exercices* prend sous la plume d'Ignace, lui-même nous en avertit, toute sa force étymologique. « Exercices,

1. Voir le roman bizarre, l'*Homme libre*.

par lesquels l'âme doit se préparer, se disposer à se défaire de ses affections déréglées, et, cela fait, chercher, trouver la volonté de Dieu [1]. » Certes, il n'ignore pas le rôle de la grâce. Mais il sait que la lâcheté humaine n'est que trop portée à se dispenser de l'effort ; que, si l'on « peut tout en Celui qui nous fortifie », l'Esprit-Saint fortifie ceux qui s'évertuent, dans la mesure où ils s'évertuent, *secundum propriam cujusque dispositionem et cooperationem* [2]. C'est la doctrine du concile de Trente. Il sait que de providence ordinaire, cette pluie divine pénètre plus profondément dans un sol plus profondément préparé et défoncé. Leçon toujours bonne à donner, mais indispensable à une époque où, lui aussi, Luther prêchait un « laisser faire Dieu » de sa façon. De là ce grand principe d'apostolat, qui vaut pour toutes les formes de vie spirituelle, et qui en dit très long en deux lignes : « Voici la grande loi de l'action : avoir confiance en Dieu, mais travailler comme si le succès dépendait de vous, non de Dieu ; — travailler avec énergie mais aussi avec cette persuasion au cœur que nous ne faisons rien, que Dieu fait tout. » [3]

1. *Annot*, 1ª.
2. DENZINGER-BANNWART, *Enchiridion*, nº 799.
3. *Sententiae*, nº 2. — Nous ne voyons pas que le saint ait formellement exprimé cette maxime : mais, d'après RIBADE-

Saint Ignace demande donc à son retraitant une collaboration active. « Dans les retraites pastorales, disait excellemment Mgr d'Hulst, les prêtres entendent la parole de Dieu, qui leur est annoncée du dehors.... Mais l'habitude d'écouter et de recevoir leur fait perdre de vue le rôle actif que tout retraitant doit remplir, pour atteindre aux fins de la retraite. A part l'examen de conscience, on peut dire que le retraitant reste passif, laissant tout l'effort au prédicateur, qui ne devrait être que l'auxiliaire de sa propre activité. Comment s'étonner alors du peu de durée des impressions subies ? La méthode de saint Ignace est faite pour prévenir ce malheur. Ce qu'il propose à l'âme de bonne volonté qui se met sous sa conduite, ce n'est pas d'entendre une série de sermons, c'est d'accomplir une série d'*exercices* ; le rôle de directeur de la retraite consiste à bien combiner cette série... C'est tout un travail personnel qui est demandé à l'hôte volontaire de la solitude, travail énergique, facilité par des secours divers, intérieurs ou extérieurs, par la science profonde qui a dicté la méthode, par l'expérience de celui qui en dirige l'application [1]. »

NEIRA, elle traduit sa manière de faire. *De ratione S. Ignatii in gubernando*, 14. (*Scripta de S. Ign.*, p. 466, cfr., p. 267, 249, 250).

1. *Mélanges*, t. XI, p. 354.

Il n'est guère d'écrivain qui n'ait ses formules favorites dont le retour trahit les préoccupations de l'âme. Nous avons déjà dit que, pour saint Ignace, ce sont avant tout celles qui attestent le domaine de Dieu sur sa créature ; mais ce sont aussi les expressions qui montrent l'âme maîtresse d'elle-même, et se subordonnant en pleine liberté à ce domaine souverain... *exercere se* [1]... *agendo contra* [2]... *intense mutare se* [3]... *id quod volo* [4] cet *id quod volo* « qui sonne, a-t-on dit, tout le long des Exercices comme les éperons d'un cavalier sonnent sur le pavé [5]. »

Tout le long des Exercices, en effet, saint Ignace suppose que l'on sait où l'on va, et qu'on y veut aller, et qu'on est prêt à prendre les meilleurs moyens, donc à examiner ceux qui se présentent, à les peser, à les choisir en connaissance de cause. L'Esprit-Saint mettra sans doute de l'imprévu dans la vie ; l'homme prudent, lui, s'efforce de prévoir.

Et cette prévision, nous assure-t-il, unie à la générosité de l'âme, a pour résultat d'attirer les lumières de Dieu. Dieu ne peut qu'éclairer celui qui fait ce qu'il peut pour s'éclairer lui-

1. *Const., Ex. Gen.*, ch. IV, p. 10, 13, 15, 21, 28, etc., etc.
2. *Exercitia, II Hebd., de Regno Christi.*
3. *Reg. ad spirit. dignoscendos*, reg. 6ª.
4. *Id quod volo*, ou *id quod quaerit, desiderat*, etc.
5. *Rev. de Phil.*, loc. cit., p. 731.

même : c'est l'application du principe « *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* » Par exemple, dans ses *Règles de Tempérance*, saint Ignace conseille de se faire, en matière de nourriture, ses expériences personnelles, pour savoir jusqu'où l'on peut aller dans le sens de la sévérité : « Les exigences de la santé étant sauves, dit-il, plus on retranchera sur le convenable, plus vite on arrivera au terme moyen qu'il faudra garder. » Et il en donne cette raison : « En s'aidant et se disposant elle-même, l'âme recevra souvent d'une manière plus sensible des lumières intérieures, des consolations et des inspirations divines qui lui feront apercevoir ce terme moyen qui est fait pour elle [1]. »

Saint Ignace est un enthousiaste, mais il est le contraire d'un impulsif.

Demande-t-il, au total, plus de tension intérieure que d'autres ? Ce n'est pas sûr. A y regarder de près, pensons-nous, on finirait par constater que, cette tension indispensable à toute vie surnaturelle sérieuse, il ne fait que la déplacer, conformément aux exigences d'une vocation déterminée. Croit-on que la vie monastique n'ait pas ses contraintes, même au dedans de l'âme ? « La prière commune,

1. *Exerc.*, 3ª *Hebd. Reg. ad vict. temper.*

publique, solennelle, à peine interrompue, écrit le cardinal Pitra..., tous les ressorts de l'âme mis en jeu ; le souffle de Dieu passant incessamment sur ces cordes tendues » pour faire de la vie de l'homme « un hymne perpétuel » : cela, ajouté aux incessantes exigences d'une observance rigoureuse, « les sacrifices continuels d'une vie dure, cet ensemble de régularité claustrale qu'on peut appeler un moniteur muet et permanent [1] » ; sans parler de la rigueur des préceptes liturgiques, lesquels ne laissent aucune place à l'initiative privée et sont l'occasion de pratiquer la plus minutieuse des obéissances ; — que cet ensemble fasse, à première vue, l'impression d'une existence rigide à l'extrême, qui s'en étonnera ? Ceux qui l'ont goûtée cependant la chantent comme un séjour de liberté aimable.

Et il en doit être ainsi : toute vie surnaturelle mène, par une contrainte modérée, à une liberté d'âme profonde.

Cette liberté essentielle, les disciples de saint Ignace prétendent bien n'en être pas frustrés [2].

1. *Vie de Libermann*, p. 381-382.

1. Le Père Nadal, énumérant les éléments qui lui paraissaient constituer l'esprit de son Ordre, disait : « Il comprend une certaine liberté supérieure de l'âme ; par elle, il est facile de trouver Dieu, c'est-à-dire la dévotion et la paix de l'âme en Dieu, et aussi la contemplation (de Dieu) en toutes choses. » *Epistolae*, t. IV, p. 619.

Leur maître sans doute exige des efforts ; il veut qu'on s'exerce au-dedans, il veut qu'on agisse : c'est même cela, par dessus tout, qu'il demande. Et il le faut bien, puisque les circonstances l'amènent à diminuer les contraintes extérieures. Ses religieux, semblables en cela aux prêtres séculiers, n'ont pas à se tendre, à forcer leur attention durant de longues séances au chœur. Ils se tendront un peu plus peut-être — ce n'est pas sûr, et ce n'est pas nécessaire — durant leurs prières privées ; mais, dans l'ordinaire de leur vie de travail, ils se surveilleront d'assez près. Il y a compensation.

Il est vrai, ces efforts inévitables, Ignace les souhaite réfléchis, voulus, suivis, conscients. Il suppose qu'on se connaît, et par conséquent que l'on s'est étudié ; que, se connaissant, on sait ce que l'on doit vouloir ; que, le voulant avec énergie, on sait le poursuivre avec méthode.

Cette façon de comprendre le « combat spirituel » est-elle contraire à la liberté légitime de l'âme ? Sans doute, l'auteur des Exercices ne commence pas par faire valoir la libre allure de sa spiritualité ; mais c'est bien à la liberté qu'il conduit par le chemin de l'effort. L'effort soutenu mène aux habitudes prises, donc à l'action pleine, facile, suivie, donc à la liberté réglée, celle qui résulte de la sécurité dans la force.

Et c'est ici que nous trouvons l'usage des examens de conscience.

Nous ne pouvons pas tous, sans doute, comme saint Ignace, après chaque action notable, nous demander comment nous l'avons faite, comment nous aurions dû la faire, et prévoir ce qui va suivre [1]. Il n'est pas le premier cependant qui ait recommandé cette pratique de surveillance suivie [2]. Lui, n'en était aucunement gêné dans son allure. Nous en avons tous connu de ses enfants qui, accablés de travail, mais toujours maîtres d'eux-mêmes, se mouvaient au milieu des tracas avec une souveraine aisance, avec un calme imperturbable ; et, loin de les gêner, l'examen les soutenait. Revoir et prévoir était tout leur secret. Ou plutôt ils en avaient un autre, l'engagement pris avec eux-mêmes et avec Dieu de ne rien faire que de parfait [3].

Saint Ignace n'a pas inventé les examens de

1. *Scripta.*, p. 354.

2. Voir par exemple dans les *Meditationes de humana conditione*, ch. v. MIGNE. P. L., t. CLXXXIV, col. 494 495 (à la suite des œuvres de saint Bernard).

3. Voir la notice consacrée au P. Seugler par Mgr. BAUNARD, *Dieu dans l'École. Le collège Saint-Joseph de Lille*, 1888, p. 337 et 443. — Cf. GUITON. *Le P. Louis Lenoir*, p. 437.

conscience, même quotidiens [1] ; mais il les a fait entrer, jusque chez les personnes du monde, dans les habitudes régulières de la vie dévote. Et non seulement l'*examen général* qui porte sur l'ensemble de la conscience et qui est une préparation quotidienne à la confession ; mais l'*examen particulier* [2], qui attaque les péchés ou les défauts les uns après les autres, et met de la méthode — toujours ! — dans la poursuite des vertus. Comme saint Ignace est, entre tous les maîtres de la vie spirituelle, un des plus « réalistes » qui soient, un de ceux qui, dans un principe une fois donné, voient le plus vite l'application concrète, un de ceux pour qui c'est peu de donner des conseils généraux, mais qui vont droit à l'exécution, qui, après avoir dit ce qu'il faut faire, ajoutent comment on peut s'y prendre, le *vince teipsum* ne lui suffit pas, il lui faut le *divide et impera*.

Cet examen particulier, avec la place de choix qu'il occupe dans la spiritualité de saint Ignace, est un des points que certains ont le

1. H. Watrigant. *De examine conscientiae juxta Ecclesiae Patres, Sum Thomam et PP. Vitae communis.* (*Bibl. des Exercices,* n° 23).

2. L'examen particulier est nettement recommandé par Cassien, *Collationes,* V, n° 14. — Rodriguez, *Perfection chrétienne,* tr. VII.

plus de peine à comprendre. Ils n'y voient guère « qu'un exercice d'arithmétique précise un procédé de comptabilité destiné à fournir un document statistique sur l'état moral de l'âme (progrès ? recul ?) » Sans doute on se hâte d'ajouter qu'une telle pratique peut être utile dans certains états d'âme. Mais elle a ses dangers. Elle court le risque de devenir un aliment de l'égotisme, de l'individualisme de « l'activisme ». Le moi envahit la vie spirituelle aux dépens de la pensée de Dieu. Le travail attentif sur soi-même entrave les initiatives de la grâce. Il y a du semi-pélagianisme latent sous tout cela [1]. Or il est une méthode meilleure, celle qui plonge l'âme le plus vite possible dans l'amour, l'amour sincère, obéissant et généreux. C'est une fournaise

1. C'est trop peu dire, il y a là une infiltration musulmane ! (*Rev. de Phil.*, p. 783-788) ; et saint Ignace fut le profond individualiste que l'on sait pour avoir subi, sinon peut être l'influence protestante, du moins celle des musulmans soufistes du Maroc (p. 727). — Ceci encore, qui est pris à un ouvrage par ailleurs estimable de tout point, est fort inexact :

« Concentrer toute son attention sur un point spécial, établir la statistique exacte de ses victoires et de ses défaites sur ce point là, sauf à laisser le reste dans l'ombre, en qualifiant d'imperfections négligeables la résistance aux invitations de la grâce... » Où a-t-on vu dans les *Exercices* que, le fait de veiller spécialement à un défaut, un défaut généralement cause des autres, dispense de veiller sur le reste, et transforme les péchés véniels en simples imperfections ?

qui consume les rouilles plus efficacement que toutes les limes des examens.

Assurément, mais c'est le cas de dire : *Haec oportuit facere et illa non omittere.* Il y a une activité personnelle, une préoccupation de soi dont rien ne dispense, tant que Dieu ne vient pas lui-même la suspendre pour y substituer son action à lui. Mais il est évident par contre que ce travail sur soi-même a ses limites, qu'on peut excéder, tout comme on peut excéder en s'en dispensant trop vite.

Il est incontestable que rien de fort, rien de durable ne se fait sans amour. Mais d'où vient que, lorsqu'on parle de la spiritualité de saint Ignace, on oublie si souvent l'amour intense qu'elle suppose ? Croit-on que l'examen particulier ne soit pas affaire d'amour, étant affaire de générosité ? Ou bien un peu d'ordre et de méthode serait-il incompatible avec l'amour divin ? L'amour jette la foule enthousiaste et désordonnée sur les pas du roi ; mais c'est lui aussi qui anime les troupes à garder dans le combat une impeccable discipline. Car c'est toujours, et partout, et encore, de combattre qu'il s'agit ici ; nous n'y pouvons rien, et il n'y a que les quiétistes à n'en pas convenir. Entre écoles catholiques, il n'y a de différence, ici encore, que dans la manière.

Or, quelle est la manière de saint Ignace ? — Nous sommes un peu obligés de nous répéter. — Aux propositions de Jésus-Christ, le chef idéal qui nous invite à combattre près de lui, « les bons soldats répondent en s'offrant tout entiers au travail ». Étant donné celui qui appelle et ce qu'il promet, c'est presque « affaire de simple sens commun ». Mais, poursuit le saint, « s'il en est qui veulent aller loin dans l'amour, se signaler au service du Roi éternel et Seigneur de toutes choses, ceux-là ne se contenteront pas de s'offrir au travail ; ils prendront l'offensive contre leur propre sensualité, leur amour charnel et mondain [1]. » Cela posé, — et cela est de l'Évangile tout pur — la question est de savoir si, dans cette offensive indispensable, dans la pratique du *tollat crucem suam quotidie*, l'on atteindra au résultat voulu plus vite et plus sûrement, par le simple enthousiasme de l'amour, ou par un amour réfléchi et sûr de ses moyens.

Précisons un peu.

A s'en tenir à la lettre des Exercices, l'examen particulier est bien quelque chose comme « un procédé de comptabilité ». Il s'agit d'éliminer, dans le moins de temps possible, un

1. *II Hebd. De Regno Christi.*

péché, ou un défaut précis. C'était, entre les mains de saint Ignace, une industrie précieuse pour amener ses inférieurs à se débarrasser même de simples incorrections naturelles. « On marche trop vite, on marche trop lentement ; on n'en finit pas dans le service de table [1]. Le P. Manare regarde son supérieur trop en face, etc., etc. » [2]. L'examen particulier remet tout en ordre. Lui-même, un jour, le saint constate qu'il a le rire trop facile en certaines occasions : matière à examen, et au bout de quelque temps le rire est remplacé par le sourire [3]. C'est là comme la forme élémentaire et primitive de cette pratique.

Mais le saint suppose-t-il qu'on s'en tiendra toujours et quand même aux minutieuses rubriques par lui suggérées ? Ce serait bien contraire à ses habitudes connues. Dans les Exercices, il pose des principes ; c'est à chacun de tirer les conclusions personnelles. Il indique des voies à suivre, des orientations à prendre, mais il n'a garde d'empiéter sur l'Esprit-Saint. Il donne des *spécimens* de ce que l'on peut faire, laissant à l'âme le soin de choisir, de modifier, d'adapter les choses selon ses besoins.

1. O. Manare. *Op. cit.*, p. 444.
2. *Scripta de S. Ignatio*, p. 507.
3. *Ibid.*, p. 164.

Aussi les horizons assez étroits de l'examen particulier, tels que saint Ignace les avait fixés à l'usage spécial de son retraitant, furent vite élargis. La méthode fut appliquée à l'acquisition des vertus.

Dès lors l'examen particulier consiste en ce que l'âme se surveille davantage sur un point déterminé, passion dominante, mauvaise habitude, défaut extérieur, péchés, ou encore vertus à conquérir, tendances à diriger, etc. Une fois la victoire remportée et l'avenir moralement assuré, mais alors seulement, on passe à un autre point, et il y a quelque apparence que la matière ne manquera pas de si tôt. Telle est, si l'on peut dire, la forme classique de l'examen particulier. Il a pour résultat de mettre de l'unité dans la vie spirituelle. « Oh ! qu'on est fort, disait le P. de Ravignan, quand on concentre toute son énergie dans l'unité. Ne penser qu'à une chose, n'en vouloir qu'une, n'en faire qu'une enfin, c'est le secret de tout pouvoir [1]. »

Chose étrange : tout le monde se plaint qu'on ne sait plus vouloir, qu'on abandonne les rênes de l'intelligence et de la volonté pour laisser aller le caprice, l'impression, l'imagination, les

1. *Vie* par le P. de Ponlevoy, t. II, p. 322.

nerfs, et quand un maître vient donner les leçons dont précisément le besoin est universel, la maîtrise de soi, l'esprit de suite, la fermeté dans les vues et dans les résolutions, on l'écarte comme un maître de servitude.

Est-il besoin de l'ajouter ? si, à le prendre dans son fond essentiel, l'examen de conscience est indispensable au progrès de l'âme ; si l'examen particulier lui est grandement utile, tout ce qui est forme, méthode, procédé est secondaire. On suppose toujours que chacun l'adapte à ses besoins personnels [1]. Or cette adaptation consiste presque toujours, à mesure qu'on avance et que l'on se connaît mieux, à simplifier sa vie, à concentrer pensées, affections, actes, tendances autour d'un point unique. De là vient sans doute la façon dont plusieurs bons maîtres modernes conçoivent aujourd'hui l'examen particulier.

Pour les comprendre, souvenons-nous que les Exercices ont pour but spécifique de nous aider à découvrir la volonté de Dieu sur nous. La discussion qui doit aboutir à ce résultat s'appelle l'*élection*. Dans les retraites ordinaires, il est rare que le « choix » doive porter sur quelque grande décision à prendre ; mais il y

1. Gagliardi. *Comment in Exerc.*, Prooemium, § 2.

a toujours lieu de réformer sa vie et de se convertir du bien au mieux [1]. Une des lumières que l'on tâchera donc d'acheter par ses mortifications et ses prières sera la connaissance de la volonté précise de Dieu sur l'âme, en *ce* moment, dans *cette* situation, en face de *ces* œuvres, de *ces* difficultés, après *ces* défaillances, avec *ce* tempérament. Il faut « mettre au point » sa vie spirituelle. Cette lumière, on la découvrira, soit dans les clartés et les attraits venus directement de Dieu, soit par l'expérience des consolations et des désolations discutées selon les règles du discernement des esprits, soit, le plus souvent, par des réflexions faites dans le calme et la possession de soi [2]. Cette volonté déterminée et ramenée à ses applications immédiates formera ordinairement la matière de l'examen particulier, ou, comme beaucoup disent maintenant, de l'*élection*.

L'examen conçu de la sorte revêt les formes les plus diverses ; il est d'une indéfinie souplesse ; il s'adapte à toutes les vocations, tous les besoins, tous les états de l'âme. Sauf le cas d'un défaut caractérisé à éliminer, le contrôle sous forme de *statistique* rigoureuse ne s'impose pas, bien qu'il y ait toujours contrôle. Pour

1. *II Hebd., De reformatione vitae.*
2. *II Hebd., De temp. triplici electionis.*

ceux qui ne sont plus des débutants. l'*élection* consiste dans la poursuite réfléchie d'un idéal voulu et choisi sous l'œil de Dieu. C'est le labeur de l'âme qui, après avoir étudié le divin modèle dans l'oraison, cherche par amour à le suivre de près. C'est l'amour qui sent combien les paroles les plus ardentes sont vaines sans les actes, et que les actes suprêmes de l'amour ici-bas sont les actes de sacrifice. L'examen particulier, pratiqué par une âme qui commence à monter, c'est le sacrifice passé à l'état de règle de vie.

VII

Ascétisme et apostolat.

On l'aura sans doute remarqué, la spiritualité que nous venons de décrire ne relève d'aucune vocation particulière. Il y a beaucoup de « monachisme » dans l'*Imitation*, et nous pouvons dire que, en grande partie, l'ascétisme ancien élaboré dans les monastères, en garde le pénétrant parfum. Ignace, lui, quand il ébauche le livret qui deviendra les Exercices, n'est encore qu'un pénitent cherchant sa voie. Ni monastique, ni laïque, ni cléricale, simplement évangélique et humaine, sa méthode spirituelle, sans déformation, sans application spéciale, pourra s'appliquer aux états de vie les plus divers [1].

Cependant, à la prendre avec les commentaires pratiques que lui font les lettres, les biographies, les *Constitutions* de saint Ignace, la tradition de tout son ordre, l'école ascétique qui se réclame de lui, s'il est une vocation qui

1. Watrigant. *Des méthodes d'oraison dans notre vie apostolique.* (*Bibl. des Exercices*, n° 45-46, 1913).

peut plus directement s'en inspirer, pour laquelle on la croirait plus immédiatement faite, c'est l'apostolat.

Dans la vie religieuse du haut Moyen-Age, l'ascèse était conçue en fonction de l'*opus Dei*, la louange de Dieu officielle et publique [1]. Dans le ordres apostoliques du XIII^e^ siècle, il fallut organiser comme un compromis entre les exigences de la prédication et celles de la psalmodie, prévoir par conséquent les inévitables exceptions à la règle du chœur. Saint Bernard avait déjà dit : « *Noli nimis insistere osculis contemplationis, quia meliora sunt ubera praedicationis* [2]. » Saint Thomas reprit la même idée et lui donna sa forme didactique. « Entre deux manières de provoquer le peuple à la dévotion, dit-il, le chant et la prédication ou l'enseignement, la prédication l'emporte en dignité. Voilà pourquoi diacres et prélats, dont l'office est de mener l'homme à Dieu par la prédication et l'enseignement, ne doivent pas se livrer au chant, de peur d'être par là distraits d'un travail supérieur. D'où ce mot de saint Grégoire : « C'est une coutume très répréhensible, que des hommes constitués dans

1. D. MORIN. *L'Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*, p. 111 et suiv.

2. *In Cantica*, Sermo IX. (MIGNE, P. L., t. CLXXXIII, p. 818).

l'ordre du diaconat, se livrent aux fonctions du chant alors que leur affaire est de prêcher et de distribuer les aumônes [1]. »

Le principe posé par saint Thomas devait avoir son application plénière dans un ordre de *clercs réguliers*, voués directement et expressément à un apostolat que l'on prévoyait absorbant et impérieux. Le célèbre historien allemand, le P. Denifle, Dominicain, l'a très bien noté.

« Déjà, au commencement du XIII^e^ siècle, en vue du but spécial de l'ordre dominicain : le salut du prochain, la défense de la foi contre les infidèles et contre les hérétiques, et finalement la propagation du règne de Jésus-Christ, le fondateur de cet ordre et ses successeurs, statuaient que, par des permissions individuelles, l'on pourrait, à l'occasion, dispenser les étudiants, les professeurs et les prédicateurs, des rigueurs de l'ordre, et même, en certaines circonstances, de la prière au chœur ; bref, en tout, l'on devait travailler à adapter

1. 2^a^ 2^ae^ q. 91, art. 2, ad 3^m^. Cfr. MIGNE, t. LXXVII (saint Grégoire), p. 1335. — On voit dans ce passage le « frère Prêcheur » examinant l'office divin public et chanté, moins en lui-même, comme l'eût fait un Bénédictin, qu'en fonction de son efficacité apostolique et il en vient à considérer le chant sacré comme un moyen utile aux faibles pour s'exciter à la dévotion (*ut animi infirmorum magis provocarentur ad devotionem*).

les règles générales de l'ordre à son but particulier... Saint Ignace et ses successeurs dans le généralat furent guidés par une vue juste de la situation, quand, à cause du but particulier de leur ordre, but semblable à celui des Dominicains, à cause des nouvelles exigences et des nouveaux devoirs, ils supprimèrent complètement *la prière au chœur*, tant du jour que de la nuit ; mais en revanche ils insistèrent d'autant plus sur la vie intérieure, l'esprit de prière, la forte éducation ascétique de chaque membre, la pureté de l'esprit et du cœur. L'état déplorable où les ordres se trouvaient en général à cette époque engageait fortement aussi à tourner surtout son attention de ce côté. »

L'auteur ajoute : « Dans l'ensemble, bien que l'ordre dominicain eût encore l'aspect des anciens ordres, il *préparait* pourtant une nouvelle conception, ou mieux une nouvelle forme de l'état religieux : cette forme pourrait être réalisée plus tard par ceux qui se proposeraient un but similaire à celui de l'ordre dominicain. Saint Ignace a été le premier à donner cette nouvelle forme à l'état religieux [1]. »

1. H. Denifle, O. P., *Luther et le Luthéranisme*, trad. Pasquier, t. I, p. 310, 311. Une très ancienne prescription portait : « Toutes les heures doivent se réciter à l'église brièvement et succinctement, de telle sorte que les frères ne perdent pas la dévotion et que leurs études, qui leur

Donc, en privant les siens, — car c'est pour eux comme pour lui, et ce doit être une privation, — de l'office public, Ignace ne cherche pas à remplir la vaine gageure d'organiser une vie spirituelle en dehors des appuis traditionnels et incomparables que fournit la liturgie. Il n'obéit pas davantage à je ne sais quel instinct d'individualisme que l'on a prétendu découvrir en lui [1], et qui est absolument contradictoire avec ses actes, son âme de soldat, ses théories sur l'obéissance. Mais il y a nécessité de vocation. Son disciple doit être partout et toujours, et à toutes les heures, prêt à confesser, à prêcher, à faire la classe, à partir, à voyager, à vivre isolé. Les changements de domicile sont continuels, et indispensables [2]. C'est presque la vie normale du Jésuite. Tout à fait à ses débuts, la Compagnie ne devait être qu'une poignée de prêtres, liés entre eux par les vœux de religion et toujours à la disposition du pape qui pouvait les envoyer en mission là où il voulait. Avec le temps, sous la pression des néces-

sont une aide pour la défense de la foi et pour la prédication, n'en souffrent pas le moindre dommage. » Le P. Denifle ajoute : « De cette disposition à celle de saint Ignace..., il n'y a qu'un pas. »

1. *Rev. de Phil.*, p. 717, note.
2. *Constit.*, p. III, ch. 2, G.

sités mêmes de l'apostolat, cette conception s'élargit [1]. La poignée de prêtres devint un ordre religieux complet ; mais essentiellement le Jésuite est missionnaire, et le missionnaire doit être libre [2].

Or des obligations à heure fixe entraveraient cette liberté essentielle. « Nous en avons fait l'expérience, disaient les premiers Pères à Paul III, quand ils sollicitaient l'approbation du Saint Siège en 1539, le chœur, les offices publics, nous sont d'une grande gêne pour vivre conformément à notre vocation et être tout entiers au service du prochain, lequel nous absorbe une partie des jours et même des nuits [3]. » « Nous n'avons pas à nous occuper que de nous-mêmes, disait le P. Olivier Manare ; il ne faut pas que l'on puisse dire, lorsqu'on est appelé à quelques ministères de

1. Comparer la bulle de Paul III, 27 sept. 1540, avec celle de Jules III, 21 juillet 1550. Astrain, *op. cit.*, t. I, p. 133.

2. C'est ce fait, pourtant si simple, que l'on nous présente sous cette formule équivoque : « (Ignace) s'efforcera donc avant tout de donner aux âmes qu'il emploie, *une formation énergiquement individualiste*, et de les *libérer des attaches sociales* qui entraveraient leur action. » (C'est l'auteur qui souligne. *Rev. Phil.*, p. 728). Saint Ignace a donné aux siens une *formation individuelle énergique*, oui ; *énergiquement individualiste*, non. Rattacher plus étroitement que jamais des prêtres apôtres à leur chef, le pape, cela, paraît-il, c'est les libérer de leurs attaches sociales !

3. Tacchi Venturi, *Storia della Compagnia de Jesus in Italia*, Rome, 1910, t. I, p. 563.

charité : « Je suis fatigué du chœur, du chant ; je ne puis confesser, ni visiter les malades. » Or c'est à ces ministères que notre vocation nous a voués, et nous devons y courir allègrement, joyeusement, comme d'autres à un banquet [1]. »

Sans doute, de la liturgie, l'essentiel demeure. ce qui est le partage de tout prêtre séculier, la messe et le saint office ; mais le reste, ce qu'il y a de pacifiant, de transformant, de réconfortant dans la pleine vie liturgique, dès qu'on s'y plonge pour la vivre de toute son âme, fait défaut, et il faut trouver ailleurs des suppléances. Il y en a, il doit y en avoir, car, eux aussi, les apôtres sont appelés à la sainteté.

Ils en trouvent d'abord, bien entendu, et de très fécondes, dans le sacrifice continuel de soi et de ses aises, même surnaturelles, qu'impose toute vie apostolique ; sacrifice, non pas seulement accepté, mais souhaité, mais pratiqué par système. Ils en trouvent dans l'obligation impérieuse de se faire une vie intérieure intense et surveillée. Intense pour donner à leur travail toute son efficacité surnaturelle, surveillée, et de près, pour n'être pas à la merci de ce qu'il y a d'imprévu, de capricieux même dans une

1. *Exhortationes*, p. 40.

existence toute orientée vers l'action. Donc nécessité de vocation. La vigilance méthodique, la discipline de l'âme sont indispensables à qui combat dans la plaine, loin des fortes murailles et en avant des portes closes. Peut-être celui qui vit à l'abri peut attendre l'assaut et s'y préparer à loisir. L'autre n'a de salut que dans l'offensive systématique.

Et cette vie extérieure, cette vie d'action, notons-le, car il semble qu'on l'oublie quelquefois, c'est la vie commune dans l'Église de Dieu, c'est l'existence de tout le clergé séculier et, pour une bonne moitié, pour plus encore, du clergé régulier, surtout moderne. De certaines vocations plus renfermées, plus familiales, moins militantes, on a pu trouver une sorte de modèle idéal dans les premières communautés chrétiennes [1]. Mais les ordres apostoliques ont à regarder saint Paul. Le code intérieur de leur vie est splendidement détaillé dans ses lettres. Or c'est un code militaire. Les fortes images de guerre, de lutte, d'armure y sont courantes. L'apôtre de la grâce toute-puissante est l'apôtre aussi de l'effort personnel. « Combats le bon combat de la foi... Travaille comme un bon soldat du Christ Jésus.

1. *L'Idéal monastique* par D. Morin.

Milite la bonne milice... Nous avons des armes qui ne sont pas celles de la chair, mais celles de Dieu..., des armes de lumière, etc. »[1]. Quand saint Paul laisse les métaphores militaires, c'est pour prendre celles des jeux violents, la course, la lutte. « Je cours et je sais où je vais ; je combats, et mes coups portent. Je châtie mon corps, je le fais mon esclave, car, après avoir prêché les autres, il ne s'agit pas d'être réprouvé. »[2] Et cet effort personnel est poussé jusqu'à l'immolation spontanée qui « complète dans une chair mortifiée ce qui manque à la Passion du Christ » ; il « cloue l'homme à la croix avec Jésus-Christ », il imprime sur son cœur ses stigmates et sa mort[3].

On n'imagine pas spiritualité plus vigoureuse, plus « militaire », un commentaire plus net et plus continu du fameux mot de saint Ignace, *agendo contra*... prendre l' « offensive », mais par amour de Jésus-Christ.

Personne n'a le droit d'accaparer saint Paul ; il appartient à tout le monde. Mais il est si riche que tout le monde a le droit d'y chercher l'expression de sa vie intérieure. Toute

1. I Tim. I, 18, VI, 12 ; - II Tim. II, 3 ; - Cor. X, 4 ; Rom. XIII, 12, etc.
2. I Cor., IX, 26.
3. Gal. II, 19 ; VI, 17. II Cor., IV, 10.

école catholique a le droit de dire qu'elle remonte jusqu'à lui.

Or, voulant résumer dans une formule l'essentiel de leur spiritualité, ce qui en fait le fond irréductible, l'idéal dont on s'approche d'autant plus qu'on est plus fidèle à l'esprit du fondateur, les supérieurs de la Compagnie ont joint aux règles cette page directement inspirée du grand apôtre :

« Des hommes crucifiés au monde et à qui le monde doit être crucifié [1], » voilà ce que demande notre vocation. « Des hommes nouveaux », qui se sont dépouillés d'eux-mêmes pour « revêtir le Christ [2] », « morts à eux-mêmes afin de vivre pour la justice [3] » ; qui, selon saint Paul, « dans les labeurs, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la chasteté, dans la science, dans la longueur de courage, dans la suavité, dans l'Esprit-Saint, dans une charité sincère, prêchant la vertu de vérité, se montrent ministres du Christ ; et, par les armes de la justice, à droite et à gauche, par la gloire et par l'ignominie, par l'infamie et par la bonne renommée [4] », dans la prospérité, dans l'épreuve, à grandes journées font route vers la patrie

1. Gal., VI, 14.
2. Col. III, 10.
3. I Petr., II, 24.
4. II Cor., VI, 5-8.

céleste, entraînant les autres avec eux par tous les moyens possibles, les yeux toujours fixés sur la gloire de Dieu [1]. »

Elle est donc bien dans la tradition cette spiritualité moderne aux allures militaires. Elle n'est pas née dans les cloîtres, mais sur les champs de bataille de l'apostolat, et les champs de bataille de l'apostolat ont précédé dans le temps la paix harmonieuse des cloîtres. Ce sont les exigences de ce que les théologiens appellent la vie mixte, - la vie même de saint Paul, - qui lui donnent son caractère agressif. Impossible de s'en prendre efficacement à l'ennemi du dehors, si, avant toutes choses, on ne mène vigoureuse campagne contre l'ennemi du dedans. Chimère que d'essayer d'élever les âmes, si l'on ne s'élève soi-même avant elles et avec elles. Tout cela est élémentaire. Mais il y a plus.

La spiritualité apostolique nourrit le travail et elle s'en nourrit.

De même que le contemplatif vit à la fois de la psalmodie et de l'oraison privée, la première alimentant la seconde, la seconde vivifiant la première, de même l'âme apostolique en ce qui est du travail et de la méditation. Le travail

1. *Summa et Scopus Constitutionum.*

est pénétré de prière, c'est une prière en action ; mais l'oraison de son côté est toute dirigée vers la gloire de Dieu à procurer par le travail.

Sur cette transformation de l'oraison par le zèle tous les auteurs de la Compagnie sont d'accord.

« Notre prière, disait Gagliardi, ne tend pas à notre consolation individuelle, ce qui lui ferait chercher la solitude : elle est en relation intrinsèque avec le travail ; elle doit être faite avec cet esprit, dans cette intention que, par elle, nous devenions des instruments aptes à bien faire. Au lieu d'éloigner du travail, elle y pousse ; un signe que l'on prie bien, c'est qu'on est ardent à travailler [1]. »

Et le B. Pierre Le Fèvre : « Ta vie doit tenir de celle de Marthe et de celle de Madeleine. Elle doit s'appuyer sur l'oraison et sur les bonnes œuvres. Elle doit être vie active et vie contemplative. Mais il t'arrivera souvent d'exercer l'une pour le bien de l'autre, l'oraison pour bien agir, ou les bonnes œuvres pour

1. *De plena cognitione*, p. 96. — On voit dans quel sens il est exact de dire que le Jésuite vit de sa méditation, alors que l'âme liturgique vit de l'office divin (*Rev. de Phil.*, p. 728). La vérité est que chacun vit de ce qui fait le fond de sa vocation : l'apôtre, de son travail et de son oraison apostolique ; le liturgiste de l'*opus Dei* et de l'oraison qui s'en inspire. Et, bien entendu, rien de tout cela n'est exclusif.

mieux prier ; il faut donc voir comment tu dois coordonner travail et prière. Or, parlant en général, mieux vaut rapporter les oraisons au trésor des bonnes œuvres. Nous avons en effet besoin, pour secourir les âmes, d'être secourus nous-mêmes. Il nous faut des lumières spirituelles... Il nous faut la force, la piété, la libéralité, la diligence... Sans quoi un double dommage nous menace. Dommage personnel d'abord : nous serons pauvres. Dommage du prochain ensuite : car, au lieu d'un bon travail pour son bien spirituel, nous fournirons un travail ou mauvais ou défectueux. C'est donc à bien secourir le prochain que nos oraisons doivent être rapportées [1]. »

De même le P. Louis du Pont : « L'oraison peut être la fin propre de ceux dont la vocation est de vivre dans la solitude ; ce n'est pas celle de la Compagnie, ni des ordres mendiants occupés au salut des âmes. Mais elle est un instrument universel, dont nous nous servons, avec d'autres moyens, pour acquérir les vertus et conquérir les âmes [2]. »

Autrement dit, « nous sommes ce que nous sommes, non pour nous, mais pour Dieu dans le prochain. Lorsque nous prions, que nous

1. *Memorial*, p. 155.
2. *Vie du P. Alvarez*, p. 426, cfr. NADAL, Épist., IV, p. 651.

organisons notre vie spirituelle, que nous mettons de la méthode dans le combat contre nous-mêmes, quand nous nous enrichissons des vertus nécessaires, etc., nous le faisons, non pas, comme on semble parfois nous le reprocher, pour cultiver notre *moi* religieux, mais d'abord parce que l'amour le veut ainsi et qu'il se plaît aux œuvres difficiles [1] ; puis parce que l'apôtre, instrument de Dieu, mais instrument libre, doit se faire aussi maniable que possible et se plier à toutes les intentions de l'ouvrier divin [2]. »

Une dernière observation pour conclure. Comment une spiritualité dont le point de départ est la préoccupation de la gloire de Dieu à faire grandir, le but prochain le salut des âmes, et le moyen suprême l'immolation de l'apôtre, a-t-elle bien pu être classée parmi les spiritualités individualistes ? [3]

2. Voir le texte de saint Thomas cité plus haut.

3. *Constit.*, p. X, n° 2. « *Media illa quae cum Deo instrumentum conjungunt, ut a divina manu recte gubernetur.* »

4. Nous avons repris toute cette question dans *Saint Ignace maître d'oraison*, p. 21-31.

VIII

Les Exercices et les grâces d'oraison.

Avant de passer outre, nous devons répondre à une question souvent posée, et souvent résolue, pensons-nous, dans un sens qui n'est pas le vrai. Quelle influence ont pu avoir les Exercices sur le progrès ou sur le déclin de la vie mystique dans l'Église ? Il en est qui affirment carrément : la spiritualité desséchante de saint Ignace, à force de prôner la méditation discursive et l'examen particulier, ont fait baisser le niveau des grâces d'oraison. Moins de contemplatifs et moins éminents. S'il en était véritablement ainsi, disons-le hardiment, les Exercices, bien loin de mériter les éloges plusieurs fois répétés du Saint-Siège, ont été un véritable fléau.

Seulement où prend-on que, depuis le temps de saint Ignace, qui est par surcroît celui de sainte Thérèse, il y ait moins de contemplatifs, moins de mystiques ? Sur quelles statistiques appuie-t-on une affirmation aussi considérable ?

Puis il ne serait pas mauvais de s'accorder sur ce que l'on entend au juste ici par mystique et par contemplation. L'on sait que, sous les étiquettes, tous les auteurs ne mettent pas les mêmes réalités. Nous n'avons point à prendre parti ; mais ce qui serait en déclin, est-ce la contemplation ordinaire, acquise, inchoative ? ou la contemplation passive, l'union mystique ? ou la contemplation miraculeuse, extatique ? ou tout cela à la fois ?

Supposé le déclin prouvé, et il ne l'est pas, tant s'en faut [1], il resterait à en fixer le point de départ exact, et à en préciser les causes. Il est très simple de tout rejeter sur saint Ignace ; trop simple en vérité, car c'est oublier que, parallèlement à l'action du fondateur de la Compagnie, d'autres actions non moins puissantes se sont exercées, celles de sainte Thérèse, de saint Philippe de Néri, de saint Jean de la Croix, de saint François de Sales. Ces grandes lumières de l'Église auraient-elles été sans influence ?

C'est oublier aussi l'enseignement commun des maîtres de la vie spirituelle. L'oraison méthodique pratiquée avec largeur, mais avec constance, mais avec subordination à la grâce

1. Voir le grand ouvrage de M. H. Bremond, et l'*Histoire de la Spiritualité* de M. Pourrat.

de Dieu, mais avec une sainte avidité pour tout ce qui est immolation, est un moyen sûr, exempt d'illusions, pour progresser dans l'amour, pour préparer l'âme, au moins, à recevoir les dons spirituels que, sans doute, Dieu tient en réserve. D'où il suit que les Exercices, s'ils n'ont pas pour objet spécial d'initier à la haute contemplation, en fait cependant, par la seule poursuite du sacrifice d'amour, y disposent très efficacement [1]. Et c'était l'avis de sainte Thérèse [2].

Si, comme nous le croyons, il y a eu véritablement déclin mystique, non pas au XVI^e^ siècle, mais à la fin du XVII^e^ et au XVIII^e^, la cause n'en doit-elle pas être cherchée dans les abus mêmes de la mystique, dans la contemplation frelatée, dans le quiétisme ? La défiance de quelques ascètes, à la supposer exagérée, ne s'explique-t-elle pas par d'autres exagérations en sens inverse, et beaucoup plus graves ?

En ce qui regarde les enfants de saint Ignace, ce que nous pouvons affirmer, c'est que, à entendre lire tous les jours dans les maisons de

1. DE MAUMIGNY, *Pratique de l'oraison*, 6^e^ édit., 1911, t. II, p. 267. L. PEETERS. *Vers l'Union Divine par les Exercices*, et les observations du P. de Guibert, dans la *Revue d'Ascétique et de mystique*, 1925, p. 185.

2. *Mélanges Watrigant*, C. B. E., n^o^ 61-62, 1920.

la Compagnie le *Ménologe* (recueil de courtes notices édifiantes, 13 gros in 4°, plus de 10.000 noms) l'on n'emporte aucunement l'impression de pauvreté mystique. Pour nous en tenir à une catégorie très spéciale de religieux, les auteurs spirituels, la liste est déjà longue de ceux qui nous sont présentés comme ayant quelque expérience des hautes grâce d'oraison : Balthazar Alvarez, Louis du Pont, Surin, Lallemant, Alvarez de Paz, Bellarmin, Suarez, Le Gaudier, Lancicius, Lessius, Vincent Caraffa, André Baiole, Saint-Jure, Rigoleuc, Druzbicki, Huby, Hayneufve, Guilloré, Segneri, Nieremberg, Arias, Crasset, Grou, de Clorivière. Sans parler de ceux dont nous avons le journal spirituel parfois plein de merveilles, Pierre Le Fèvre, François de Borgia, Canisius, Alphonse Rodriguez, Bernard de Hoyos.

Par ailleurs, il y a toujours eu parmi les Jésuites beaucoup de religieux d'une vertu rare, qui sont morts laissant la réputation de grands serviteurs de Dieu et qui sont dans la catégorie des nombreux saints dont parle l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu*, lesquels, dans l'oraison, « n'ont jamais eu d'autres privilèges que celui de la dévotion et ferveur [1] ». Il y a chez eux une tendance marquée à s'ef-

1. Livre VIII, ch. VII. Édition d'Annecy, t. V, p. 30.

frayer de tout ce qui donnerait l'impression qu'ils sortent des voies communes. Nous entendrons plus loin le Père de la Colombière. Nous ignorons tout de la vie intérieure de Bourdaloue. Des hommes comme Ravignan, Olivaint ont-ils été autre chose que d'éminents ascètes ? Le P. Ginhac confessait n'avoir jamais eu dans sa vie plus de trois fois, et cela durant un temps fort court, quelque chose de plus que la dévotion dont parle saint François de Sales, et nous pouvons cependant nous attendre à voir un jour sa vertu déclarée héroïque par la Sainte Église. Par contre il connaissait d'expérience ce que les auteurs appellent la « contemplation aride [1] ». Il est bon de s'en souvenir : la perfection dans l'oraison est une chose et la perfection spirituelle, ou la perfection dans l'amour, en est une autre [2].

Ce qui n'est pas moins certain c'est que, en matière de *haute* oraison, saint Ignace a donné l'exemple de la réserve.

1. Vie par le P. CALVET, 1904, p. 233.

2. H. WATRIGANT, *Ecole de la spiritualité simplifiée*, p. 15 et suiv. M. GODINEZ, *Praxis Theologiae Mysticae*, édit. de 1921, p. 184. On sait que les quiétistes avaient une tendance à identifier ces deux choses, assez ordinairement liées dans la pratique, mais parfaitement distinctes.

Certes les états mystiques lui étaient familiers, y compris les plus miraculeux. Puis il avait beaucoup vu, beaucoup observé. Intérieure et extérieure, son expérience allait loin. Il avait eu parmi ses disciples des contemplatifs insignes, Xavier, Le Fèvre, Canisius, Borgia. Par ailleurs, il avait la réputation de toujours mesurer ses paroles [1]. Ses familiers disaient que le superlatif lui était inconnu. Or il ne craignait pas de répéter : « Sur cent personnes adonnées à de longues oraisons, quatre-vingt-dix sont dans l'illusion. » Le Père qui nous rapporte ce propos ajoute : « Et je me demande s'il ne disait pas quatre-vingt-dix-neuf [2]. » Il précisait : le danger pour elles, c'est l'entêtement, l'attachement au sens propre [3], la tentation de vouloir mener les autres par leurs voies à elles [4]. Le sujet lui tient à cœur : il en fait l'objet d'une règle spéciale : « Qu'on leur enseigne (aux jeunes religieux) à se prémunir dans leurs prières contre les illusions du démon [5]. » Et, avec une insistance significative, quand on lui parlait d'oraison supérieure, il revenait sur la mortification : « Maître Nadal,

1. *Scripta* de *S. Ignacio*, p. 394.
2. *Ibid.*, p. 251, 432.
3. P. 278, 432.
4. *Sententiae*, n° 8.
5. *Constit.*, p. VII, c. VII, n° 10.

disait-il à un Père qui voulait savoir le secret d'une prompte perfection, demandez à Dieu la grâce de beaucoup souffrir pour son amour. Voilà un bienfait qui en comprend beaucoup d'autres [1]. »

Il est vrai, lorsqu'il rencontrait un homme clairement appelé à sortir des sentiers battus, il n'avait pas d'expressions assez fortes pour faire valoir la grandeur du don de Dieu. Il vient de dire à saint François de Borgia qu'il lui faut faire ses expériences spirituelles, chercher la route qui soit évidemment celle de Dieu, « la voie la plus heureuse, la plus béatifique, la mieux orientée vers la vie éternelle » celle où il s'unira plus étroitement à Dieu par « ses dons très saints ». Ces dons, poursuit-il, « sont ceux qu'il n'est pas en notre pouvoir personnel d'acquérir à notre gré, libéralités exclusives du distributeur et auteur de tous biens. Tels sont..... l'intensité de la foi, de l'espérance et de la charité, la joie et le repos spirituels, les larmes, la consolation profonde, l'élévation de l'esprit, les impressions et illuminations divines, et autres goûts et sentiments surnaturels... Pas un de ces dons très saints qui ne doive être préféré à toutes les pratiques corporelles (les pénitences), lesquelles n'ont de

1. *Scripta*, p. 408.

valeur que dans la mesure où elles tendent à l'acquisition de ces dons ou d'une partie d'entre eux. Non pas qu'il faille les chercher seulement pour nous y complaire et y trouver nos délices. Mais, reconnaissant de nous-mêmes que, sans eux, toutes nos pensées, paroles et œuvres, sont mêlées, froides et troubles, nous nous en servirons pour les rendre chaudes, claires, justes, en vue du plus grand service de Dieu. Nous les désirerons donc, ces dons, ou quelques-uns d'entre eux, et ces grâces spirituelles, dans la mesure où nous y trouverons un secours pour augmenter la grâce de Dieu [1]. »

Puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer à notre gré ces « dons très saints », où l'activité divine est comme substituée à l'activité humaine, Ignace n'avait pas à en parler explicitement dans les Exercices, où tout suppose l'activité surnaturelle de l'âme poussée à son maximum. Mais, comme ces dons sont souverainement efficaces pour mener vite aux résultats cherchés, il avait à prémunir l'âme contre les illusions qui feraient prendre pour motions divines les pures motions de la nature ou du démon. Il avait surtout à mettre l'âme en situation de recevoir les grâces de choix pour l'heure où Dieu voudrait les envoyer.

1. *Epist.*, t. II, p. 233.

Et continuellement, dans les Exercices, saint Ignace suppose que ces grâces pourront venir. On peut dire, que, sans en parler jamais, il les prévoit toujours. Celui qui s'entoure de toutes les précautions voulues pour faire le silence autour de son âme, « celui-là, nous dit-il, non seulement mérite beaucoup, non seulement il procure à ses facultés naturelles pleine liberté d'action dans la recherche de ce qu'il désire, mais il se rend plus apte à s'approcher de son Créateur et Seigneur, et à l'atteindre.[1] » Rapprochons-en les endroits où il est conseillé de *savourer les choses divines* [2], de *goûter* en Jésus-Christ l'infinie douceur et *suavité de sa divinité* [3] ; ce qui est dit ailleurs des consolations tombant dans l'âme sans cause humaine précédente [4], de la parole directe que Dieu peut faire entendre au cœur pendant le travail de l'élection [5], du goût que nous pouvons trouver dans la méditation, soit par suite de notre activité propre, soit « parce que la vertu divine illumine

1. *Annot*, 20ª.
2. *Annot*, 2ª.
3. *II Hebd. Appl. sensuum.*
4. *Regul, pro pleniore discret. spirituum*, 2.
5. *II Hebd., de tempore triplici electionis.* Des trois temps d'élection signalés par saint Ignace, le premier, (visions) appartient au domaine des faits extraordinaires, à la mystique miraculeuse ; le second (consolations, désolations) à la mystique ordinaire ; la troisième (raison, foi) à l'ascétisme.

notre intelligence [1] », des lumières pratiques qui nous seront données « soit par inspiration divine, soit par la voix de la raison [2] » ; tout cela, joint au détail des règles sur le discernement des esprits, ne semble-t-il pas insinuer que saint Ignace est loin de compter exclusivement dans les Exercices sur ce qu'on appelle l'oraison ordinaire et ses lumières communes.

Tout de même ses commentateurs les plus anciens. Gagliardi ne se contente pas d'exposer les méthodes discursives ; il a un paragraphe *de actibus nonnullis altioribus* [3]. Il y parle comme d'une chose normale, quoique non commune, des interventions soudaines de Dieu dans l'âme, qui l'élèvent, l'enflamment, sans qu'elle sache d'où lui vient cette faveur. Le P. Le Gaudier va plus loin : à tort ou à raison, il affirme que certaines grâces que l'on nous dit de demander dans les Exercices ne peuvent être obtenues avec toute plénitude, sans la vue simple et affective, qui est au fond de toute contemplation [4].

Malgré ces déclarations, quand il s'agit de

1. *Annot*, 2ª.
2. *III Hebd., Reg. ad. vict. temperandum*, 4ª ; *II Hebd., de tribus classibus*, texte latin de la Vulgate, 3e point.
3. *Comment. in Ex. Spir.*, p. 24.
4. *Op. cit.*, t. I, p. 507, cfr. p. 477, 574 ; II, p. 537, 543, 645, 648.

fixer le chemin qui conduit à la sainteté, ce n'est pas sur le mode d'oraison qu'Ignace insiste. Pour lui, le point capital est ailleurs. Il signerait cette déclaration de sainte Thérèse parlant d'elle-même : « Ce que cette personne a toujours désiré par-dessus tout, c'était d'acquérir des vertus ; c'est aussi ce qu'elle a inculqué à ses religieuses, leur répétant que la plus humble et la plus mortifiée serait aussi la plus spirituelle [1]. »

L'occasion se présente à lui souvent, dans ses Constitutions, de poser les conditions du progrès intérieur. Nulle part il ne laisse entrevoir que ce progrès doive être en fonction nécessaire de ce que nous appellerions le progrès mystique dans l'oraison : il ne le nie pas, il n'en dit rien.

Ce sur quoi il insiste, c'est sur l'abnégation, la mortification continuelle, l'humilité alimentée à la source même de l'humiliation [2]. Le travail doit porter sur « l'acquisition des vertus vraies et solides », et « quel que soit le nombre, grand ou petit, des visites surnaturelles [3] ». Parmi ces vertus, une place d'honneur est réser-

1. *Œuvres complètes*, t. II, p. 288. Relation LIII, au Père Rodrigue Alvarez.
2. *Constitut., Examen général*, ch. IV, nº 44-46.
3. *Ibid.*, p. III, ch. I, nº 10.

vée à l'obéissance [1]. S'il énumère les dispositions intimes qui, unissant à Dieu son apôtre, rendent efficace l'action de l'ouvrier, ce qu'il réclame, « c'est la probité, la charité, la pureté d'intention, le zèle, et, dans l'ordre de l'oraison, ce qu'il appelle la familiarité avec Dieu [2]. » La familiarité divine dans la prière et dans toutes les actions, voilà quelle qualité il met en première ligne dans le portrait idéal qu'il trace du Général de la Compagnie [3].

Notons l'expression. Le saint écrivait à une époque où le mot *contemplatio* revient continuellement sous la plume des écrivains ascétiques. Or, sauf dans les Exercices où il a un sens assez particulier [4], nous ne voyons pas que saint Ignace l'ait employé. Voulait-il éviter les équivoques ? Nous ne saurions le dire. Mais, là où ses contemporains l'eussent écrit sans se préoccuper de ce qu'il aurait d'un peu vague, lui, prend un autre tour. Si la chose est dans sa pensée, il l'enveloppe de termes généraux qui ne préjugent rien. Par exemple : « Règle universelle : plus on s'enchaîne étroitement à

1. *Ibid.*, n° 24. *Expedit in primis ad profectum... ut omnes perfectae obedientiae se dedant.*

2. P. X, n° 2.

3. P. IX, ch. II, n° 1.

4. Méditation ayant des *faits* pour matière, surtout des faits évangéliques. Très souvent saint Ignace emploie indifféremment les deux mots méditation et contemplation.

Dieu, plus on est libéral envers sa divine Majesté, plus aussi on le trouvera libéral, plus on deviendra de jour en jour apte à recevoir sa grâce et des dons spirituels toujours plus riches [1]. »

Par ailleurs c'était un principe cher à saint Ignace que Dieu ne désire qu'une chose : se donner. [2] Nous ne savons pas où Dieu nous mènerait si nous nous laissions faire [3]. Et le P. Polanco, le secrétaire du saint traduisait certainement sa pensée quand il écrivait : « Dieu, par lui même est plus prompt, dans la mesure où les capacités de sa créature le permettent, à donner plus que moins ; c'est ce qui convient à sa majesté et munificence divine [4]. »

Ces riches dons spirituels, évidemment, nous le savons par la lettre à saint François de Borgia citée plus haut, peuvent être la haute contemplation. Ils peuvent être autre chose, par exemple la grâce de beaucoup souffrir pour

1. P. III, ch. I, n° 22.

2. *Contempl. ad amoren*, 1m punctum.

3. *Perpaucos, ac fere vix ullum esse, dicebat, qui perfecte intelligat, quantum Deo volenti in eo operari, ipse impedimento sit, quantum qui Deus in nobis efficeret, nisi a nobis ipsis impediretur. Epistolae, Liber sententiarum*, n. 364, p. 596, Bologne, 1804.

4. *Quod Deus ex se promptior existat, intra limites et captum suae creaturae, ad majora dona potius quam ad minora, prout decet divinam ipsius majestatem ac magnificentiam conferenda.* Polanco, *Direct.* ch. I. (*Exercitia*, édit. des M. H. S. J., p. 797.

Dieu, ce bienfait dont il disait au P. Nadal qu'il en contient beaucoup d'autres.

En résumé, 1° estime profonde pour ce qu'il appelle les « dons très saints », mais estime qui ne va pas jusqu'à faire des états mystiques supérieurs la condition, ou le signe nécessaire de la perfection ; 2° crainte des illusions, et par suite réserve à parler longuement de ce qui sort de l'ordinaire, comme aussi recommandation instante de se faire diriger ; 3° insistance pratique sur les vertus et l'abnégation.

Les auteurs spirituels de la Compagnie ont toujours fait profession de suivre en ces matières les leçons de leur fondateur. S'il avait fallu nécessairement choisir entre deux excès, trop de circonspection, trop de confiance, ils eussent penché vers la circonspection. Des expériences multipliées les y invitaient.

Au début du XVI^e^ siècle, l'illuminisme sévissait en Espagne, et saint Ignace lui-même dut s'en disculper devant l'Inquisition [1]. L'on s'est presque scandalisé de voir le P. Balthasar Alvarez hésiter si longtemps devant le cas qui nous paraît, à nous, si clair, de sainte Thérèse. On

1. Menendez Pelayo. *H^ia^ de los heterodoxos espanoles*. Madrid, 1880, t. II, p. 521, 529. — *Scripta de S. Ignatio*, p. 343.

oublie que, trente-huit ans durant, la Clarisse Madeleine de la Croix, à Cordoue, avait dupé le public, rois, évêques et théologiens ; que Louis de Grenade fut à son tour victime des simulations d'une religieuse de Lisbonne, etc., etc. [1].

A l'intérieur même de la Compagnie, des crises s'étaient produites d'illusions contagieuses. Sous des influences venues du dehors, de très saintes gens eussent voulu donner à l'Institut une allure nouvelle, réserver à l'oraison un temps plus considérable, organiser des périodes intangibles de récollection, se rapprocher en un mot des Carmes, ou de ceux qu'on appelait chez les Franciscains les *recolctos*. Ignace dut parler ferme. Mais ce genre d'illusions n'allant guère sans obstination dans le sens propre, il fallut presque trente ou quarante ans avant que la tentation disparût des provinces d'Espagne [2].

Puis il y eut des essais pour substituer, dans la formation ascétique des jeunes religieux de la Compagnie, aux méthodes de saint Ignace, des méthodes moins élémentaires. On préconisait certains procédés où le rôle de l'intelligence était réduit à rien, oraison affective uni-

1. Pelayo, loc. cit. ; — Mortier, O. P., *Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, t. V, p. 548.

2. Astrain, *Hist. de la C. de J. en Espana*, t. II, p. 412 419.

tive, oraison de contemplation affective, bonnes certainement en elles-mêmes, mais auxquelles on avait tort d'initier les jeunes gens trop tôt, sans attendre les signes d'un appel de Dieu, et dont on voulait faire la règle de tous. L'essai, chez quelques-uns, n'allait pas sans un certain dédain pour les méthodes plus humbles et moins aventureuses de saint Ignace [1]. La réaction contre ces imprudences s'accuse nettement dans le caractère strictement ascétique du grand ouvrage de Rodriguez, *Pratique de la perfection chrétienne*, paru en 1609.

Qu'on nous permette ici une parenthèse. On représente quelquefois Rodriguez comme un ennemi de la contemplation. Contre cette manière de voir protestent plusieurs passages notables de son traité sur l'oraison. Il est vrai qu'il a une boutade un peu vive, un peu sceptique, à l'adresse de certains mystiques dont la lecture indiscrète, à ce qu'il semble, tournait quelques têtes (ch. IV). Il est vrai aussi qu'en matière d'oraison il n'y a pas d'auteur plus antiquiétiste. Il est vrai encore qu'il ne parle pas toujours comme ses confrères Lallemant, Surin, ni comme certains auteurs modernes qui se font expressément les apôtres de l' « orai-

1. ASTRAIN, t. III, p. 181, 196.

son mystique ». Mais il y a un milieu entre être l'adversaire de la contemplation, et n'avoir que la contemplation à la bouche et sous la plume. — Sa prétendue opposition revient à dire que, en ce qui concerne la haute oraison, la contemplation parfaite, il est vain d'espérer y monter sans une vocation spéciale de Dieu ; il est vain d'espérer en donner des descriptions adéquates, tant cet ordre de choses est surhumain ; il est vain de prétendre les enseigner par leçons, car il n'y a là qu'un seul maître, l'Esprit-Saint. De cette haute contemplation, il fait (ch. IV, V, VI) une description assez chaude, mais incomplète et générale, celle qui convenait à son dessein. De la contemplation inchoative, qu'il ne distingue pas assez nettement peut-être de l'oraison affective (ch. XII), il parle en des termes, qui ne trahissent certes aucun dédain. « Dans la parfaite oraison, l'entendement est comme endormi, parce que toutes ses fonctions sont suspendues, mais la volonté et le cœur veillent et se fondent de tendresse pour l'Époux céleste : aussi ce sommeil de l'Épouse est si agréable à l'Époux qu'il conjure les filles de Jérusalem *de ne point troubler le repos de sa bien-aimée et de ne point l'éveiller jusqu'à ce qu'elle-même le veuille.* Ainsi la méditation et les autres fonctions de

l'esprit dans l'oraison sont toutes dirigées à cette contemplation, et sont comme des échelons par lesquels nous devons y monter. » Sur quoi il cite saint Augustin, Albert le Grand, saint Thomas, saint Jérôme. (ch. VII).

Nous pouvons le dire hardiment du traité de Rodriguez sur l'oraison, comme nous l'avons dit des Exercices : celui qui en suivra fidèlement les prescriptions aura fait tout ce qui est en lui pour mériter, *de congruo*, la grâce d'une oraison plus élevée, et Dieu l'y fera monter s'il le juge à propos. Mais, contemplatif ou non, le disciple de Rodriguez gardera la marque du maître, l'amour du solide et de l'incontestable, la mise en pratique de ce mot du Sauveur : « Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum coelorum, sed *qui facit voluntatem Patris mei* (Mat. VII, 21). » Il se défiera de toute oraison qui n'aboutit pas, d'une façon ou d'une autre, à l'action, à l'amour effectif [1].

Ce qui s'était passé en Espagne à la fin du XVI^e^ siècle, se renouvela en France au siècle suivant. Sous Louis XIII, et dans les premières

1. A. POTTIER. *Essai de th. mystique comparée. Le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps.* T. I. 1927.

années de Louis XIV, on peut dire que le mysticisme était à la mode. La doctrine spirituelle de saint Ignace, qui régnait concurremment avec celle de saint François de Sales et de sainte Thérèse, avait produit de merveilleux fruits de sainteté dans le cloître et dans le monde. Il y eut alors dans la Compagnie de Jésus une belle école mystique dont le maître fut le P. Louis Lallemant, et les représentants principaux, les PP. Surin, Rigoleuc, Huby, sans parler du grand missionnaire et thaumaturge, Julien Maunoir. « Nous ne savons pas de famille religieuse, dit à ce propos l'abbé Saudreau, qui ait, dans le même laps de temps, donné à l'Église autant et de si remarquables auteurs mystiques [1] ». Et ils n'étaient pas que théoriciens.

Malheureusement les abus n'avaient pas tardé. « Il y eut alors, au rapport du P. Lallemant, des directeurs peu spirituels, ou trop timides, qui fermaient la porte de la contemplation à des âmes que Dieu cependant y appelait. » Mais c'est qu'il y en avait d'autres aussi qui « poussaient indistinctement tout le monde, ne parlaient que d'oraison de simple vue, de grâces extraordinaires, de paroles intérieures, de visions, de révélations et d'ex-

1. *Vie d'union à Dieu*, 1900, p. 477.

tases [1]. » La circonspection abusive des uns s'explique par l'indiscrétion des autres.

Et l'on alla jusqu'à l'hérésie. Plus de 80 livres quiétistes, vers ce temps-là, furent condamnés à Rome.

De là, chez les ascètes de la Compagnie et d'ailleurs, un mouvement de réaction, un renouveau de prudence. Une génération ascétique parut, d'allure plus réservée, moins impulsive, moins riche de sève peut-être, mais plus sur ses gardes [2].

Quoi qu'il en soit de ces variations dues ordinairement à des circontances extérieures, on peut, ce semble, réduire aux points suivants la doctrine pratique la plus généralement admise en la matière parmi les écrivains de la Compagnie. Nous les empruntons au P. Louis du Pont.

« L'aimable providence de notre grand Dieu, qui est libéral et magnifique dans la répartition de ses dons, se plaît à donner un soulagement à ses serviteurs ; à ceux qui ont des aptitudes pour le don de la contemplation, qui ont pris de la peine pour s'y préparer, par la pureté du

1. *Doctrine spirituelle*, 7e Princ., ch. IV, art. 1.

2. Voir spécialement les œuvres si originales de GUILLORÉ et ce qu'il dit sur les illusions où tombent les « raffineurs de spiritualité ». (*Conférences*, t. II, 5, § 3 ; *Illusions de la vie spirituelle*, l. III, tr. V, c. 6).

cœur, la mortification des passions, de longs exercices de méditation, Dieu a coutume de l'accorder, très abondant et reposant, surtout s'ils doivent se dévouer au salut du prochain. (Ainsi pour saint Ignace, ainsi pour le P. Balthasar Alvarez). Il le fera de même pour ceux qui se prépareront avec un soin égal, à recevoir ce don, pourvu que cela leur convienne pour une plus grande perfection, pourvu aussi qu'ils persévèrent avec humilité et résignation à faire leur devoir dans l'oraison ordinaire, échelon pour monter à une oraison plus élevée... A cette oraison (Dieu) appelle ceux qu'il veut, quand il veut et comme il veut ; il n'y a pour cela, ni lieu, ni année, ni temps déterminé ; tout dépend de sa volonté très sainte... Tous n'y sont pas appelés, tous n'y ont pas d'aptitudes, et il ne leur convient pas de se mettre témérairement à y prétendre... En général (Dieu) n'y appelle que ceux qui se sont appliqués à faire l'oraison ordinaire de méditation et de réflexion sur les mystères divins. Et pour cette méditation, tout le monde a sa vocation et son attrait intérieur, plus ou moins, suivant la capacité de chacun [1]. »

1. *Vie du P. B. Alvarez*, p. 135-136, 139-140.

Voir, sur le P. Judde, *Rev. d'ascét. et de mystique*, 1922, p. 225-248 ; le P. Baiole, ibid, 1921, p. 161-177.

Le livre du P. du Pont jouit d'une grande autorité dans la Compagnie. Pour n'être pas officielle, sa doctrine n'en est pas moins la doctrine moyenne de ses confrères. Quant à la doctrine officielle elle-même, elle a été formulée par le P. Claude Aquaviva, pour mettre un terme aux discussions dont nous avons parlé. A l'encontre de certains exagérés, il maintient énergiquement les droits de la contemplation. Par contre, au contemplatif qui veut garder l'esprit propre à la Compagnie, il demande que son oraison produise de sérieux fruits de réforme intérieure, le conduise à un amour toujours plus grand de Dieu, mais à un amour pratique, effectif, au progrès dans l'abnégation et dans le zèle, et lui laisse la plus grande liberté d'âme devant les œuvres de l'apostolat [1]. »

La primauté toujours et partout assurée à l'amour qui se traduit par des œuvres, œuvres de zèle au dehors, œuvres d'immolation au dedans, voilà, tout compte fait, l'originalité de la Compagnie de Jésus — si c'en est une — en matière de mystique. C'est la seule que réclame le P. Aquaviva, mais il l'exige.

1. *De Oratione et Pœnitentia*, 1590.

IX

« Nova et vetera ».

Nous sommes loin d'avoir tout dit. Un exposé complet de la spiritualité de saint Ignace, de ses bases, de ses origines, de ses corollaires exigerait de bien autres développements. Ces pages suffisent, pensons-nous, pour se faire une idée exacte de ce que cette doctrine a d'essentiel et d'original.

Spiritualité moderne, à coup sûr, encore qu'une pratique de bientôt quatre siècles, sous l'œil bienveillant de l'Église, lui confère déjà ses titres de tradition. — Point de départ de quelques usages plus ou moins nouveaux. Cette nouveauté semble en chagriner quelques-uns, sans doute parce qu'ils se l'exagèrent. Il s'en faut que les doctrines du lointain passé soient absentes de l'enseignement de saint Ignace. Autrement où serait son orthodoxie ? Mais ne faisons pas de la Sainte Église une société d'archéologie. Sa grande tradition, si l'on peut dire, c'est de vivre, et si elle vit par toutes les racines qui plongent dans le passé, elle vit

aussi par toutes les branches qui s'épanouissent dans le présent, et se tendent vers l'avenir. Énergique à défendre le trésor des vieux temps, elle est accueillante pour tout ce qui est développement normal de l'immuable fond catholique.

Elle n'a point trouvé étrange, au lendemain des persécutions, l'apparition de cette grande nouveauté, la vie cénobitique. Elle a trouvé logique, deux siècles après, la réaction bénédictine, toute de discrétion, qui diminuait la distance parfois exagérée qui séparait la vie des bons chrétiens de celle des ascètes. Lorsque, sous l'influence de causes diverses, la sève bénédictine s'épuisant, parurent les « Mendiants », avec leur dévotion plus expansive, plus personnelle, plus nourrie de contemplation privée, l'Église bénit encore et appouva. Et elle bénit saint Ignace et approuva sa doctrine quand l'heure providenteille d'Ignace eut sonné.

Sous sa tutelle, les écoles ascétiques se suivent donc, mais sans rompre les unes avec les autres. Elles progressent, laissent peut-être tomber des éléments accessoires, mettent en lumière vive des côtés restés jusque-là dans l'ombre, dès qu'ils se trouvent répondre mieux aux besoins d'un moment donné. De rupture,

il n'y en a pas, il ne peut y en avoir. Il n'est pas de réformateur, de « novateur » si l'on veut, dont la véritable originalité, à y regarder de près, ne consiste tout simplement à dire plus nettement ce que d'autres avant lui disaient déjà, mais sans toutes les distinctions utiles. Il n'énonce pas une phrase nouvelle ; il ne déplace que l'accent. Il y avait de l'esprit franciscain en saint Bernard, et il n'est que de lire saint Bonaventure, l'esprit plein des Exercices de saint Ignace, pour découvrir entre les deux doctrines des analogies bien inattendues. En vérité les écoles de spiritualité ne sont pas aussi différentes que certains paraissent le croire. Les divergences ne touchent pas, ne peuvent pas toucher au fond des choses. Ne cessons pas de le répéter, parce qu'on l'oublie un peu trop, les variétés tiennent aux temps, aux circonstances contingentes, par-dessus tout aux vocations [1].

L'historien allemand Janssen, disait des Exercices qu'on y trouve tout ce qu'il y a d'*universellement pratique* dans l'ascétisme chrétien, depuis Cassien jusqu'à l'Imitation [2] ; entendons par là, tout ce qui, dans cet ascétisme

1. Voir, à la fin du volume, la note III.
2. *L'Allemagne et la Réforme*, trad. française, t. IV, p. 103.

traditionnel, ne relève pas d'une vocation particulière.

Par exemple ce qu'il y a de sagesse discrète, d'observation morale pénétrante, de bon sens, dans l'œuvre des anciens cénobites, telle que nous pouvons l'étudier chez Cassien, spécialement ce qui concerne le « discernement des esprits », tout cela se trouve résumé, réduit à sa dernière essence dans le livret de saint Ignace ; puis est repris, exploité à nouveau, modernisé par les ascètes de son école, Rodriguez, Saint-Jure et vingt autres.

Un bénédictin allemand du XVIII^e siècle a dressé une concordance entre les Exercices et les Méditations attribuées à saint Anselme [1]. On en ferait autant avec les traités qui se rattachent aux écoles de saint Bernard et de saint Bonaventure. Quelque chose des « Deux Étendards » se lit dans un sermon attribué à l'abbé de Clairvaux [2]. Les grandes lignes de la « première semaine » se dessinent dans les *Piissimae meditationes de humana conditione* [3]. La méthode dite des « trois puissances » est contenue toute

1. D. GOHL. *Concordia meditationum S. Anselmi cum Exercitiis S. Ignatii.* Augsbourg, 1706.

2. MIGNE, P. L, t. CLXXXIII, col. 701.

3. Ibid., t. CLXXXIV, col. 186. Voir encore la *Scala claustralium*, col. 475, 478, cfr. WATRIGANT, *Genèse des Exercices*, p. 100, note

entière dans ces lignes du même opuscule : « Je trouve trois éléments dans mon esprit, par lesquels je songe à Dieu, je le regarde, je le désire ; mémoire, intelligence, volonté. » On la retrouve encore, cette méthode logique et tout simplement humaine, très nettement formulée, y compris même certaines petites rubriques de détail, dans le *Lignum vitae* de saint Bonaventure [1]. Quant à la méthode d' « application des sens », nous avons déjà noté qu'elle est intégralement, théorie et pratique, dans les fameuses *Méditations de la vie du Christ.*

Si l'on faisait une édition scientifique commentée des Exercices, toutes les écoles anciennes verseraient dans les notes un flot de citations.

1. « Porro hujus modi affectum et sensum is duntaxat apud se veraciter experiri meretur qui, Dominicae passionis non immemor, nec ingratus, laborem et dolorem, amoremque crucifixi Jesu tanta *memoriae* vivacitate, tanto *intellectus* acumine, tanta *voluntatis* claritate considerat quod..., etc. Ut igitur praefatus in nobis attendatur *affectus*, formetur *cogitatus*, imprimatur *memoria*... » Voici maintenant la *composition de lieu :* « Et quoniam imaginatio juvat intelligentiam, ideo ex multis pauca collegi et imaginaria quadam arbore sic ordinavi... » Rien n'y manque d'essentiel, pas même le colloque final. Édition de Quaracchi, t. VIII, p. 68 et suiv. — Je note encore, p. 615, dans le *Speculum disciplinae*, un conseil qui rappelle la 5e addition dans les Exercices (p. 65) : « Post horas canonicas... cogitent an tepide vel ferventer ; defectus, si quos ibi commiserunt, tunc emendent, gratiacque devotionis se offerant infundendae..., » etc. C'est la « récollection » de l'oraison, mais c'est aussi l'examen particulier portant sur la récitation de l'office.

Simples rencontres ? réminiscences ? souvenirs directs ? Il importe peu. Et il importe peu de savoir par quelles voies, livres, enseignement oral, sermons, conversations, Ignace en est venu à condenser ainsi, lui, pauvre pénitent sans lettres, la doctrine des siècles passés ; mais c'est un fait. Et il se trouve que presque tous les grands ordres religieux anciens, d'une façon ou d'une autre, y ont mis du leur [1], Bénédictins, Franciscains, Dominicains, Augustins, Chanoines réguliers, Chartreux.

Mais n'y eût-il que le livre de l'*Imitation*, il n'en faudrait pas davantage pour établir cette dépendance de saint Ignace à l'égard de la tradition. D'une part, l'exquis opuscule nous donne si bien la quintessence de ce qu'il y a de plus pur et de plus universel dans l'ascétisme du Moyen-Age, qu'il a été revendiqué à l'envi par les Franciscains, les Bénédictins, les Augustins, le clergé séculier. Œuvre italienne, flamande, française ? Quoi qu'il en soit, tout le monde s'y reconnaît, preuve que la tradition est là.

Mais d'autre part, on sait que personne n'a

1. Voir le détail dans WATRIGANT, *Genèse des Exercices*, p. 76. Même remarque en ce qui concerne la tradition artistique, dans GILLET, *Hist. artistique des Ordres mendiants*, p. 323, 325.

contribué à populariser le « petit Gerson », comme on disait, à l'égal de saint Ignace et des siens. Avec le Nouveau Testament, il formait toute la bibliothèque du solitaire de Manrèse. C'est un des rares livres dont il prévoit l'usage au cours des Exercices. Ce fut toujours sa lecture de prédilection, prise et reprise sans lassitude. « Causer avec lui, disait-on, c'est lire un Gerson vivant [1] ». Entre les Exercices et l'Imitation, il y a de telles rencontres de doctrine, de formules même, qu'on n'a pu résister à commenter un texte par l'autre [2]. Il n'est pas un Jésuite familier avec l'œuvre de saint Ignace qui ne retrouve, à chaque page du vieux petit livre, l'ascétisme « pratique, expérimental et prudent » de son bienheureux Père [3].

De saint Bernard à saint Bonaventure, de saint Bonaventure à l'Imitation, de l'Imitation aux Exercices, la chaîne en continue. Il y a nouveauté cependant chez saint Ignace.

Ne parlons pas seulement de la façon dont

1. *Scripta de S. Ignatio*, p. 200, 263.

2. V. Mercier. *Concordance de l'I. de J. C. et des Exercices*, Paris, 1885. — Et de même on a écrit un livre de retraites où sainte Thérèse est appelée à commenter Saint Ignace. *Ejercicios espirituales de San Ignacio y santa Teresa*, par le P. Fr. Gabriel de Jesus, C. D., Madrid, 1913.

3. Mgr Puyol, *La doctrine du livre de l'I C.*, Paris 1898, p. 610, 612.

il a combiné les éléments qui lui venaient un peu de partout, de l'Écriture sainte et de la tradition, avec ses expériences personnelles, et en a tiré une méthode puissante pour « mener à la connaissance des volontés de Dieu par l'élimination des affections désordonnées ». Plus on compare le petit livre de Manrèse à ses « sources », plus l'originalité apparaît saillante. Ignace n'a pas inventé les « retraites » ; mais il a formulé, pour retirer de ces jours de solitude le maximum de fruit pratique, une méthode qui est bien à lui, et que la liturgie, dans une leçon du bréviaire, qualifie d' « admirable » [1]. Mais il y a autre chose.

En ce temps-là se passe un phénomène d'ordre général que nous pouvons définir ainsi : « Divers organes de la vie spirituelle, longtemps engagés les uns dans les autres, se développent, se séparent, et arrivent à leur pleine individualité ». Or saint Ignace se trouve à point pour les coordonner et les exploiter avec méthode. Expliquons-nous.

Les pratiques formant la trame de la « vie dévote » actuelle, méditation régulière et quotidienne, examens de conscience, lecture spi-

1. « Admirabilem illum composuit Exercitiorum librum, Sedis Apostolicae judicio et omnium utilitate comprobatum » 31 juillet.

rituelle, retraites annuelles, récollections mensuelles (nous suivons l'énumération de Pie X dans son exhortation du 4 août 1908 au clergé catholique), tout cela, dans un certain sens, sous sa forme explicite, est moderne. En réalité, tout cela était connu dès le désert. Seulement l'examen se distinguait mal de la prière, la méditation rentrait dans la lecture, l'oraison dans le saint office : tout faisait bloc, tout s'encadrait dans la liturgie [1].

Mais tout cela aussi était vivant. Comme la discipline ecclésiastique, comme la prière officielle, comme la théologie, l'ascétisme s'est enrichi d'âge en âge. Il a traversé des générations très diverses d'humeur et de culture. Après avoir été surtout le trésor des contemplatifs, il a été pratiqué par des religieux prêcheurs, les *peregrinantes propter Christum* [2]. D'un milieu exclusivement liturgique et scripturaire où tout n'était que symbolisme, allégorie, rites hiératiques, il a été porté dans l'atmosphère tourmentée du XIVe et du XVe siècle. Il a été vécu par des âmes éprises d'émotions vives et de

1. Au moins dans une certaine mesure. Dans quelles proportions se dosaient chez un solitaire comme saint Antoine, chez des méditatifs puissants comme saint Augustin et saint Anselme, la piété spécifiquement liturgique et la piété strictement individuelle, qui le dira ?

2. Titre des missionnaires dominicains au XIVe siècle.

peintures réalistes ; et, rencontre curieuse, dans le même temps il a été pensé, médité, discuté, mis en formules précises par les théologiens scolastiques.

On parle d'un déclin liturgique qui aurait commencé au XIII^e siècle [1]. Pour des causes diverses, la liturgie, qui jusque-là suffisait à tout, aurait perdu de sa prise sur les âmes, non seulement les âmes populaires dans leur vie chrétienne du monde, mais les âmes religieuses elles-mêmes dans leur vie intérieure. Peut-être. Il y a là des problèmes historiques qui mériteraient d'être regardés de près. Il est certain qu'un double besoin se manifeste vers ce temps-là. Dans l'élite intellectuelle, la scolastique donne le goût de l'analyse, de la discussion, de la méthode, de l'ordre, de la critique. Les principes mêmes de la spiritualité sont systématisés, comme toute la religion. Dans le peuple, sous l'influence des prédicateurs Mendiants et des Cisterciens, se développent les « dévotions » ; et ce mot lui-même désigne deux ordres de choses. Il y a d'une part ce qu'on pourrait appeler la menue monnaie du grand amour essentiel que nous devons avoir

1. *Rev. de Phil.*, p. 721. — Aux causes du déclin énumérées par l'auteur, ne conviendrait-il pas d'ajouter (entre autres) l'abandon de la communion fréquente ?

pour Dieu notre Père et Jésus notre frère aîné (dévotion aux cinq plaies, à l'Eucharistie, au Sacré-Cœur, à Marie, aux anges, aux saints, etc.). Il y a les pratiques extra-liturgiques se rapportant à ces formes de piété : angelus, rosaire, chemin de la croix, etc. [1].

Ces nouveautés, que l'Église contrôle de près, développent chez les fidèles un genre de piété plus rare aux temps anciens, tendre, contemplatif, avide de menus détails, suppléant par l'imagination aux lacunes de l'Évangile. Elles organisent une vie de prière ardente plus ou moins en marge de la liturgie.

Ce n'est pas tout : en même temps apparaissent, distinctes, les pratiques de vie intérieure que nous signalions plus haut : examens de conscience, méditations, retraites. Si jamais on écrit l'histoire de la piété chrétienne et de ses modifications, il faudra essayer de préciser à quel moment ce qui était au temps de Cassien simple conseil d'ascète est devenu 1° pratique fréquente, 2° règle claustrale.

Ce que l'on peut dire dès maintenant, c'est que, dans les premières années du XVI^e siècle, l'évolution était à peu près achevée. Le travail de différenciation entre tous les organes de la

1. Voir dans le *Month*, les études consacrées par le P. H. THURSTON aux « dévotions populaires » et à leurs origines.

vie dévote individuelle était arrivé à son terme. Les Exercices ont enregistré les résultats, les ont coordonnés, leur ont assigné une forme pratique, les ont fait entrer dans le cours habituel et quotidien de la piété.

Rencontre providentielle. L'héritage que le Moyen-Age léguait aux temps modernes était mêlé. Il y entrait surtout force réformes à opérer d'urgence. Le plus souvent l'initiative ne pouvait venir que du Saint-Siège. A lui de remédier à l'anarchie liturgique, à la décadence des monastères, à l'insuffisance de la formation cléricale. Mais les législations officielles eussent été vaines sans deux restaurations préalables, celle de l'oraison mentale dans le clergé et les monastères, et, dans le peuple, celle de la communion fréquente. Ces deux points furent inscrits par saint Ignace sur le programme d'action assigné aux premiers Jésuites, et ils répondaient à deux lacunes graves.

Laissons de côté la communion. En ce qui concerne l'oraison mentale, il n'est personne qui n'en voie l'urgente nécessité. Sous une forme ou sous une autre, avec ou sans substratum liturgique, discursive ou contemplative, méthodique ou non, fondue avec la prière vocale ou distincte, éparse dans la journée ou condensée

en un exercice à part, elle est la vie consciente de l'âme qui cherche Dieu. Depuis le XIIIe siècle, il y avait une tendance marquée dans les ordres religieux à lui donner une organisation spéciale, à lui fixer en dehors des offices un temps assez court mais régulier. En même temps, les premières ébauches de méthode apparaissaient. Nous en avons signalé de saint Bonaventure. Vers le même temps, le B. Humbert de Romans, Maître général des Dominicains, précisait qu'il y avait deux moments plus favorables pour l'oraison, le soir après complies, la nuit après matines, et il proposait à ses religieux toute une série d'affections pieuses, mais en ajoutant : « C'est chose qui s'apprend plus par la pratique que par l'enseignement [1]. »

Où en était l'oraison mentale chez les religieux, les prêtres, les fidèles, au début du XVIe siècle ? La décadence à peu près générale des vieux ordres est un fait notoire : il n'est pas besoin d'en chercher plus long. Mais voici un témoignage positif. Un homme bien placé pour savoir ce qui se passait alors dans la chrétienté, qui avait, comme délégué de saint Ignace ou autrement, visité l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie, l'Allemagne, Jérôme Nadal,

1. MORTIER. O. P. *Hist. des Maîtres généraux...*, t. V, p. 616, note.

nous atteste qu'à cette époque, « l'oraison n'existait plus, la dévotion était morte, on ignorait la contemplation ; les sens spirituels étaient bannis [1]. » Qu'il y ait là un brin d'exagération, nous le concédons. Mais beaucoup de congrégations vers ce temps-là, dans leurs statuts de réforme, font une place plus ou moins large à l'oraison quotidienne et régulière : ce qui atteste à la fois et le déficit antérieur et la réaction nécessaire. Il en est de même, en ce qui concerne le clergé séculier, de certains conciles provinciaux, par exemple ceux de Milan, au temps de saint Charles.

Or les Exercices de saint Ignace se trouvèrent à point pour aider à ce relèvement. Plus d'un monastère s'y retrempa dans l'estime des règles. Un des derniers grands contemplatifs de l'ordre bénédictin, le Vén. Louis de Blois, les ayant pratiqués pour son compte à Louvain en 1553, voulut faire passer par la même école les principaux de ses religieux. Il en envoya une dizaine, deux par deux, à commencer par le prieur, chez les Pères de la Compagnie. Et il

1. *Epistolae*, t. IV, p. 668. Ce qu'il entend par « sens spirituels » est expliqué, p. 677. Ce sont les « sens intérieurs » sorte d'extension des vertus théologales, par lesquels l'âme voit, goûte, entend les choses de Dieu. — MAUMIGNY. *Oraison mentale*, t. I, p. 200, (1911).

ne s'agissait probablement pas d'une petite et sommaire retraite de sept ou huit jours, mais des grands exercices qui durent un mois [1]. Il est à croire qu'il en tira profit, car il composa pour l'utilité des candidats à la vie bénédictine une adaptation du livret du P. Ignace. Il décida qu'à l'avenir aucun postulant ne serait reçu qu'il n'eût fait ces exercices. Et pour lui permettre d'y vaquer en paix, il allait jusqu'à le dispenser des matines [2]. Dans la suite, les Bénédictins de Lessies gardèrent l'usage d'aller faire des retraites chez les Jésuites de Maubeuge et de Louvain [3].

Le fait n'est pas isolé ; beaucoup de religieux, dit encore le P. Nadal, soit en particulier, soit par communautés entières se mirent à la même école. Il arrivait même qu'en cachette, les supérieurs envoyaient leurs postulants apprendre à méditer chez les Pères de la Compagnie [4], chez ceux qu'on appelait en Allemagne

1. Ludovici Blosii, *Opera*. Ingolstadt, 1726, p. XXXI ; — Polanco, *Chronicon Soc. Jesu*, t. III, p. 624.

2. Blosius, op. cit., p. 570 : *Septum Exercitia vel meditationes religiosis maxime tironibus accommodata.*

3. Watrigant. *Les Ex. spir. à la naissance des séminaires*, p. 35 (C. B. E., n° 37).

4. Nadal, op. cit., p. 667 ; — Bellarmin, *Exhortationes domesticae*, Bruxelles, 1899, p. 232. — B. Duhr, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, t. II, vol. 2, p. 42, 180-182, (1913).

les professeurs d'amour divin, *doctores affectuum* [1].

Des Exercices, les retraitants emportaient le goût de la prière mentale, et la résolution d'y vaquer tous les jours une demi-heure ou une heure [2]. L'usage s'établissait dans les couvents, passait de là dans le clergé et jusque dans le monde, il devenait un exercice normal de la vie dévote.

Mais une innovation en appelle une autre. On trouvait trois choses dans les auteurs anciens qui traitaient de l'oraison : — de grands éloges sur cette pratique, ses avantages, sa dignité, — des méditations déjà toutes développées qu'il n'y avait qu'à lire [3] ; — de minutieuses industries pour guider l'âme à travers les actions de la journée ou dans l'office divin [4]. Ce qui n'existait pas, c'était une direction précise et large, mettant l'âme sur la voie de l'oraison, guidant ses premiers pas, et la laissant aller. Et cependant, puisque l'usage de l'oraison

1. ORLANDINI, *Hist. Soc. Jesu*, t. I, l. III, n° 21. Voir A. BROU. *Les Ex. de. S. J., Hist. et psychologie*, l. II, ch. 1 et 2.

2. *Directorium in Exercitia spiritualia*, XL, n° 4.

3. Voir le *Fascicularius* attribué à saint Bonaventure, mais œuvre très probable de GÉRARD DE ZUTPHEN. (Saint BONAVENTURE, édit. Vivès, t. XII, p. 171 et t. XIV, p. 151).

4. Par exemple l'*Exercitatorium* de CISNEROS, ou le *Rosetum* de MAUBURNUS.

régulière entrait dans les mœurs, il fallait bien aider l'inexpérience des débutants, la faiblesse des imparfaits, les inégalités de la dévotion chez tous. « Pour que l'homme fasse ce qui est en son pouvoir, écrit Suarez, il convient de l'aider par des conseils et des règles dont la fin est de lui apprendre comment il doit commencer par travailler, méditer et discourir, tant qu'il n'est pas directement mû par le Saint-Esprit [1]. »

Les religieux cloîtrés, soutenus par toutes les observances de la règle, vivant dans une atmosphère saturée de liturgie et de prière, éclairés par la tradition des anciens, pouvaient avoir moins besoin de méthodes, encore que leurs auteurs du XVe siècle ne leur épargnent guère quelquefois les industries. Mais aux religieux apôtres, aux prêtres séculiers, aux chrétiens du monde, il fallait des conseils, des règles ; il fallait des livres. On peut dire que le besoin créa l'organe. L'usage créa la méthode. On ne se contenta plus d'étaler les trésors de l'oraison ; l'on en vint à dire en détail comment on pouvait s'y prendre pour se les approprier. Madame Guyon eût voulu que l'on se contentât de dire aux simples, sans plus : Aimez et faites

1. *De Spiritualibus Exercitiis*, p. 88, 91. (*De religione Soc. Jesu*, l. IX, ch. VI, n° 2).

comme vous voudrez. Elle rejetait sur l'emploi des méthodes dans l'oraison l'impuissance du clergé à sanctifier les peuples [1].

Les saints ne sont pas de cet avis. Presque tous les fondateurs et réformateurs, en ce temps-là, sans parler d'autres pieux personnages, ont formulé des méthodes d'oraison : saint Ignace d'abord, mais aussi Louis de Grenade, saint Pierre d'Alcantara, saint François de Sales, le Père Joseph, les premiers supérieurs de Saint-Sulpice, saint Jean-Baptiste de la Salle, et bien d'autres.

Avec les traités vinrent les recueils de méditations : les uns qui sont plutôt des livres de lecture en vue de l'oraison (Grenade, Louis du Pont) ; les autres plus didactiques, plus méthodiques, offrant des matières toutes préparées, divisées, ordonnées, non sans quelque minutie parfois. La quantité considérable de livres de ce genre, écrits spécialement au XVII^e siècle, en tous les pays d'Europe, par toute espèce de religieux, par des prêtres séculiers, et même par des laïques, par les catholiques, les jansénistes, les quiétistes, atteste combien alors l'usage de la prière mentale était devenu commun dans la société chrétienne.

En résumé, nous pouvons dire, avec un his-

1. *Le moyen court.*, ch. XXIII, fin.

torien de saint Ignace et de sainte Thérèse, que l'auteur des Exercices a rendu ce « service considérable », d'offrir « à l'immense majorité des fidèles d'instruction moyenne, une méthode de piété claire, pratique, raisonnée, une série d'exercices engageant l'âme tout entière, et faisant servir toutes ses facultés, maintenues ou remises en équilibre [1]. » Il y a autre chose encore dans la spiritualité ignatienne, mais il y a cela, et cela est bien déjà un « service considérable ». En propageant la méditation dans tous les milieux, et, avec la méditation, l'examen particulier, saint Ignace a propagé du même coup l'oubli de soi, l'abnégation par amour, la recherche du sacrifice, l'union à Jésus sur la croix, le dévouement de tout l'être à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

En quoi le fondateur de la Compagnie de Jésus n'est pas un isolé ; il s'en faut. Il apparaît, au seuil des temps modernes, le premier en date d'une nombreuse génération de saints, non seulement dans son ordre, mais au dehors et dans toute l'Église de Dieu. Or, il se trouve qu'ils ont tous un air de famille. Un certain goût de la méthode, l'accentuation du combat spirituel, l'importance donnée à l'oraison men-

1. Henri Joly, *Sainte Thérèse*, p. 214.

tale, l'union étroite du zèle pour sa perfection propre et du zèle pour le salut du prochain, l'ardeur apostolique : tous ces traits, que nous avons signalés dans l'ascèse de saint Ignace, d'autres encore, se retrouvent chez la plupart des saints modernes. Sainte Thérèse et saint Charles, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, saint Pierre Fourier et saint Jean-Baptiste de la Salle, saint Alphonse de Liguori, saint Jean Eudes et le B[x] Grignion de Montfort, sainte Chantal, les deux Marie de l'Incarnation, celle de Paris et celle de Québec, sainte Madeleine-Sophie Barat, sans parler de ceux que l'Église n'a pas encore mis sur les autels : Louis de Grenade, Monsieur Olier, les PP. Bourgoing et de Condren, tous, malgré les différences individuelles souvent profondes, marchent par la même voie d'ardeur et de sagesse, de discrétion et d'oubli de soi. Tous unissent un sens pratique exigeant et un zèle de feu, une vie intime très consciente d'elle-même, et une vie extérieure entraînante.

Presque tous amenés par leur piété même au travail, fondateurs et réformateurs, ils ont laissé des œuvres dont la fécondité, après deux siècles et plus, n'est pas épuisée. Quelques-uns ont directement passé par l'école des Exercices, d'autres n'en ont subi que l'influence

médiate. Mais on voit par leur vie à tous que, si la religion *personnelle*, en ces temps modernes, s'est faite plus méthodique, plus intérieure, plus combative, elle est devenue aussi plus *sociale* que jamais, parce qu'elle est plus uniformément apostolique.

Dans ce mouvement, beaucoup trop universel et beaucoup trop prolongé pour qu'on se refuse à y voir le souffle de Dieu, saint Ignace a joué le rôle d'initiateur.

X

Les hommes.

Nous avons essayé de dire quel est au juste le programme spirituel que saint Ignace propose à ses fils. Il faudrait maintenant raconter comment ses fils l'ont réalisé. Et, comme ce programme a cela d'original qu'il est, non seulement « portatif », mais indéfiniment pliable à toutes les circonstances, — quelque chose comme le ceinturon que le marcheur se serre autour des reins, qui a l'air de l'enchaîner, et qui en réalité l'affermit, — il faudrait voir les meilleurs parmi les fils d'Ignace mis dans les conditions les plus diverses, et partout menant de front la vie extérieure la plus absorbante, et la vie intérieure la plus intense. Missionnaires isolés dans les neiges du pôle ou dans les forêts équatoriales, professeurs enchaînés à leur tâche quotidienne, surveillants passant du dortoir à la salle d'étude, ou des cours de récréation au réfectoire, Bollandus parmi ses manuscrits, Rodriguez dans sa loge de portier, Bourdaloue devant

la cour, Campion dans sa prison, Milleriot dans son confessionnal...

A défaut d'une galerie complète, voici quelques médaillons, simples spécimens, pris de droite et de gauche, à travers vingt provinces et le long de quatre siècles.

Les compagnons d'Ignace.

Avant tout, les saints qui ont reçu de plus près et plus directement les leçons du fondateur, et d'abord le plus grand de ses fils, François-Xavier.

Ne l'oublions pas, le saint, en Xavier, est sorti tout entier des Exercices. C'est là, en vérité, dans ce mois de solitude, de prière, de pénitence, qu'est le tournant de sa vie. Non pas la conversion ; ce qu'on pourrait appeler de ce nom était chose faite, mais la définitive conquête à l'héroïsme. Après cela, les Exercices sont restés sa lumière et son guide. Il n'a pu lire les Constitutions dans leur texte ; mais les Exercices lui en avaient donné l'âme. C'est à eux surtout qu'il devait l'extraordinaire correspondance que ses biographes ont notée entre ses décisions et celles de son bien-aimé Père.

Sa carrière fut courte ; quatre ou cinq ans de préparation, pendant lesquels nous voyons surtout l'homme de prière, de souffrance, de

vie cachée, de désirs brûlants, d'oubli héroïque de soi ; puis dix ans de travail, pas davantage. Explorer l'Orient déjà connu des marchands, aller plus loin qu'eux, jusqu'au cœur du Japon, et mourir au seuil de la Chine en montrant du geste ce qui reste à faire, tel est le cadre de sa vie. Ce cadre, il faut le remplir, jusqu'à le faire éclater, par des catéchismes sans fin, des journées de confessionnal, des jours et des nuits donnés aux malades, aux lépreux, aux prisonniers, aux pécheurs, des conversations d'ami où il se résigne à parler de tout, même de cuisine, et qui aboutissent à des confessions, d'interminables voyages sur mer en des conditions matérielles que nous avons peine à imaginer, les courses sur les sables brûlants de l'Inde, dans les broussailles des Moluques ou par la neige du Japon, des prédications partout, du haut des arbres, sur le pont des navires, ou dans les rues de Myako, sous une pluie de rires, de crachats et de pierres. Voilà l'extérieur, et voici le dedans.

L'extase à peine interrompue, s'emparant de lui partout, en chaire, à la table de communion, en conversation, en voyage. Il marche sur les chemins glacés du Japon, sans voir, soulevé qu'il est par la prière, que ses pauvres jambes enflées sont en sang. Il prie la nuit,

dans un dépôt de sacristie, dans une tribune, sur les marches de l'autel, au pied d'un lit d'hôpital, et, en fait de sommeil, ne connaît que ce que la fatigue lui arrache. En rêve, il prie encore, et pousse vers Dieu des soupirs d'amour. Il a cette originalité, si l'on peut dire, que les tempêtes sont pour lui l'heure des communications les plus divines, parce que c'est là qu'il sent le plus au vif sa faiblesse, et s'abandonne le plus filialement à la bonté du Maître. Mais, que le service divin l'exige, ou la charité, il laisse là sa prière et retourne au travail. Du reste, jamais plus heureux que lorsqu'il a davantage à souffrir, mettant au-dessus de tout son séjour parmi les empoisonneurs des Iles du More, parce que nulle part il n'avait été aussi abandonné. Le cri qui a jailli des profondeurs de son âme et qui le résume tout entier est cette courte prière : « Ne m'enlevez ces souffrances, mon Dieu, que pour m'en envoyer de plus grandes [1]. »

Voici encore, toujours dans le voisinage immédiat de saint Ignace, deux hommes de prière et d'action, un ancien vice-roi de Catalogne et grand d'Espagne, un humble Savoyard, jadis gardeur de moutons : François de Borgia,

1. A. Brou, *Saint François Xavier*, 2 vol. 1912.

Pierre Le Fèvre, deux élèves des Exercices.

On connaît Borgia, l'ami intime de Charles-Quint, devenu pauvre pour Jésus-Christ, mortifié comme un Père du désert, docile comme s'il était né subalterne, mais gardant de ses origines un vaste esprit d'entreprise, et insigne contemplatif.

Élu général de la Compagnie dans les dernières années de sa vie, noyé dans les affaires, absorbé par l'administration, il ne pouvait plus comme jadis donner à la contemplation cinq et six heures de suite. Mais la prière n'y perdait rien. Nous avons six années de son journal spirituel (1564-1570). Simples notes aussi concises que possible, souvent intelligibles pour lui seul. Le cahier se clôt sur cette aspiration qui en dit long : « Et moi qui suis sans blessure !... En prenant le calice, j'ai demandé le calice. Désir de répandre mon sang pour son amour. »

Mais l'originalité n'est pas dans cette passion pour la croix : elle est dans le souci de ce contemplatif à exploiter la journée méthodiquement, en vue de l'oraison. Il offre chaque heure pour une intention dont il prend note, grâce à obtenir pour lui, pour son ordre, pour l'Église, pour tel et tel ; mystère de la vie de Jésus à tenir devant son regard, saints à invoquer, etc.

La grâce le soulève, car continuellement, il écrit ce mot, *consolatio ;* mais il aide à la grâce, et cela, avec une intensité, une constance, une ingéniosité très inattendue chez un homme qui, semble-t-il, n'avait qu'à se laisser porter [1].

Le *Mémorial* de Pierre Le Fèvre est un des joyaux de la littérature ascétique du XVI[e] siècle. Ce n'est presque que le récit détaillé d'une année de sa vie sainte. L'apôtre de l'Allemagne n'y commente pas le petit livret de son père Ignace : il fait mieux, il se montre lui-même l'utilisant à longueur d'année pour le bien de son âme. Sous les développements affectueux du disciple, à chaque page, on retrouve l'esprit du maître. Les méthodes d'oraison, les règles pour le discernement des esprits ne sont nulle part appliquées avec plus de spontanéité. L'âme souriante du bon Savoyard, âme de la famille de sainte Gertrude et de saint François de Sales, en dépit de tentations douloureuses pour lui, consolantes pour nous, apparaît libre, sereine, rompue à l'oraison continuelle, faisant jaillir la prière des moindres saillies de sa mémoire, ingénieuse infiniment à trouver Dieu partout. Toujours en voyage, prêchant, ensei-

1. Mort en 1572. Suau, *Hist. de S. Fr. de Borgia*, appendice.

gnant, conseiller spirituel des princes et théologien des diètes, il prie toujours et sa prière est toujours celle d'un apôtre :

« Plût à la Mère de Dieu Notre Seigneur, écrit-il à un confrère, que je pusse vous faire connaître tout le bien qui est entré dans mon âme et y est demeurée... mes hauts et mes bas, mes rentrées en moi-même et mes sorties : pureté de l'âme et de l'esprit, dégagement du cœur que j'ai vidé pour recevoir les eaux divines (de la grâce), les retenir, n'en rien perdre... Et aussi, en ce qui regarde le prochain, comment Dieu m'a donné moyen, voie, vérité et vie pour connaître les âmes, y discerner dans le Christ le bien et le mal, pour les supporter, les souffrir, compatir, rendre grâces, demander, obtenir leur pardon, les excuser, parler d'elles en bien devant Sa divine Majesté et les Saints... Jamais je ne saurais, non seulement en paroles, mais en pensée même... reconnaître les bienfaits de Dieu sur moi... *Ipsi gloria, amen.* Et qu'il en soit béni partout de toute créature. Amen [2]. »

Celui qui n'a pas lu le *Mémorial* de Le Fèvre ne soupçonne pas ce qu'il y a de souplesse et de liberté spirituelle, d'énergie pour l'action en

1. Lettre au P. J. Lainez, 30 août 1542. *Cartas y ostros escritos.* Bilbao, 1894, p. 156.

même temps que de ressources variées pour la prière dans les méthodes de saint Ignace. Continuellement, avec le Bienheureux, nous sommes comme sur le seuil de la haute contemplation. S'il a passé outre, il ne nous l'a pas dit, mais nous le devinons.

Avec Canisius nous allons un peu plus loin ; nous entrons dans le domaine miraculeux. On le voyait après sa messe, errer dans la maison comme en extase, les yeux en pleurs, sans but, hors de lui. Cela durait plusieurs heures, et quand il sortait, il allait si vite, soulevé dans sa marche par une force inconnue, que son compagnon devait le secouer pour le ramener à la réalité. Il raconte dans ses *Confessions* que, la veille du jour où il fit profession entre les mains de saint Ignace, il eut une double apparition, l'une du Sauveur « lui montrant son très saint Cœur et l'invitant à boire à cette source sacrée », l'autre d'un second ange gardien qui lui était donné « pour l'aider désormais et l'instruire [1] ».

Canisius est peu connu en France ; rappelons donc que de 1549 à 1597, il fut au premier rang parmi les défenseurs de la foi en Allemagne.

1. Braunsberger, t. I, p. 55, 56 ; Michel, *Vie du B. Canisius*, l. I, ch. v ; VI, ch. II ; Le Bachelet, art. *Canisius* dans le *Dict. de théol. cath.*

Éducateur de la jeunesse, fondateur de nombreux collèges, missionnaire, prédicateur populaire, réformateur du clergé, organisateur et soutien de son ordre, conseiller des princes, théologien dans les diètes de l'Empire et au concile de Trente, nonce des papes, publiciste, catéchiste éminent, il a mérité de Léon XIII ce grand éloge : « Canisius est, après saint Boniface, le second apôtre de l'Allemagne [1]. » Et l'on sait que du même coup SS. Pie XI l'a canonisé, et, pour son catéchisme, déclaré Docteur de l'Église.

Missionnaires et Martyrs.

L'exemple des saints de la première génération, celui de Xavier surtout, cette réalisation incomparable du *troisième degré d'humilité*, n'a pas été perdu. La littérature spirituelle de ses disciples, martyrs ou simples missionnaires, n'est pas, sans doute, une littérature de contemplatifs, bien que les contemplatifs n'aient point manqué parmi eux. C'est en une vraie Thébaïde qu'Ignace d'Azevedo et ses jeunes compagnons s'étaient préparés, dans la prière et la pénitence, à l'apostolat du Brésil et, en réalité, au martyre [2]. Et ce B^x^ Isaac Jogues, apôtre,

1. Encycl. du 1^er^ août 1897.
2. Martyrisés en mer, le 15 juillet 1570.

captif, esclave des Iroquois, en attendant d'être leur victime, qui passait de longues heures à genoux dans la neige devant un sapin où il avait gravé une croix, joignant ses pauvres mains mutilées, soulevé par d'ineffables consolations ou broyé par les tortures morales, se préparant au martyre par quarante jours d'Exercices, n'acceptant de quitter ses maîtres et bourreaux qu'après une nuit passée entière à examiner, selon la méthode de saint Ignace, ce qui, de sa délivrance ou de sa captivité, contribuerait le plus à la gloire de Dieu ; — mais ne partant que pour revenir le plus tôt possible, et trouver la mort [1] !

Beaucoup plus que les transports de la contemplation, ce qui éclate dans cette littérature apostolique du Japon, de la Chine, des Indes, du Paraguay, du Canada, c'est l'amour passionné de la croix. Écoutons un martyr du Japon. Le P. Albert Mencinski écrivait des Philippines à ses frères de Cracovie :

« Je vous adresse mon dernier adieu en cette vie. Déjà le Seigneur m'appelle à porter le poids de sa croix, à mourir sur le théâtre empourpré du sang de ses vaillants athlètes. Après les océans, après tant de périls de terre et de mer, après avoir été captif des Hollandais,

1. Mort en 1648. Vie par le P. F. Martin.

après mille autres dangers mortels acceptés pour le nom de Jésus, voici encore quelle mort m'est réservée ! Elle est infiniment cruelle : je l'embrasse avec joie, car elle contient la vie éternelle. Encore quelques jours, j'entrerai en lutte avec le tyran des âmes. Nous comparaîtrons, pour confesser le nom du Seigneur Jésus, devant un tyran ivre du sang des martyrs... Déjà s'offrent à ma pensée les chaînes, le feu des bûchers, les grils de fer, les poêles, les roues, les aiguilles sous les ongles, la croix, les fosses, les épées, et autres épouvantables inventions de Satan. Qu'elles viennent et que viennent tous les autres tourments de l'enfer, et qu'enfin je puisse jouir de Jésus-Christ ! Des supplices ? Non, ce sont des guirlandes ! Des tortures ? Non, mais des couronnes depuis longtemps tressées pour mon âme altérée ! Elles m'attirent, bien loin de m'éloigner. Félicitez-moi, réjouissez-vous avec moi, de ce qu'il plaît au Seigneur d'arroser ce jardin d'Orient avec un sang venu du Nord, et en expiation de mes péchés... Nul n'a jamais ambitionné empires ou diadèmes comme j'aspire à me voir, pour Jésus-Christ, dans les mains des bourreaux. Nul n'a pourchassé plus avidement les honneurs du monde et les vaines richesses que je ne désire une place dans les tortures afin de

souffrir pour le Seigneur. Adieu mille fois, 2 juin 1642. Aux Philippines, en route vers le Japon. Votre serviteur en Jésus-Christ, marqué pour la mort, Albert Mencinski [1]. »

Sur un ton à peine moins lyrique, et devant une perspective moins enflammante que le martyre, devant l'humilité de la vie religieuse et la tâche quotidienne de l'apostolat, le P. Gaspard Barzée, l'homme de confiance de Xavier, écrivait : « Je ne suis point entré en religion pour être servi, ni pour chercher des délices, mais pour trouver Jésus-Christ crucifié, pour le suivre dans la sainte pauvreté, la chasteté, l'obéissance, comme je l'ai déjà promis. Je déclare de nouveau et proclame que je suis prêt à tout ; je me remets tout entier entre les mains de Votre Révérence, pour être à jamais le coadjuteur des Pères profès de la Compagnie de Jésus, servir à la cuisine, balayer la maison, acheter les provisions, être le valet et le commissionnaire des Pères, pour porter leurs lettres et leurs autres messages sur terre et sur mer, partout enfin où ils m'enverront pour le plus grand service de Dieu, soit dans les régions chrétiennes, soit chez les Sarrasins, Turcs et païens. Je me livre entre les mains de Votre

1. Mort en 1643, Druzbicki : *Vita et mors R. P. Alberti Mencinski*, Metz, 1858, p. 120.

Révérence au nom de Jésus-Christ, afin de suivre, non seulement Votre Révérence elle-même, mais le dernier des membres de notre Compagnie, dans les offices les plus humbles de l'extérieur et de l'intérieur. Je servirai de même le prochain, quel qu'il soit, pour le service de Dieu, sans exception aucune, lépreux, pestiférés, cancéreux, tous les infirmes de l'hôpital, quels que soient la nature et le caractère contagieux de leur mal. Je m'offre enfin pour toute espèce de voyage, vers les contrées les plus éloignées, les Indes, l'Abyssinie, etc. J'irai sous des vêtements grossiers et déchirés, je m'exposerai à la faim et à la soif, au froid et au chaud, à la pluie et à la neige, à toutes les épreuves, selon l'ordre de Votre Révérence ou de tout autre qui me le commandera en votre place. Je suivrai l'Agneau partout où il ira ; je le suivrai d'un pas égal et toujours animé d'une même pensée. Je ne désire point être profès, et je ne veux avoir à cette intention aucune volonté propre, me soumettant toujours à la suprême volonté de Jésus-Christ, et à celle de Votre Révérence [1]. »

Rappelons en courant les formes originales que prit quelquefois cet amour de la croix pour

1. Mort en 1553. L. PAGÈS, *Lettres de saint François Xavier*, t. II, p. 238.

le salut des âmes, ce troisième degré d'humilité exploité pour l'apostolat : saint Pierre Claver ajoutant aux vœux substantiels de sa profession celui de vivre jusqu'à sa mort « esclave des esclaves nègres » [1] ; — Robert de Nobili, pour triompher des obstacles apportés à la conversion des Indiens par l'orgueil des Brahmes, se condamnant à toutes les au térités de leurs *sanniassi*, et, comme la nature regimbait, s'y engageant par un vœu formel [2] ; — cent ans plus tard, Benoit XIV ayant autorisé la création d'un groupe spécial de missionnaires parias, qui, pour atteindre efficacement ces rebuts de la société hindoue, se feraient eux-mêmes rebuts, tous les Pères de la mission, sans exception, s'offrant à cette vie étrange ; puis, lorsque les élus furent désignés, cette espèce d'hymne que leur consacra le chroniqueur du Maduré [3] : « Allez ! fidèles compagnons du Christ ! allez par cette voie royale de la croix où vous précède votre maître et modèle. Vous voilà, selon le langage de l'Apôtre, devenus les ordures du monde, les balayures

1. Mort en 1654. *Vie* par J. Charruau, Paris, Téqui, 1913.

2. Mort en 1656.

3. A. Jean, *Le Maduré*, 1894, t. I, p. 219. Dans le même ordre d'idées, nous recommandons l'histoire de la fondation des missions indiennes au Canada, C. de Rochemonteix. *Les Jésuites et la Nouvelle-France.*

de la terre, rejetés de tous, mais en réalité la gloire de notre Compagnie, et le plus bel ornement de cette province. Que votre cœur ne se trouble pas alors que vous vous trouverez isolés, « comme étrangers à vos frères, et méconnus aux enfants de votre mère » (*Ps.* 68), de telle sorte qu'ils paraîtront, malgré eux, vous refuser les embrassements ordinaires et fuir votre présence... Vous leur répéterez alors avec saint Paul : « Vous êtes nobles et nous sommes misérables ! *Vos nobiles, nos autem ignobiles*, — et je vous réponds que vous leur tirerez des larmes des yeux, et les forcerez à envier saintement votre ignominie. »

Voilà de quels traits seraient composés, si l'on songeait à les écrire, les *Fioretti* de la Compagnie de Jésus, et je puis assurer que le défilé serait pittoresque de ces religieux modernes faisant, on peut le dire, tous les métiers pour le service du Crucifié, peintres et astronomes chez l'empereur de Chine, vieux missionnaires redevenus professeurs de sixième passé soixante ans, apôtres des esclaves nègres en Amérique, des lazzaroni sur les quais de Naples, ou des saltimbanques dans les foires de France [1].

1. L'apostolat des saltimbanques était de tradition dans les noviciats de France avant 1880. Voir A. Belanger. *Les Jésuites et les humbles*, Paris, 1900.

Prêtre irlandais déguisé en jardinier et s'en allant vendre des légumes sur le marché de Ross, parce que tout le clergé a été banni de la ville par Cromwell [1] ; un autre, se transformant en fabricant de souricières pour aller consoler les catholiques de Suède [2] ; un autre encore en apprenti cordonnier pour pouvoir vivre à Genève [3] ; deux autres, bannis de Prague, y rentrant comme marchands de charbon, le visage tout noir, à la tête d'un char à bœufs [3].

Toutes les folies, on peut dire qu'ils les ont faites pour les âmes. Le P. G. Nowach, en Bohème, se laissait rouler comme une boule du haut des montagnes, et remontait les pentes glacées en étendant son manteau sous ses pieds à chaque pas pour ne pas glisser [5]. Le P. Tavarès, pour attirer les nègres effarouchés, entrait dans leurs villages, dansant, chantant, imitant le bruit des instruments avec la bouche et celui des castagnettes avec les doigts [6].

Histoires anciennes, dirait-on. Voici du moderne. Les journaux ont un peu parlé il

1. P. Dowhal, mort en 1650.
2. P. H. Schacht, mort en 1654.
3. P. C.-M. Dufour, mort en 1698
4. PP. Fred. Schwabenski et Adam Krawarski, morts en 1634 et 1660.
5. Mort en 1647.
6. Mort en 1676.

y a quelques années, de ce P. Jean Beyzim, Polonais, mort en 1912, l'apôtre des lépreux malgaches, qui disait dans son français à lui, souhaitant de constater un jour sur ses bras certaines plaques caractéristiques : « Lépreux, moi ? mais bon ça ! Et je demande à Notre-Dame qu'elle m'obtienne cette grâce pourvu que mon sacrifice inspire quelques générosités et que l'aumône marche pour mes enfants, mes pauvres lépreux. »

Et cet autre missionnaire de Madagascar, dont on nous disait, il y a une quinzaine d'années, et il n'était pas le seul dans son cas, que pour le salaire de six maîtres d'école, de 17 catéchistes, pour le salaire et la nourriture de 2 petits domestiques, pour son propre entretien et pour son mulet, pour 23 églises et leur mobilier, 6 écoles et leur matériel, 9 cases qui lui servaient de logement, pour sa cuisine et son campement, il recevait par mois 140 francs. Je dis cent quarante ; ce qui faisait, à ne compter que les personnes et le mulet, 5 fr. 10 par tête et par mois. Mais n'avait-il pas demandé, dans les Exercices *paupertatem cum Christo paupere ?* [1] L'on est exaucé parfois, et au delà de toute prévision.

1. *De 3 hum. modis*, p. 110.

Et voici qui est récent encore. Un jeune Jésuite Syrien venait, sa « troisième année de probation » achevée, de retourner en Syrie pour y mener la vie du missionnaire. C'était dans la Haute Galilée. Il écrivait à son supérieur : « Le 28 août (1913), je restais seul, dans ce pays sauvage, entouré d'infidèles, qui sont de vrais bandits, et des chrétiens qui ont bien des qualités de nos voisins les infidèles. A travers la fenêtre de ma pauvre petite cellule, je vois le clocher de ma petite église. Là, le Divin Maître me tient lieu de famille, de bibliothèque, de journaux, de lettres et de toute compagnie, même de la Compagnie de Jésus qui est à cinq jours de distance, à Gezzine. A côté du clocher, il y a un petit mât ; et, dans mon armoire, j'ai le drapeau français. Aux heures de détresse et de crainte bien fondées, je déploierai ce drapeau et je me réfugierai avec nos Sœurs à son ombre. Si je viens à mourir, si l'on vient à me tuer, on restera des semaines peut être sans le savoir à Gezzine et à Beyrouth. Il n'y a ni poste ni télégraphe, ni rien. Il n'y a que les chameaux du désert qui descendent à Tyr deux fois par semaine, plus rarement en hiver et qui ne descendent pas du tout quand il y a l'ombre même d'un danger.

« Et cependant que ma solitude est pré-

cieuse ! Je ne l'échangerais pas pour rien au monde. Je vous assure que mon bonheur est incomparable, et qu'en vous écrivant ces mots j'ai les larmes aux yeux. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : Bienheureux les pauvres, les délaissés ! Or si vous saviez combien je suis pauvre, pauvre et délaissé. — Le petit missionnaire Léon Khaouam, Saïda, 14 septembre 1913 ». Quelques semaines plus tard, le petit missionnaire était mort, victime de son zèle. — La « troisième année de probation » est appelée par saint Ignace, *scola affectus*, l'école d'amour !

Cette épopée du zèle et du martyre ne se déroule pas seulement sur les plages lointaines, aux pays infidèles. Aux catholiques également il faut des missionnaires. Et voici un groupe innombrable de bons ouvriers qui compte aussi force figures originales. Pour ne signaler que les plus connus, ceux qui déjà sont sur les autels ou sont en voie d'y monter, certes, ce ne sont pas des figures banales que Canisius, François Régis, François de Hieronymo, Antoine Baldinucci, Calatayud, Julien Maunoir.....

Regardons un instant ce dernier, le grand apôtre des populations bretonnes. Qu'on imagine, durant quarante ans, des missions par

centaines, durant de quinze jours à deux mois, coupées par des courses à pied au travers de cinq ou six diocèses, des journées qui s'ouvraient à 4 heures du matin et parfois ne se fermaient que bien avant dans la nuit, remplies par les confessions, les conférences, le chant des cantiques, les sermons, les processions, toutes les inventions possibles du zèle. Tout cela sans préjudice d'une pénitence effrayante, et tout cela aussi suivi de fruits merveilleux, puisque la Bretagne en fut renouvelée. Mais le trait qu'il faut signaler est ailleurs : il est dans le rôle que ce grand organisateur de l'apostolat breton faisait jouer à la prière de ses missionnaires.

Jésuites ou non, ses collaborateurs, dix, douze, vingt prêtres, étaient par lui soumis à un régime de prières en commun que seul, quelquefois, l'excès des confessions, forçait à interrompre. La journée s'ouvrait par l'office qu'on récitait ensemble, et que suivait la méditation. Elle était coupée par l'examen de conscience, et se fermait par plusieurs exercices de piété, parmi lesquels les matines lues à deux chœurs. On n'allait de l'église à la maison, ou de la maison à l'église, que deux par deux, en surplis, et psalmodiant. Et c'était là une prédication qui en valait une autre. Per-

sonnellement le Vénérable pouvait dire que tout lui était prière, aussi absorbé en Dieu dans le feu du travail que dans le silence de sa chambre, aussi capable de dire son bréviaire sans perdre la présence sentie de Dieu dans le tumulte de la rue que devant le tabernacle [1].

Les vies intérieures.

La sainteté du Jésuite n'a pas toujours cette allure de bataille. Elle naît souvent, grandit, s'épanouit, dans l'ombre d'un noviciat, d'une résidence, d'un collège, embaumant silencieusement une ville, une province. Nous parlerons plus loin du plus moderne de ces hommes de Dieu, le P. Ginhac. Mais, tout près des origines, la ville de Lecce, dans la Pouille, a connu le B^x^ Bernardin Réalino, si doux, si aimable, si puissant en œuvres, que, le voyant sur le point de mourir, la municipalité vint lui demander d'être au ciel le patron spécial de la ville. Stanislas Kostka n'a été qu'un petit novice, mort à 18 ans, dont la vie se résume en trois désirs, trois appels invincibles de l'âme : désir de la communion qui attire jusqu'à lui les anges du ciel une hostie à la main ; désir de la vocation religieuse qui le jette sur

1. Séjourné, *Hist. du Vén. Julien Maunoir*, 2 vol., Paris 1895.

les grand'routes, de Vienne à Rome, de l'embrassement de Canisius à celui de François de Borgia ; désir du ciel, qui, un jour de l'Assomption, le précipite entre les bras de Marie. Et Louis de Gonzague, son céleste frère, l'incomparable patron des jeunes gens, d'autant plus avide de souffrance et d'ombre, qu'il était né au sein de grandeurs plus brillantes.

Veut-on étudier la spiritualité de saint Ignace, dans ce monde plus claustral, plus fermé, et la voir transposée sur le mode supérieur des états mystiques, ce qu'il faut lire de préférence c'est la vie du P. Balthasar Alvarez [1], écrite par son disciple le Vén. P. Louis du Pont [2], l'un et l'autre insignes contemplatifs.

Alvarez mériterait une longue notice, quand ce ne serait que pour avoir, tout jeune encore, guidé sainte Thérèse durant la période la plus critique de sa vie, et avoir mérité d'elle ce témoignage, que pas un de ses directeurs ne lui avait été plus utile [3]. Sa carrière fut courte : il mourut à 47 ans. Durant une vingtaine d'années il fut le père spirituel, dans la Compagnie et au dehors, de toute une génération

1. Mort en 1580.

2. Mort en 1624. Le livre du P. du Pont doit être complété par Astrain, *op. cit.*, t. II, p. 477-480, 538-540 ; t. III, p. 186-196.

3. *Œuvres complètes*, traduction Polit, t. I, p. 331.

d'élite, et il put la diriger, ayant lui-même l'expérience de faveurs très élevées [1].

Ce qui nous intéresse ici, c'est que cette expérience du saint religieux, contestée, discutée devant les supérieurs, presque condamnée un moment, mais sortie victorieuse de l'épreuve, nous est racontée par un autre mystique, avec des commentaires doctrinaux qui font de cette biographie un traité fort ample et fort compétent de haute oraison. Or ce livre, autant et plus que le *Mémorial* de Le Fèvre, est devenu comme classique dans la Compagnie. Aux jeunes religieux qui ont pris leurs premières leçons d'ascétisme dans la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, on ne manque guère de mettre entre les mains le livre du P. du Pont. La leçon qu'ils en tirent, c'est, avec un élargissement de leurs horizons spirituels, une estime grandissante pour les Exercices de leur Bienheureux Père. S'il est une chose, en effet, qui ressort de cette vie, c'est qu'à une âme formée aux méthodes communes de la méditation, et invariablement fidèle à l'esprit de saint Ignace, c'est-à-dire au troisième degré d'humilité, peu à peu Dieu accorde une oraison de plus en plus simple, moins laborieuse, plus

1. Du Pont, ch. xiii, xiv, xv.

affective. C'est la loi ordinaire [1]. Pour le reste, Dieu est le maître de ses dons. Mais rien jamais ne dispense, au contraire, du combat pour la vertu. Au lieu que la mystique frelatée des quiétistes aboutit à la ruine de l'ascèse, la mystique orthodoxe part le plus souvent d'une ascèse profonde et radicale pour aboutir à une ascèse plus radicale encore et plus profonde.

Un cas éminent de cette régression ascendante nous est fourni par le saint portier de Majorque, Alphonse Rodriguez [2]. Lui aussi est parti de l'abnégation : « Je puis te dire, mon frère, que je ne sus pas ce qu'était la contemplation, jusqu'à ce que je n'eusse plus aucun souci de moi-même, et le jour où je me débarrassai de moi-même, je commençai à prendre goût à l'oraison. » Il pose en principe général : « Prier parfaitement et prendre goût à la contemplation, est chose si grande et si délectable que nul ne peut y parvenir si son cœur n'est pas tout à Dieu, et vide d'amour-propre, vide de toute affection terrestre et charnelle, si l'âme n'est pas abandonnée à

1. Ch. XLI, p. 413, etc.
2. Mort en 1617. Ne pas le confondre avec l'auteur de la *Perfection chrétienne*, mort en 1616.

Dieu sans réserve [1]. » Mais ce vide n'est pas creusé une fois pour toutes ; il faut l'entretenir, il faut l'élargir, dût-il se faire de plus en plus douloureux. Qu'on lise les *Mémoires* de saint Alphonse, on verra ce que peut devenir chez un contemplatif éminent la lutte pour les vertus. Son humilité, par exemple, n'est pas l'humilité du ciel qui est l'oubli complet de soi dans la vision de Dieu ; c'est l'humilité du Calvaire ou mieux du purgatoire, un sentiment si aigu de sa misère qu'il écrit : « C'est pour cette personne un affront que de recevoir quelque marque d'estime, et elle souffre de tout honneur qu'on lui rend. Si, par exemple, on la prévient en la saluant, on lui fait de la peine ; c'est pour elle une injure semblable à celle que ressent un homme du monde en recevant un soufflet [2]. » Quand une âme en vient à un tel renversement des sentiments les plus instinctifs de l'homme, à un désir vrai, senti, crucifiant de l'humiliation, c'est qu'elle a reçu de Dieu, sur Dieu lui-même et sur son propre néant, des lumières qui ne sont pas de la terre. Mais que trouvons-nous dans le cas particulier du F. Alphonse ? Rien autre

1. Alph. Rodriguez : *De l'union et de la transformation de l'âme en J.-C.*, Lille, 1899, c. v, p. 77.

2. *Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez d'après ses Mémoires*, Paris 1890, p. 61.

que la réalisation pleine, débordante, miraculeuse de la prière que tout disciple d'Ignace doit faire au cours des Exercices, demandant à Jésus-Christ comme grâce de choix de le suivre *in tolerandis opprobriis et injuriis ad magis in illis eum imitandum* [1].

Dans un ordre religieux qui a compté de grands et saints théologiens, Suarez et Bellarmin, par exemple, hommes d'oraison élevée autant que de doctrine [2], le portier de Majorque se trouve être le représentant le plus complet de la vie mystique. Il y en a d'autres. La Compagnie n'a pas ignoré ce qu'on peut appeler les spiritualités d'exception. La vie du P. Surin [3] fut une succession d'épreuves et de faveurs déconcertantes : durant vingt ans, possession diabolique, idée fixe de la damnation, toutes les apparences de la folie avec ce qui pouvait s'ensuivre d'humiliations dans une communauté où nul ne comprenait rien à ces allures étranges : puis vingt ans de délices, d'une sorte de possession divine, laquelle ne disparaît que pour faire place à la plus cruelle, mais à la plus précieuse des nudités inté-

1. *Deux Etendards*, p. 99.
2. Couderc : *Le Vén. Cardinal Bellarmin*, 2 vol., 1893, de Scorraille : *François Suarez*, 2 vol., 1914.
3. Mort en 1665.

rieures [1]. Un contemporain de Surin, Pierre Le Brun, s'étant offert à Dieu pour vivre en crucifié, ne reçut plus durant un demi-siècle, une seule goutte de joie, ni du ciel, ni de la terre. Agonie morale, pensée obsédante de l'abandon divin, complication de maladies sans remèdes ; pas un membre sans douleur, pas une fonction naturelle qui ne fût un martyre ; puis des calomnies, des soupçons de folie ; tout cela, sans préjudice des prédications, directions, confessions et d'une inviolable fidélité à la règle [2]. Dans un tout autre monde, le Vénérable Emmanuel Padial, Espagnol, est l'extatique de l'Enfant Jésus. Une image du Sauveur dans la crèche, une allusion à l'étable le jettent hors de lui ; il fond en larmes et dit en s'excusant : « Que voulez-vous ? Je n'ai plus ma tête à moi [3]. » Le Vénérable Bernard de Hoyos, premier apôtre du Sacré-Cœur en Espagne, mort à 24 ans, était prévenu de telles faveurs, et si extraordinaires, que son premier biographe ne crut pouvoir les raconter sans les justifier par le récit de faits analogues pris à la vie d'autres grands et grandes mystiques [4].

1. *Histoire abrégée de la possession des Ursulines de Loudun*, Paris, 1828, p. 143.
2. Mort en 1656.
3. Mort en 1725.
4. Mort en 1735. Juan de Loyola : *Vida del P. Bernardo*

Thaumaturges.

Nous voici sur le terrain des faits extraordinaires. A l'Église, bien entendu, de dire ce qu'il en faut penser. Sur beaucoup de ces hommes déjà elle a porté son jugement. Cent cinquante jésuites ont été par elle mis sur les autels, dont 15 confesseurs. A peu près autant attendent leur tour. Nous ne pouvons que renvoyer aux livres qui nous racontent leur vie. Mais voici quelques faits peu connus, au sujet desquels nous n'avons pas à prononcer et que nous rapportons tels que des témoins peu suspects nous les rapportent.

Qui connaît aujourd'hui le P. Claude de Romeville ? Or, si nous consultons les *Mémoires de Trévoux* pour l'année 1704, ou les histoires de la ville de la Roche en Faucigny, ou encore, dans la *Bibliothèque germanique*, t. XIX, p. 208-221, une *Lettre sur les miracles que l'on répandit en Savoie en* 1703, d'autres documents encore, voici ce que nous apprenons. En ce temps-là, la police de Genève était sur les dents. Par centaines, des bandes de pèlerins et de malades s'en allaient voir un missionnaire Jésuite qui travaillait dans la montagne. Il faisait force

de Hoyos, 1888. J.-B. Couderc : *Le vénérable Bernard François de Hoyos*, Paris, 1907.

miracles, disait-on, et, au moyen d'une bague mise naguère au doigt de saint François Xavier, guérissait les malades par milliers.

On venait à lui de trente et quarante lieues à la ronde, d'Italie, de Suisse, de France, jusque d'Allemagne : « boîteux, aveugles, borgnes, sourds et muets, paralytiques, gens contrefaits de leur naissance », l'énumération est d'un protestant. Beaucoup devaient traverser la ville de Calvin. N'osant fermer les portes à ces étranges processions, par crainte du roi de France, les magistrats les faisaient prendre à l'entrée de la ville, et passer à l'autre bout, sans arrêt, même pour acheter des vivres, sous la surveillance des soldats. Il ne manqua pas de Genevois à s'en aller éprouver la puissance du Thaumaturge et ils revinrent guéris et convertis. Tant et si bien que les journalistes de Trévoux, argumentant contre les calvinistes de Hollande sur les miracles de l'Église, les renvoyaient à leurs frères de Genève.

L'évêque de Vienne ayant ordonné une enquête, « on a vu, écrit un compagnon du Père, presque tout Lyon venir à Vienne. Il y a eu dans un seul jour vingt-cinq bateaux chargés de sains et de malades de cette grande ville. A vingt lieues à la ronde, c'était un hôpital déambulatoire de carrosses, coches, brancards..., les

rues servaient de logis aux artisans et aux pauvres, de bons bourgeois s'estimant heureux de coucher sur la paille dans des fenils et dans des écuries ». Mais le plus grand miracle, ajoute le P. Mascarany, selon moi, a été que Dieu conservât « le bonhomme en vie, dans l'accablement où il était, tout le jour et une partie de la nuit, sans prendre presque point de nourriture ou de repos, exposé au soleil, au serein, à la pluie et à la poussière, tête nue, dans l'infection des plaies et de la sueur de tant de gens. » Résultat : dans la seule église de la Compagnie, plus de 30.000 communions et autant dans les autres églises de Vienne.

Mais les thaumaturges sont gênants. A leur tour les ministres du Roi Très Chrétien trouvaient qu'il se faisait bien du « fracas » autour du « bonhomme », et les supérieurs durent envoyer le faiseur de miracles se cacher dans une petite ville de Bourgogne, à Vesoul, avec défense de faire toucher désormais l'anneau de saint François Xavier.

1. Le P. de Romeville mourut le 11 avril 1706. On a sur lui une lettre du P. Mascarany, 10 juin 1704 ; — *Mem. de Trévoux*, suite du mois de janvier 1704, p. 87 ; Vaullet, *Hist. de la ville de la R. en F.*, p. 401, 402 ; Grillet, *Histoire de la ville de la R.*, p. 85 ; *Mémoire concernant le R. P. de Romeville*, Arch. Nation., carton. M. 240. *Bibl. Germanique*, t. XIX, p. 208, 221.

Ce fut encore une carrière bien étrange que celle du P. Étienne Le Fèvre, mort au Chen-Si, en 1659 : petit balayeur des classes au collège d'Avignon, mais héroïque déjà dans ses aspirations d'ange au sacerdoce, puis apôtre en Chine, et y faisant si bon travail que les églises fondées par lui, puis restées sans prêtres, au travers d'étranges persécutions, furent retrouvées plus tard aussi ferventes qu'au premier jour. On l'appelait *le donneur de santé.* Nous n'osons raconter ce qu'on rapporte sur son compte. Son procès de béatification est en bonne voie. Mais Urbain VIII, réglant les enquêtes *de non cultu,* a-t-il prévu le cas où un serviteur de Dieu, pour tous les bienfaits répandus sur une contrée, serait, par les idolâtres, élevé aux honneurs divins et vénéré, dans un temple, vêtu d'ornements sacerdotaux, tandis que son tombeau reste lieu de pèlerinage ?

Des tombeaux sur lesquels on vient prier, que l'on quitte, l'âme calmée, le cœur changé, parfois le corps guéri, autour desquels s'accumulent des ex-voto souvent naïfs, et qui ont leur histoire déjà, sans sortir de France ni remonter bien loin dans le passé, nous en pourrions citer plusieurs. Mais laissons cet ordre de choses et rentrons dans la vie commune.

L'héroïsme dans la vie commune.

L'abnégation jugée héroïque par l'Église, l'esprit d'oraison exigé par elle pour être mis au nombre des saints, n'ont pas toujours une allure d'exception. En même temps qu'Alphonse Rodriguez et Pierre Claver, deux hommes effrayants, l'un par les profondeurs de son humilité, l'autre par sa charité crucifiante, Léon XIII a canonisé Jean Berchmans (1887).

Ce benjamin de la Compagnie triomphante est bien le plus original de ses saints ; seulement son originalité consiste à n'avoir été que saint : rien de moins, mais rien de plus. Ni apôtre, ni docteur, ni thaumaturge ; pas même cette particularité d'avoir, comme Rodriguez, cultivé sa sainteté dans une loge de portier. Pas de violents obstacles à surmonter comme son frère Stanislas Kostka, pour suivre sa vocation ; pas de grande situation mondaine à sacrifier comme Louis de Gonzague. Bon petit Flamand, né dans une boutique de tanneur, qui, mis à l'école, travailla bien, pria plus qu'il ne jouait, était paisible, modeste, aimait la Sainte Vierge de tout son cœur, et se trouva mûr un jour pour la vie religieuse. Puis, novice parfait, étudiant sans reproche, observant ses règles sans défaillance pénitent moins qu'il n'eût

voulu, joyeux dans sa modestie d'ange, plein de beaux désirs apostoliques : un certain jour il se trouva mûr pour le ciel. Une seule chose mystérieuse dans cette existence commune : sa mort à 22 ans, d'une maladie qui ne devait pas le tuer, et ne fut qu'une défaillance d'amour. Après quoi, il fit des miracles et fut canonisé. C'est tout. Si bien qu'au procès de béatification, l'on objectait : « Mais, canoniser Berchmans, c'est canoniser les règles des Jésuites. Il n'a fait que les observer [1]. »

Sans doute, mais il les a observées avec une perfection effrayante. La vie commune en tout lui suffisait et elle lui suffisait dans son oraison. Des méthodes de saint Ignace, il avait fait dans ses résolutions un résumé très exact et il s'en tenait là. Mais ces méthodes simples, pratiquées, comme le veut saint Ignace, par une âme humble et mortifiée, le faisaient entrer dans un si haut degré de contemplation qu'il ne connaissait ni distractions ni divagations d'esprit, ne sentait ni le chaud, ni le froid, ni la piqûre des insectes, ni les mouches qui se posaient sur ses paupières. N'est-ce pas la con-

1. Mort en 1621. — Cros : *Vie de saint Jean Berchmans.* — Monsabré : *Panégyrique du Bienheureux Jean Berchmans*, 1866. L. Peeters. *Le surnaturel dans la vie de S. J. B.* (*Rev. d'Arc. et de myst.*, avril 1922). Delehaye (Bollandiste). *S. J. B.* (Coll. *Les Saints*), 1921.

firmation, une fois de plus, de ce que notait Surin, à propos de sa pénitente, la mère Jeanne des Anges : « Je remarquai dans la suite que, quand j'eus cessé de faire oraison avec elle, le Saint-Esprit lui faisait suivre la méthode qu'il prescrivit à saint Ignace pour les *Exercices*, et je vis que c'était le chemin le plus court et le plus facile pour parvenir à la contemplation de choses surnaturelles, et que rien n'est plus puissant pour établir l'âme dans une grande perfection, et la disposer à recevoir de Dieu, sans beaucoup de travail, l'infusion de ses lumières [1]. »

Ces paroles semblent avoir été écrites pour résumer à l'avance l'expérience religieuse d'un autre Jésuite, très représentatif de son ordre, et dont l'âme est vraiment sœur de celle de Berchmans, le Vénérable P. Claude de la Colombière [2].

A l'inverse du confesseur de sainte Thérèse, le directeur de la Bienheureuse Marguerite-

1. *Histoire abrégée...*, p. 145. Nous citons ces lignes, moins à cause du fait concret que l'auteur allègue et sur lequel on peut discuter, que pour le témoignage en faveur des Exercices. On abuse parfois d'une page de Surin (*Amour de Dieu*, t. II, ch. x), pour lui faire dire que le livre de saint Ignace n'est que pour les commençants.

2. Mort en 1682. — P. Charrier : *Vie du Vénérable P. Claude de la Colombière*, 2 vol., Lyon, 1894.

Marie est, dans l'ensemble, plus ascète que mystique. Ses notes de retraite nous montrent une âme avide de perfection, attirée vers la spiritualité la plus élevée, mais qui se trouve assurée de rencontrer Dieu sur le chemin des méthodes ordinaires et de l'humble pratique des vertus. Or, sur ce chemin commun, il en vient à recevoir de Dieu des consolations telles qu'il s'écrie : « Cessez, mon souverain et adorable Maître, de me combler de vos faveurs. Je reconnais combien j'en suis indigne. Vous m'accoutumerez à vous servir par intérêt, ou vous m'engagerez à des excès. Car, que ne ferais-je pas, si vous ne m'obligiez d'obéir à mon directeur, pour mériter un moment ces douceurs que vous me communiquez [1] ? » Peut-être a-t-il savouré un instant ces délices, dont on dit qu'elles ont le goût du ciel.

Mais cela paraît accidentel dans sa vie : le point caractéristique de cette spiritualité solide et humble, c'est la forme pratique que prend l'abnégation. Le P. Claude de la Colombière la conçoit sous la forme la plus modeste en apparence, l'observation intégrale des règles, l'idéal même de Berchmans. Quoi de plus facile ? Et cependant il écrit, à la pensée de tout ce que ce programme lui imposera de luttes : « Toute

1. *Retraite spirituelle*, Paris, Haton, 1885, p. 141.

autre vie me paraîtrait aisée à passer saintement, et plus elle serait austère, solitaire, obscure, séparée de tout commerce, plus elle me paraîtrait douce. Ce qui effraie d'ordinaire la nature, comme les prisons, les maladies continuelles, la mort même, tout cela me paraît doux en comparaison de cette guerre éternelle qu'il faut se faire à soi-même, de cette vigilance contre les surprises du monde et de l'amour-propre, de cette vie morte au milieu du monde. Quand je pense à cela, je vois que la vie va me paraître furieusement longue, et que la mort ne viendra jamais assez tôt [1]. »

Pour se soutenir dans cette lutte, il ne compte aucunement sur le secours d'une oraison élevée : « Je ne demande point ces douceurs que Dieu fait sentir dans la prière à qui bon lui semble ; je n'en suis pas digne, je n'ai pas assez de force pour les supporter. Les grâces extraordinaires ne sont pas bonnes pour moi. Ce serait bâtir sur le sable que de m'en donner, ce serait verser une liqueur précieuse dans un muid percé, qui ne peut rien retenir. Je demande à Dieu une oraison solide, simple, qui le glorifie et ne m'enfle pas... Je me suis surtout résigné à me sanctifier par la voie qui plaira à Dieu, par la soustraction de toute douceur

1. *Ibid.*, p. 25.

sensible, s'il le veut ainsi, par les peines intérieures, par les combats continuels contre mes passions ; voilà ce qu'il y a pour moi de plus rude dans la vie ; je m'y soumets néanmoins de tout mon cœur, et d'autant plus volontiers que je comprends que ce chemin est le plus sûr, le moins sujet aux illusions, le plus court pour acquérir une parfaite pureté de cœur, un très grand amour de Dieu et de très grands mérites [1]. »

Il est à croire que ce programme, si modeste qu'il fût, était suffisant pour mener à une haute perfection, puisque la Congrégation des Rites, en 1901, a porté un décret sur l'héroïcité des vertus du P. Claude, prélude de la béatification.

Les apôtres du Sacré-Cœur.

Le nom du P. de la Colombière nous ramène à la dévotion au Sacré-Cœur, dont il fut, dans la Compagnie, le premier apôtre officiel. Il avait montré en sa personne, durant sa courte carrière, quels trésors de perfection simple, pratique, profonde, on pouvait tirer du culte nouvellement approuvé par l'Église.

Il fut suivi. Dans le monde entier, les Jésuites, du jour où ils sentirent que Rome était avec eux, défendirent, propagèrent, vengèrent cette

1. *Ibid.*, p. 76.

dévotion d'amour providentiellement opposée à la piété glaciale et orgueilleuse des Jansénistes. Marguerite-Marie n'avait-elle pas écrit à l'un d'entre eux ? « Il est réservé aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, de faire valoir la valeur et l'utilité de ce précieux trésor (le Sacré-Cœur) où, plus on prend, plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir avec abondance de toutes sortes de biens et de grâces... Ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénétreront, comme un glaive à deux tranchants, les cœurs les plus endurcis... Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet, et il y a de grands desseins », etc. [1] Ils pouvaient lire encore dans la correspondance de la Bienheureuse ce récit d'une vision : « Se tournant vers le Bon P. de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de mon Divin Fils, vous avez une grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur... Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce Divin

1. Au P. Croiset, 10 août 1689, *Lettres inédites*, lettre 11, p. 95, Toulouse, 1890.

Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les versera si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier [1]. »

Nous n'avons pas à détailler ce que les Jésuites ont essayé pour répondre à cet appel. Le récit en a été esquissé ailleurs [2]. Ce qu'il faudrait constater, c'est l'accomplissement, chez les plus zélés d'entre eux, des promesses faites par le Sauveur, Il est vrai, en ce qui concerne les Français, et le Père de la Colombière mis à part, nous savons le mal qu'ils se sont donné pour faire accepter le culte public, beaucoup mieux que le fruit personnel qu'ils en ont tiré. Qu'a été au juste l'intérieur de religieux comme les Pères Croiset, Rolin, de Galliffet, dont le nom est inséparable des origines de la dévotion au Sacré-Cœur ? nous ne savons. Cependant il y a dans les œuvres de sainte Marguerite-Marie des mots qui discrètement ouvrent des horizons de sainteté. Le P. Croiset, qui est son « cher frère dans le Sacré-Cœur », a été qualifié par Notre-Seigneur lui-même, dans une vision,

1. B. Marg. Marie, *Vie et œuvres*, t. II, p. 204-206, lettre LXXXVI.

2. Letierce, *Etude sur le S. C.*, 1891, t. II ; — Bainvel, *Dévotion au S. Cœur*, 3e édit., 1911, p. 413 et suiv.

« de véritable ami », et le P. Rolin, de « très aimé ». On voudrait aller plus loin, mais le voile se referme et nous ne savons qu'une chose : l'inlassable dévouement de ces bons religieux à leur sainte cause.

Voici pourtant qui nous fera entrer un peu dans le secret de leurs âmes. Ce sont quelques lignes écrites par le P. Croiset bien avant ses relations intimes avec la vierge de Paray.

« Il faut que je sois tout feu divin, écrit-il, tout amour... Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je suis destiné principalement de Dieu pour l'aimer, et pour vivre et mourir de son pur amour. Tout le reste, pour grand qu'il soit, n'en doit être qu'une suite... Le désir de l'aimer me brûle, mais je ne puis dire que je l'aime encore en voyant mes imperfections. Je n'ai point d'humilité, et c'est la vertu qui m'est le plus nécessaire pour ce divin amour... Pour ma volonté, il me semble qu'elle est entièrement changée en celle de Dieu : les créatures n'ont plus d'attrait pour moi... Aimer, et n'aimer toujours mon Dieu que pour toujours l'aimer, c'est l'état où il me met. Tout le reste n'est rien. Les peines, les croix, la mortification continuelle sont inséparables de cet état ; mais vous savez bien qu'il n'y a rien de rude en tout cela que le nom, quand on

souffre parce qu'on l'aime. Ne faire sans cesse que ce qui plaît à mon Dieu, n'aimer que mon Dieu, ne vivre que pour aimer et pour faire ce qui plaît à mon Dieu, c'est l'état où il me met assez souvent par son infinie miséricorde, et d'où je me retire bientôt par mes imperfections et mes infidélités. J'ai besoin de cette profonde humilité, d'un regard simple vers Dieu, d'un oubli de tout ce qui n'est pas mon Dieu [1]. »

Même flamme chez les apôtres du Sacré-Cœur, au delà des monts. Pour l'Italie, il suffit de nommer le P. Xavier Calvi, infatigable et silencieux propagateur de la dévotion dans la ville de Rome, avant et après la suppression de la Compagnie, de 1762 à 1788. C'était un extatique à qui Dieu ne refusait pas le don des miracles. Des extatiques encore en Espagne, Bernard de Hoyos, que nous avons déjà rencontré, et son ami Augustin de Cardaveraz, sans parler du grand missionnaire Pierre de Calatayud. Tous trois, chacun dans sa sphère, Calatayud dans ses prédications, Bernard dans sa cellule d'étudiant, Cardaveraz à Loyola, dans le labeur obscur des retraites, remuent ciel et terre pour propager en Espagne le mouvement parti de Paray. Mais, du même coup, ils

1. Letierce, I, p. 61.

éprouvent en eux-mêmes, dans leur vie intérieure de mystiques, la vérité de ce que disait sainte Marguerite-Marie : « Je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus-Christ [1] ».

Jésuites modernes.

Lorsque vinrent, pour la Compagnie de Jésus, les jours de la grande épreuve, ses enfants, dispersés, déshérités, gardèrent au cœur un espoir suprême. Le Cœur de Jésus leur restait. C'est lui qu'ils invoquaient dans leur détresse, lui qui consolait les prisonniers de Pombal dans les affreux cachots du Fort Saint-Julien, sur lui que s'appuyaient les exilés, les isolés, les méconnus pour escompter de meilleurs jours. Les meilleurs jours sont revenus, voilà cent ans, et, depuis cette époque, on peut bien dire qu'aucun religieux de la Compagnie n'a été saint devant Dieu et devant les hommes, sans avoir passé par le Sacré-Cœur.

1. Bainvel, p. 74, 75. — Sur les origines de la dévotion au Sacré-Cœur en Espagne et en Italie, Letierce, p. 161-195 (PP. Cardaveraz et de Hoyos) ; 308-339 (P. Calvi.).

Le zèle à propager la grande dévotion des temps modernes a été une de leurs caractéristiques. Il y en a une autre.

Nous avons dit plus haut comment les Exercices, conçus avec toute l'ampleur que suppose saint Ignace, prédisposent admirablement les âmes à entrer dans l'esprit d'amour et de sacrifice qui est celui du Sacré-Cœur. Mais il se trouve, par une réaction logique, que, à son tour, la dévotion nouvelle a profité aux Exercices.

Les Jésuites de la Compagnie ressuscitée ont compris que le livre de leur saint fondateur pouvait devenir entre leurs mains un manuel d'amour pratique pour le « Cœur qui a tant aimé les hommes ». Et ils se sont mis à l'étudier de plus près qu'on n'avait jamais fait.

Assurément l'esprit essentiel des Exercices était toujours resté, chez leurs devanciers, l'âme de l'ascétisme. Mais il faut avouer que les auteurs de « retraites », en usaient largement avec le texte. En fait, ils se contentaient souvent d'en suivre, et de loin, les lignes maîtresses. Ces lignes maîtresses disparaissaient sous des développements, excellents sans doute, mais où se noie la pensée originale du saint.

La réaction vint du P. Roothaan. C'est lui

qui, en 1834, pensant que le meilleur moyen de renouer le fil des traditions était de remonter aussi loin que possible dans le passé, donna des Exercices une traduction nouvelle, plus fidèle que l'ancienne au texte espagnol. Il s'y efforçait de conserver les nuances les plus délicates de l'original. En même temps, son commentaire apprit à scruter la pensée du saint jusque dans ses détails les plus menus, à trouver dans les moindres traits de précieuses indications, à se faire de certaines formules, brèves comme des commandements militaires, de véritables devises, grosses de sens et riches de sève... « *Tantum quantum,,, facere nos indifférentes... id quod volo... agere contra... mecum !... magis affici et insignes se exhibere* », etc.

Pour illustrer par des exemples cette double tendance : fidélité plus grande aux Exercices, influence de la dévotion au Sacré-Cœur, nous avons l'embarras du choix : les biographies sont nombreuses. Pour ne citer que des Français, qu'on lise la vie des PP. de Ravignan, de Ponlevoy, de Foresta, Ginhac, Dorr, Fessard, Olivaint, Chambellan, etc..., on verra que, en dépit de différences accentuées, ces âmes rendent le même son. Ames vaillantes, énergiques, éprises de prière et d'action, dou

loureuses quelquefois, ordinairement allègres et militaires, elles se ressemblent par une même intense passion, le « troisième degré d'humilité ». C'est comme un carrefour où, parties de points très divers, avant de prendre chacune sa direction originale, elles se rencontrent toutes. Elles disent avec le P. Olivaint : « Il faut moins de temps que de courage pour faire un saint » ; ou avec le P. de Ravignan : « Travailler, c'est prier, mais souffrir, c'est encore le meilleur » ; ou avec un religieux inconnu qui écrivait à ce dernier : « O mon Père ! nous abaisser et toujours plus, est toute notre affaire. Tout le reste, c'est à la Providence de Dieu qu'il faut l'abandonner. *Tu recumbe in novissimo loco.* Servons-nous de tout pour descendre toujours plus bas, et ne nous occupons plus du reste. *Humiliari in Societate Jesu et aeternam beatitudinem consequi*, disait saint Ignace, laissant tout le reste en parenthèse et en blanc, parce que c'est à Dieu de l'écrire. Préparez-vous aux croix, tendez partout où vous êtes à vous concentrer dans le mépris de vous-même, et aimez Jésus-Christ seul, mais dans les bras de la croix [1]. »

Il est un livre où les nuances les plus caractéristiques de cette spiritualité vigoureuse ont

1. Ponlevoy : *Vie du R. P. X. de Ravignan*, t. I, ch. VI.

trouvé leur expression adéquate, livre d'autant plus éloquent qu'il n'a point été écrit pour le public. Dans son *Journal des retraites*, c'est devant Dieu seul que le P. Olivaint s'examine, se gourmande, s'encourage, et toujours c'est le livre des Exercices en main et les yeux sur le Sacré-Cœur. Ce qui en fait le fond est tout entier dans cette page : « Je veux, Seigneur, me signaler à votre service. Je veux faire comme ces chevaliers qui cédaient leurs châteaux à leur prince. Je vous livre aussi tout mon cœur ; faites-en un sanctuaire où tout chante vos louanges ; faites-en un fort armé pour vos combats. Cette divine occupation ne s'accomplira pas sans souffrance. J'accepte la souffrance, Seigneur. — Que de privations, que d'humiliations, que d'abnégations ! Coûte que coûte, *Illum oportet crescere, me autem minui*. Je l'ai dit, je ne me rétracterai jamais. Encore une fois, je vous livre tout, et j'aurais mille cœurs, que je voudrais aussi vous les livrer sans partage... Si vous me demandiez de partir pour Cayenne, aussitôt je répondrais : Oui, de tout mon cœur. Si vous me montriez un hôpital de pestiférés, j'y entrerais avec joie. S'il fallait travailler au salut des âmes sur un champ de bataille ou dans les horreurs d'une révolte, je me sens

encore prêt à courir. Si vous désiriez me confiner dans un coin obscur, dans un village ignoré, ou me cacher dans un cachot, il me semble que j'accepterais avec bonheur [1]. »

A ceux qui veulent étudier la spiritualité des Exercices ailleurs que dans les commentaires théoriques, nécessairement abstraits et froids, mais dans les meilleures réalisations pratiques, informant une vie et lui donnant son élan, tout en conservant son originalité, il est trois livres que nous conseillerions — trois livres très simples, d'une spiritualité qui n'a rien d'exceptionnel, mais d'un sève intérieure singulièrement énergique, trois livres dans lesquels la Compagnie de Jésus se reconnaît toute entière, le *Mémorial du* B^x^ Pierre Le Fèvre, la *Retraite* du P. de la Colombière et le *Journal des retraites* du P. Olivaint. Il y a plus sublime, il y a plus céleste dans la littérature mystique des Jésuites ; je ne sais s'il y a plus pratique [2].

Nous pouvons bien y ajouter la biographie

1. Ch. Clair : *Pierre Olivaint*, Paris, 1878, p. 446. *Journal des retraites*, 2 vol., 1872. Les Jésuites de la Province de Paris desservaient alors la mission des déportés de Cayenne.

2. Si je n'indique pas le traité classique de Rodriguez, c'est qu'il s'agit ici des livres où se montrent des « expériences personnelles. »

et la correspondance d'un homme mort il n'y a pas quarante ans (1895), et qui a laissé derrière lui un tel parfum de sainteté que les premières démarches sont commencées pour sa béatification.

Comme Balthasar Alvarez, le P. Paul Ginhac fut essentiellement un « père spirituel », père vigoureux d'âmes viriles et il est telle de ses « dirigées » qui pourraient bien un jour l'accompagner sur les autels. Il était effrayant de vaillance. Il se menait *in virga ferrea*. On imagine mal cette force de volonté humaine, soutenue, exaltée et assouplie par la grâce. Adoucie aussi quand il s'agissait du prochain et s'épanouissant en bonté forte et paternelle.

Il en résultait deux choses : il intimidait et il attirait. Il intimidait par son grand air d'austérité, plus encore peut-être par une sorte de rayonnement du divin qui était en lui. On faisait silence, en wagon, lorsqu'on voyait monter cet homme, grand, émacié, pauvrement vêtu, et qui évidemment n'était pas de ce monde. Les conversations faisaient place à de longs regards muets, et ne reprenaient qu'à mi-voix avec une sorte de crainte respectueuse. On entrait dans le parloir où

1. A. Calvet. *Le Père Paul Ginhac*, 3e édition.
2. P. Ginhac. *Lettres de direction*, t. I, 1913.

l'on venait le consulter, comme dans une chapelle : Dieu était là, visible à travers cette nature broyée. Et c'est aussi, précisément, ce qui attirait. Nous ne parlons pas de ses nombreux fils spirituels, les religieux de la Compagnie, que durant tant d'années il dut former à l'esprit de leur institut, et qui nous ont raconté avec force détails l'impression extraordinaire qu'il faisait sur eux. Mais le bas peuple lui-même n'échappait pas à cette séduction étrange. Un ouvrier, qui voulait se confesser à lui, demandait au frère portier « le Père qui a tant l'air de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

De sa direction, autant dire tout de suite qu'elle manquait absolument d'originalité, se réduisant en dernière analyse au « troisième degré d'humilité » de saint Ignace, c'est-à-dire au vieux et inépuisable mot de saint Paul « *scire Jesum et hunc crucifixum* ». Il n'était pas homme à imposer ses idées à lui. Guide discret par excellence qui pratiquait en perfection le conseil de son bienheureux Père : « Laisser la créature opérer immédiatement avec son Créateur et le Créateur avec la créature [1]. » Parlant peu, et le plus souvent pour répondre : ne répondant pas sans avoir prié. Conscient de n'être qu'un instrument entre les mains du

1. *Exercices. Annot*, 15, p. 15.

Maître, prêt à être laissé de côté, il trouvait tout naturel de n'être pas compris, et tout simple d'être abandonné pour un outil meilleur. Mais tant qu'on restait entre ses mains, il fallait s'attendre à recevoir surtout des leçons d'énergie, de sacrifice, d'oubli de soi. « Travaillez incessamment à vous préserver de la médiocrité, et pour cela cherchez la mortification en toutes choses, mais par amour pour Notre Seigneur et sans jamais vous décourager. Abnégation ! abnégation de tout ! abnégation de tout vous même ! En tout et toujours votre plus grande abnégation afin d'être de plus en plus à Dieu seul [1] ». Voilà le ton habituel de cet homme, le ton par lequel il séduisait les âmes avides d'un plus grand amour, *qui magis affici volunt*, comme les appelle saint Ignace.

Or en tout cela le P. Ginhac ne voulut jamais être et ne fut jamais autre chose que l'homme des Exercices. C'était son rôle officiel de maître des novices et d'instructeur des Pères du troisième an, et, ce rôle, il le remplit avec une plénitude rare. « Depuis le rétablissement de la Compagnie, disait un de ses disciples, le R. P. Roothaan nous a redonné les Exercices. Le P. Ginhac les a vécus et incarnés... Pour ciseler en lui l'homme des Exer-

1. *Lettres*, p. 196, 204

cices, l'artiste divin est allé dénicher au fond du Gévaudan un bloc de granit. au grain rude. Il l'a touché de sa croix ;... d'un impitoyable ciseau il l'a tourmenté jusqu'à ce que l'ébauche des premiers jours fût devenue la reproduction parfaite de l'idéal... l'image ou la statue des Exercices... Un jour, si le P. Paul était canonisé, ne verrait-on pas en lui comme une canonisation nouvelle et toute spéciale des Exercices ? En saint François Xavier ont été canonisées en quelque sorte les règles de ceux qui vont au pays infidèles ; en saint Alphonse les règles des Frères coadjuteurs ; en saint Jean Berchmans celles de modestie ; en saint Ignace, l'Institut tout entier ; avec le P. Ginhac ce seraient les Exercices *ut sic*, comme parle l'école, les Exercices sans épithètes, sans missions, sans prédications et sans actions d'éclat, sans oraison sublime apparente, les Exercices en un mot, donnés tant de fois par un saint et si parfaitement exprimés dans sa vie. »

Et le saint homme avait le droit de dire : « Mes Pères, la perpétuelle jeunesse de la Compagnie est due aux Exercices ; et si, par le plus grand de tous les malheurs, l'esprit de la Compagnie se perdait, il suffirait, pour le retrouver, qu'un Jésuite fît les Exercices. Mes Pères, quand vous aurez fait sérieusement les Exer-

cices, vous me direz s'ils ne viennent pas du Cœur de Jésus, et s'ils ne ramènent pas au Cœur de Jésus [1]. »

Un aumônier de la grande guerre.

Il en est un enfin que nous ne pouvons omettre, cet extraordinaire Père Louis Lenoir, aumônier de coloniaux, tombé en Serbie sous les balles bulgares, le 9 mai 1917 ; un « preneur d'âmes [2] », comme le définit son biographe. Le général Gouraud disait de lui : « J'ai connu comme tous les Français, beaucoup d'admirables aumôniers pendant la guerre. Mais je crois qu'entre tous le Père Lenoir était le premier, le plus grand par la flamme de son action apostolique, par son patriotisme et par son courage, même avant que l'auréole de son sacrifice ne l'eût consumé. »

Éducateur exceptionnel, pour commencer, mais dont la grande joie fut d'ajouter à sa classe déjà absorbante le soin spirituel des domestiques ; aumônier volontaire dès août 1914, il fit de ses trois années de campagne une mission eucharistique ininterrompue. Il trouvait le moyen, par la communion et par l'exa-

1. *Vie*, p. 312.
2. S. Guitton : *Un preneur d'âmes, Louis Lenoir*, 1922, p. 235.

men particulier de transformer ses « marsouins », de vrais apaches parfois, en petits saints. Il lui fallait le « front » ; il en avait la nostalgie à la pensée que ses enfants allaient mourir sans lui... Mais lisez sa vie : pour tous ceux qui l'ont connu, fussent-ils protestants, il était « le saint. »

Or cet homme, dont on s'explique mal l'incomparable activité, dont la seule correspondance était écrasante, qui prêchait sans se lasser, et ne prêchait jamais sans s'être préparé par écrit, pour qui les heures étaient élastiques, tant il y faisait entrer de choses, était aussi, et c'est le trait que nous ne pouvons laisser tomber, l'homme de l'examen particulier, rigoureux, scrupuleusement noté. Observateur impeccable de ses règles au milieu des marches épuisantes de Macédoine, il faisait son examen deux fois le jour. On a retrouvé sa feuille d'examen particulier, marquée *sans une lacune* jusqu'à la veille de sa mort, le soir du 8 mai inclus, et il mourut le 9 vers 2 heures de l'après midi. Devant ce bordereau spirituel, songeant à la somme d'énergie qu'il avait exigée pour être tenu à jour, dans une telle vie, un officier disait : « C'est plus éloquent que tous les sermons du monde. »

Et sur quoi portait cet examen ? sur la douceur, la bonté patiente à l'imitation de

Notre-Seigneur. « Par sa bonté, il gagnait les âmes ; par mes impatiences, je les rebute. » Et il comptait les actes d'impatience, même intérieurs, qui échappaient à sa surveillance. Après cela, qu'on aille présenter l'examen particulier selon l'esprit de saint Ignace comme entravant et paralysant les âmes !

Hors de la Compagnie.

Saint Ignace n'a pas eu de disciples que dans l'ordre religieux fondé par lui. Il en a dans le monde, dans le clergé séculier, dans nombre de congrégations vouées à l'action ou à la prière. Formés à l'école des Exercices, tous ces disciples ont un certain air de famille, je ne sais quel entrain dans le travail, la lutte intérieure, le sacrifice, et surtout le besoin de donner à l'apostolat son unique base solide, l'abnégation.

Partout où elle le peut, la Compagnie fonde des maisons de retraites, où le but qu'elle poursuit n'est pas uniquement la conversion des pécheurs, mais la création, dans les diverses clasess de la société, d'une élite agissante et surnaturelle.

Pour ce qui est des laïques, il y a un livre auquel nous pouvons renvoyer celui qui désire étudier sur pièces les résultats obtenus.

Mgr Baunard avait écrit dans *Un siècle de l'Eglise de France* « Les retraites spirituelles, dans la méditation des vérités éternelles et l'audition intime de la parole de Dieu, ont été un des moyens les plus merveilleux de sanctification pratique au XIX^e^ siècle. » La preuve de cette assertion est dans l'autre livre du même auteur, *Les deux Frères* [1], histoire de deux admirables chrétiens, Philibert Vrau et Camille Féron-Vrau. Pour ne parler que du premier, « le saint homme de Lille », je ne sais vraiment si, depuis saint Vincent de Paul, on vit jamais en France pareille fécondité pour le bien. Or, deux fois l'an, il venait s'enfermer chez les Jésuites, dans une maison d'Exercices. Il lui fallait deux retraites, une pour lui-même, une pour ses œuvres. De sa vie intérieure, nous savons peu de chose, ce qui en transparaissait au dehors dans ses longues stations devant le Tabernacle. La seule page confidentielle que puisse citer le biographe se trouve être justement une adaptation de la prière de saint Ignace, à la fin des Exercices, le *Suscipe :* « Je voudrais, mon adorable et bien-aimé Roi, apporter à vos pieds un cœur de séraphin... Vous m'aimez tant et si bien ! vous désirez tant que je vous aime, pour ma perfection et

1. Paris, 1911.

mon bonheur ! Enflammez donc mon âme tout entière de votre divine charité. — Que me faut-il ? Votre sagesse, votre humilité, votre douceur. Que me faut-il ? Vous mettre à ma place dans mon cœur : *Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones et dives sum satis.* — Il est sûr que, quand je vous aime tendrement et généreusement, tout est bien. Dieu est glorifié, le prochain édifié. Moi-même, je suis à l'œuvre de ma sanctification personnelle. — Votre amour, ô la souveraine beauté du ciel, ô la souveraine félicité des élus, ô le céleste et délicieux époux de mon âme ! Votre amour, et je suis assez riche [1] ! »

Philibert Vrau est un nom entre beaucoup d'autres. Pour combien de laïques, en France, en Belgique, en Angleterre, partout, ces Exercices de saint Ignace, non tant prêchés que médités, moins écoutés que *faits*, ont été la grande école du zèle, parce qu'ils étaient une école de prière [2] !

Il en sera de même du clergé. Nous pourrions ici chercher très haut nos exemples et citer par exemple saint Charles Borromée qui

1. P. 122.

2. *Bibliothèque des Exercices*, n° 3. *De la formation d'une élite*, par le P. Watrigant et n. 71. *Les Forteresses du Catholicisme* par J. P. Archambault.

fut toujours un fervent des Exercices [1] ; saint François de Sales qui en avait l'expérience personnelle [1] et les utilisa largement dans son *Introduction à la vie dévote* [2] ; saint Léonard de Port-Maurice qui les prêchait dans ses missions. A quoi nous pouvons ajouter sainte Marie-Madeleine de Pazzi qui, ayant fait les Exercices dans toute leur plénitude, en fut si enchantée qu'à son tour elle les donnait à ses religieuses, et en introduisit l'usage annuel dans son monastère [3]. Mais restons dans le monde contemporain.

Ce ne fut pas sans hésitation que Mgr d'Hulst se mit à l'école de saint Ignace. Il avait trente-trois ans : une autre spiritualité, d'allure à la fois plus doctrinale et plus affective, avait nourri son âme de jeune prêtre. Ses goûts ne le portaient aucunement vers la Compagnie de Jésus. S'il lui arrivait de rêver à la vie religieuse, les ordres modernes lui paraissaient « froids et

1. *Ibid.*, n° 32. *Saint Charles Borromée et les Exercices de saint Ignace*, par Mgr A. RATTI, (S. S. PIE XI), 1911 ; — n° 39. *Les Exercices spirituels à la naissance des Séminaires*, par le P. WATRIGANT, 1912, p. 16.

2. *Hist. du B. F. de Sales*, par Ch. Aug. DE SALES, édition de 1857, t. I, p. 416, (l. VI).

3. *Acta S. S.*, 31 juillet, n° 67. Sainte Thérèse aussi paraît les avoir faits, au moins en partie, lorsque, sous la diction du P. de Padranos, elle entra définitivement dans la voie du renoncement absolu et radical. Vie par RIBERA, l. I, ch. VI, trad. Bouix, 1868, p. 35.

tristes ». Il eût aimé le chœur chanté, les vieux offices, les vieux usages, le parfum du cloître [1]. Dieu lui ayant refusé cette vie calme où l'âme se transforme à vivre dans une atmosphère saturée de prières, il se condamna au travail sans répit, au combat de toutes les heures, à l'immolation en détail pour le prochain. En vue de cette rude existence qui devait l'user avant l'âge, il lui fallait au cœur un principe de vie spirituelle moins doux peut-être, mais plus exigeant. Dieu le mit en face des Exercices.

Il y eut résistance. De prime abord, l'appareil de saint Ignace lui parut artificiel et compliqué. Il lui était difficile d'y entrer sans se rendre compte et sans faire la critique. Il fut vaincu pourtant, et il fut vaincu, ce semble, précisément sur un point où sa critique, si elle avait été orgueilleuse, eût dû triompher. Ce qui emporta la place, ce fut la méthode de contemplation et d'application des sens, méthodes simples et qui n'ont de prise que sur les humbles. « Jamais, dit-il, traité, si complet qu'il soit, de théologie et de spiritualité ne donnerait de Jésus-Christ une connaissance aussi intime, aussi profonde, aussi personnelle. Par l'effort

1. Baudrillart : *Vie de Mgr d'Hulst*, Paris, 1912' t. I, p. 228.

qu'il accomplit, aidé de la grâce, l'exercitant fait plus que de regarder le Christ en spectateur oisif, il cherche, il trouve, il élabore son image, et cette image est vivifiée par l'Esprit-Saint. Devant un tel avantage, que deviennent, s'il y en a, quelques défauts de détail [1] ? »

Désormais donc les Exercices furent le cadre invariable des retraites qu'il faisait et de celles qu'il prêchait. Sa spiritualité, déjà formée à trouver, à sentir la présence d'ami de Notre-Seigneur, s'accommoda sans peine des principes d'action que lui fournissait saint Ignace. « Quelle puissance dans les Exercices ! disait-il. A vrai dire, maintenant que j'ai goûté de cette méthode, je ne conçois plus d'autre retraite. Il me semble que je commence seulement à entrevoir le service de Dieu. Plus je fais les Exercices, plus j'y trouve de sève divine. »

Il se débat encore, mais c'est parce que saint Ignace le force à demander des grâces qu'il croit au-dessus de sa vertu, au-dessus de ses sentiments conscients. Comment arriver à faire en toute sincérité cette prière qui suppose plus que la résignation, le désir de la croix ; la faire des lèvres quand le sens proteste, et pourtant ne pas mentir ? Il la fait quand même ; et l'âme ne tarde pas à se sentir informée par cette

1. *Ibid.*, p. 263-268 ; 404-409.

prière qui semblait d'abord n'être que sur les lèvres. C'est très sincèrement qu'il en vient à désirer au moins le désir de la croix, en attendant mieux. Or cette grâce est donnée à sa générosité précisément à l'heure où de graves humiliations le menacent. « Et j'ai essayé de m'offrir pour cela !.... Je me suis offert de bon cœur, pourvu que cela serve à la gloire du divin Maître... Que ne puis-je vous parler en détail de mes Exercices ! Là sont les vraies réalités [1]. »

Nous pourrions poursuivre en examinant ce qu'opère l'esprit de saint Ignace et la discipline des Exercices en des âmes qui sembleraient faites pour des méthodes moins militantes. Et ce sont pourtant des militantes que ces religieuses, la bienheureuse Jeanne de Lestonnac et sainte Madeleine-Sophie Barat, les vénérables Anne de Xainctonge et Marie de l'Incarnation (du Canada), la Mère Duchesne, les fondatrices des Auxiliatrices du Purgatoire, de Marie Réparatrice, de Marie Auxiliatrice, et tant d'autres. Toutes âmes de prière et de travail, d'immolation joyeuse pour la gloire de Dieu, pleines de grands desseins mais sans ombre de chimère, ardentes avec un sens exquis du réel et du possible. Étaient-elles

1. *Ibid.*, p. 408.

appelées à fonder une société vouée plus spécialement à la prière ? cette prière restait active et apostolique, tout orientée vers la réparation. Et ces âmes se vouent au sacrifice avec un entrain presque militaire. « Pendant ma retraite, écrivait une jeune fille qui n'allait entrer au couvent que pour y mourir, je vis clairement qu'il me fallait l'esprit de saint Ignace, esprit tenant à la fois du saint et du soldat, simple et énergique, pratique et militant... Avec saint Ignace, mon cœur est toujours au large, mon esprit toujours en paix [1]. »

C'est sur cette parole d'enfant que nous fermons ce travail. Nous ne croyons pas qu'on puisse mieux résumer « l'expérience religieuse » de ceux qui se mettent à l'école de saint Ignace : vaillance, largeur et paix.

1. Valentine RIANT : *Notes et Souvenirs*, Paris, 1880, p. 48-52.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE 4

I. — « Ad majorem Dei Gloriam » . . 9

II. — Saint Ignace et l'oraison . . . 19

III. — Les Exercices 31

IV. — Les méthodes d'oraison. . . . 43

V. — La dévotion au Sacré-Cœur . . 68

VI. — « Id quod volo ». 79

VII. — Ascétisme et apostolat 97

VIII. — Les Exercices et les grâces d'oraison. 111

IX. — « Nova et vetera » 133

X. — Les Hommes. 154

Les compagnons d'Ignace . . 155

Missionnaires et martyrs . . 162

Les vies intérieures. . . . 174

Thaumaturges 181

L'héroïsme dans la vie commune 185

Les Apôtres du Sacré-Cœur . 190

Jésuites modernes 195

Un aumônier de la Grande Guerre 205

Hors de la Compagnie . . . 207

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. — 139-8-27.

060.32
B 796
6826
BROU, ALEX.
AUTHOR
La Spiritualite ..Ignace
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
6826